



Aurora
Sur le fil
Tome 1



Aurora

Sur le fil

Tome 1

Roman



Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

ÉDITION : Le Code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 425 et suivant du Code pénal

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelques citations que ce soit, sous n'importe quelle forme. Les peines privatives de liberté, en matière de contrefaçon dans le droit pénal français, ont été récemment alourdies : depuis 2004, la contrefaçon est punie de

« trois ans d'emprisonnement et de 300 000 € d'amende ».

Couverture photo : sakkmasterke

Première édition : Mars 2016

ISBN : 9782375761984

Copyright © 2016/Dépôt légal : janvier 2016

****Cet e-book est protégé par un tatouage numérique invisible qui trace individuellement les copies. Toute personne le distribuant en téléchargement illégal sera retrouvée par ce code et sera punie par la loi. Nous serons intransigeants pour la survie des romans de nos auteurs****



www.passioneditions.com

Retrouvez les sorties, les news et
les jeux concours



[Passion Editions](#)

Retrouvez toute l'actualité sur l'auteur :



[Aurora](#)

Je dédie ce livre aux trois amours de ma vie, mes enfants, qui me donnent l'envie de me dépasser pour réaliser mes rêves, et qui m'ont fourni l'entraînement nécessaire pour passer des nuits blanches à travailler sur ce livre.

Je vous aime, plus que les mots ne pourront jamais l'exprimer.

1.

Arrivée à Paris, je me rends compte que si je suis venue jusqu'ici pour fuir Pasadena, c'est finalement dans cette ville que se trouve ma place, je m'y sens bien, je m'y sens chez moi. Et pourtant ça fait longtemps que j'ai tourné la page parisienne, mais maintenant que je suis de retour, je réalise que je ne l'ai pas vraiment fait. Je me suis juste offert une parenthèse, certes un peu longue, mais une parenthèse californienne.

L'avantage c'est que dans cette ville j'ai une autre vie. Une nouvelle identité à chaque endroit... en quelque sorte. J'ai différents groupes d'amis, différents boulots, et finalement chacun reste associé à la ville dans laquelle je l'ai rencontré. Pas d'interférences, rien ne doit pouvoir me suivre d'un pays à l'autre. J'ai toujours fonctionné ainsi et ça marche plutôt bien. D'une certaine façon, quand je reviens quelque part, je reprends ma vie là où je l'ai laissée à cet endroit. C'est pratique, confortable, facile. Je laisse ainsi les problèmes là où ils se trouvent et je les affronte quand je m'en sens l'envie ou que le temps a suffisamment passé pour les dissoudre.

Mais pour l'instant ma seule envie est de retrouver Owen. Je ne l'ai pas recontacté depuis que je les ai quittés, lui et Paris. Et pourtant, je ne sais pas pourquoi, je dois le retrouver. Enfin si, je sais pourquoi. Parce qu'avec lui, les choses ont toujours été si simples, si faciles, et je sors d'une relation si compliquée que j'ai besoin d'être avec lui. Pas l'ex, mais l'ami qu'il était avant et qu'il est toujours. Étonnamment, j'ai la conviction que nous sommes toujours amis, je le *sens*, je le *ressens*. Il y a des personnes comme ça, avec qui l'on sait que les sentiments seront toujours là, malgré le temps et la distance. Et quand je parle de sentiments, je pense ici à de l'amitié, mais si... bref, c'est Owen et je veux le voir.

J'ai recherché vite fait son adresse et constaté que c'était plus simple que je ne l'aurais cru, étant

donné qu'il vit, à priori, toujours au même endroit. La péniche. Rien que d'y penser, je souris, nostalgique.

Tous ces bons moments passés là-bas...

Et franchement, quoi de plus parfait qu'une péniche sur la Seine comme cadre de vie ? Cet endroit est comme son propriétaire, juste parfait. En pensant ces mots, je finis par me demander pourquoi je suis partie... Le temps a fait son œuvre et finalement je ne me souviens plus vraiment de ce qui a motivé mon départ. Juste... je n'en sais rien... Je l'aimais bien, mais j'ai eu envie de tourner la page parisienne. Pas lui. Ce qui est étrange quand on considère à quel point il a voyagé et vu le monde, rien ne le retenait particulièrement ici. Et moi... j'ai eu un désir irrésistible de partir.

Bref, après avoir ressassé tous ces vieux souvenirs pendant que j'attends mes bagages sur le tapis roulant de l'aéroport Charles de Gaulle, je finis par établir mon petit planning. Je vais retrouver mon appartement parisien que j'adore, poser mes quelques affaires et ensuite j'irai voir Owen. Je ne compte pas l'appeler avant, de toute façon je ne l'ai pas prévenu que je débarquais en France.

Pourquoi l'aurais-je fait ?

On ne s'est pas tenu au courant de nos vies ces dernières années, alors pourquoi maintenant... Et puis je veux attendre de voir ce que ça va donner, ce que je ressentirai une fois devant la péniche. Aurais-je toujours envie de le voir, ou est-ce que je finirai par ne plus me sentir à ma place ?

2.

Après un trajet en taxi, me renvoyant des années en arrière, dans une ville où je retrouve les images, les sons, les gens que j'ai laissés, j'arrive devant mon chez moi. Un petit immeuble haussmannien plein de charme, dans une rue pas trop passante, ce qui me permet d'aller et venir tranquillement sans être immédiatement aspirée par le tourbillon parisien. Dire que j'y habitais est un grand mot, mais quand je suis à Paris, c'est là que je vis. Le reste du temps, je loue l'appartement à des touristes de passage afin de libérer plus facilement les lieux quand j'en ai besoin, tout en les rentabilisant.

C'est Maria qui s'occupe de mon pied-à-terre et de la gestion des locataires. C'est une personne de confiance et c'est là sa qualité première. Quand j'arrive, tout est évidemment prêt. L'appartement est nickel, mes effets personnels sont en place pour que je me sente immédiatement chez moi. Dans l'appartement, il y a une petite pièce qui est condamnée pour les locataires. Elle contient les affaires que je laisse ici. Quelques photos, des vêtements, des livres...

Maria a eu la délicatesse de ne pas m'attendre et de me laisser m'installer tranquillement. De retrouver mes marques. Ce qui est vite fait, elle a tout fait pour. Inutile de dire que le frigo renferme mes tablettes de chocolat préférées, qu'elle a rempli les placards des ingrédients de mes recettes fétiches, qui, je dois l'avouer, sont constituées à quatre-vingt-dix pour cent de pâtisseries !

Elle habite sur le même palier, et à nous deux, nous occupons seules le cinquième et dernier étage. À l'époque, il s'agissait d'un seul grand appartement. Puis j'ai décidé d'en dissocier une partie, c'était finalement trop grand pour moi seule, et bien plus pratique pour nous deux qu'elle soit si proche. L'appartement qu'elle occupe est une partie de sa rémunération, ce qui à Paris représente une coquette

somme, même si l'appartement n'est pas très grand de son côté. C'est pratique mais c'est aussi intéressé que de lui proposer ce logement de fonction. Maria est une perle que je ne veux surtout pas perdre et l'idée de devoir un jour la remplacer me semble digne d'un épisode de *Mission Impossible*. Ce n'est pas que je sois chiante comme patronne, mais j'accorde très difficilement ma confiance. Elle anticipe tellement tout, elle me connaît si bien, enfin pour les petites choses du quotidien. Elle me rend la vie si facile ici que je n'imagine pas vivre à Paris sans elle gravitant autour de moi.

Mes valises posées, je commence à en ranger le contenu et constate avec plaisir que mes « fringues parisiennes » ont déjà réintégré mon placard.

Qu'est-ce que je disais ? Une perle !

Je retrouve et redécouvre certaines affaires avec plaisir, me demandant ce que je vais mettre en premier et en espérant qu'elles m'iront encore. Je me rends compte alors que j'apporte un soin exagéré à tout ce rangement, et que, quelque part, j'essaie de gagner du temps. Au fond, je le sais, je suis nerveuse à l'idée de retrouver Owen. Se peut-il que je me trompe sur la simplicité de mon retour dans sa vie ? C'est un peu mesquin de ma part de revenir comme ça, par envie, sans me demander si lui aussi en serait heureux. Après tout, je ne vois pas pourquoi il ne le serait pas ! OK, on n'est plus ensemble, mais on était amis avant d'être un couple, et on ne s'est pas séparés en mauvais termes. On a *juste* laissé beaucoup de temps passer.

— Pfff... Qu'est-ce que je suis bête !

Je dis ces mots à haute voix pour essayer de désamorcer mon stress, mais finalement ça ne fonctionne pas. Il faut juste que j'arrête de cogiter.

Je décide d'aller frapper à la porte de Maria, histoire de lui dire que je suis bien arrivée, discuter un peu, me remettre dans le bain de ma vie d'ici.

— Mademoiselle ! Quel plaisir de vous retrouver ! Vous avez fait bon voyage ? Vous avez des bagages à défaire ?

— Bonjour. Ça me fait plaisir de vous revoir, moi aussi. Le vol a été un peu long, avec quelques turbulences, mais sinon ça a été. Et pas besoin de vous inquiéter pour mes bagages. Ce n'est pas pour ça que je passais, je m'en suis occupée comme une grande fille.

Maria est une quadra hispanique qui incarne la discrétion. Elle a un petit côté strict, avec ses cheveux relevés constamment en chignon, mais en même temps, son sourire chaleureux ne laisse aucun doute sur son tempérament avenant. Et malgré mes vingt-neuf ans, je sens qu'au-delà de son

travail d'employée de maison, elle a comme l'envie de me mater. Et moi, j'ai envie de la laisser faire.

— Vous voulez venir boire quelque chose à la maison et me débriefer sur les potins de ces trois dernières années ?

— Avec plaisir. Il y a du Coca au frais. Light, bien sûr ! Et du thé au citron dans le placard si vous voulez.

— Je n'avais aucun doute là-dessus, lui dis-je en regagnant mon appartement avec elle.

Nous traversons le palier pour pénétrer dans mon petit chez-moi et nous dirigeons directement dans la cuisine où elle s'occupe de nous préparer du thé tout en papotant.

— Je sais qu'avec vous, je trouve toujours mon bonheur dans le frigo. Et même plus ! Vous vous êtes lâchée sur les tablettes de chocolat ! Vous ne me rendez pas service là. Vous savez que je ne suis pas raisonnable à ce niveau et vous êtes mon dernier rempart entre moi et ma gourmandise légendaire.

Elle sourit, moi aussi. On se connaît suffisamment bien pour savoir que c'est plus un encouragement de ma part qu'une vraie critique.

— Quel est votre planning de la journée ? Vous connaissant, la liste doit déjà être longue.

— Je vais aller rendre visite à quelques amis. Enfin, un, en particulier. Il faut que je voie si les autres sont toujours dans le secteur.

En disant cela, je ne prends pas grand risque, la plupart de mes amis sont sur Facebook. Et même si je n'accède pas à beaucoup d'informations – car je n'ai pas moi-même de compte – j'arrive au moins à savoir dans quelle ville ils habitent. Je sais donc pertinemment sur qui je vais pouvoir mettre la main. Surtout que j'ai gardé le contact avec la plupart d'entre eux, tous sauf un. À cette idée, j'ai presque envie de jeter Maria dehors pour foncer vers la péniche et essayer de l'observer. Mais je ne suis pas une sauvage et j'écoute donc Maria me raconter comment le quartier a évolué. Les changements apportés dans notre immeuble, les travaux qui devaient être faits, les voisins qui ont eu le temps de changer, plusieurs fois, les locataires qui ont occupé l'appartement. Parfois super, parfois chiants. Enfin, je le comprends entre les lignes, car elle n'oserait jamais se plaindre, je la gâte trop pour ça.

Après onze heures de vol et une bonne heure de papotage, la fatigue commence sérieusement à se faire sentir. Je suis partie la veille, espérant dormir pendant le vol, mais finalement, n'étant pas une grande fan de l'avion je n'ai quasiment pas fermé l'œil de tout le trajet, et si j'ai la chance d'avoir besoin de très peu de sommeil, il y a un minimum. Pour me remettre d'aplomb, je m'impose un repos bien mérité. Maria m'a proposé de me préparer un petit encas avant de me laisser recharger mes batteries, mais je lui ai répondu qu'une tablette de chocolat ferait l'affaire. Il s'est avéré que c'était plus qu'une boutade puisque la seule chose que j'ingurgite avant de me pelotonner dans mon canapé est une demi-tablette de choco-noisette. Je m'octroie cette petite sieste, finalement je n'ai pas le choix, je suis trop crevée. Je programme quand même mon réveil, deux heures de sommeil devraient suffire. Et puis je voudrais avoir le temps de lui rendre visite à une heure décente. Et surtout, tant qu'il fait jour pour pouvoir observer. Oui, OK ! Espionner sans souci.

Blottie dans mon plaid devant une rediffusion de *Friends*, je me rends compte qu'espionner est le mot adapté. Je veux vraiment voir ce qu'il se passe dans sa vie avant de débarquer. Et d'un coup, j'ose m'avouer que ce que je désire plus que tout, c'est de savoir si une femme fait partie de sa vie. Mais je n'ai pas vraiment le loisir d'y penser que mes paupières se ferment déjà.

*

L'alarme de mon téléphone m'extirpe d'un rêve dont je ne me souviens déjà plus, mais qui me laisse une sensation amère. Il est temps pour moi d'y aller, j'ai trop attendu déjà. Je prends une petite douche vite fait, enfile une de mes robes parisiennes, qui, ô bonheur, me va bien ! À dire vrai... elle n'est pas terrible. Une robe rouge fleurie que j'ai eu l'occasion de mettre lors d'un pique-nique avec Owen à la campagne. Un endroit où elle était déjà plus adaptée. Finalement, ce n'est pas la robe en elle-même que j'ai choisie, mais les souvenirs qu'elle m'évoque, et bizarrement ça ne me semble qu'une *demi-bonne* idée. Je me suspecte moi-même de ne pas être très franche quant à mes intentions de « retrouver un ami ». Ce choix en dit long sur mes dispositions...

Quelques minutes plus tard, je récupère la voiture de location garée dans mon parking. Je l'ai réservée deux jours plus tôt et Maria a eu la gentillesse d'aller la récupérer pour moi.

Je me mets donc en route en direction des quais de Seine, du côté de l'île Saint-Louis où Owen a jeté l'ancre. Après avoir tourné cinq minutes dans le quartier, je trouve miraculeusement une place de stationnement.

Et maintenant ?! Quoi ?!

Je ne vais pas me cacher derrière un muret pour essayer de l'apercevoir au travers d'un hublot !

Subitement je me sens bien bête. Encore ! Je n'avais pas réfléchi à cet aspect de mon plan.

Finalement, je décide de m'installer simplement sur l'un des bancs du quai en bouquinant, comme le font tant de Parisiens par une belle journée comme celle-ci. Derrière mon livre, il n'aura pas l'occasion de m'apercevoir. Je prends donc mon ultime rempart dans mon grand sac à main, *Orgueil et préjugés* de Jane Austen. Un grand classique que je n'ai jamais pris la peine de lire et que j'ai décidé d'ajouter à ma liste de livres à découvrir. D'un coup, un sourire coquin atterrit sur mes lèvres. Et dire qu'à dix jours près, je me serais retrouvée avec *La Philosophie dans le boudoir* du Marquis de Sade entre les mains. Un autre classique, d'un tout autre genre, que j'ai voulu connaître. Même si je ne m'étais pas attendue à ça, ce n'en avait pas été inintéressant pour autant. Ceci dit, je ne me serais pas sentie très à mon aise avec un tel ouvrage entre les mains, exposé aux yeux des passants un peu trop curieux.

Bref, je me retrouve là, sur mon banc, à quelques mètres de la péniche, à essayer de capter un mouvement au travers des hublots. Soit il est très immobile, ce qui n'est pas impossible s'il est en train de bouquiner dans son canapé, soit il n'est pas là. Mais les lieux me semblent vides, j'ai l'impression que s'il était là je le *sentirais*. Pour l'instant rien ne se passe. Ni sur le bateau, ni en moi. Je décide donc d'attendre, après tout il est encore un peu tôt pour être rentré chez soi. En tout cas pour quelqu'un qui travaille. Owen tient une petite galerie d'art, enfin aux dernières nouvelles que j'ai eues et qui ne sont donc pas très fraîches, mais d'un autre côté, il aimait tellement cette galerie que je ne vois aucune raison pour qu'il s'en soit séparé. La seule raison serait qu'il ait déménagé, qu'il se soit lancé dans un autre projet, ailleurs. Pour l'instant, il paraît accroché à sa vie ici. Quelque part, ça me semble être une bonne chose pour moi. En revenant ici, j'ai pu le retrouver, lui, et ça, c'est un vrai bonus.

3.

Alors que je relis le même paragraphe pour la troisième fois et qu'en une heure je n'ai réussi à parcourir qu'une quinzaine de pages de mon livre, sans être d'ailleurs sûre d'avoir finalement retenu quoi que ce soit, j'ai une étrange sensation. Une sorte de vibration que je sais pertinemment à quoi, ou plutôt à qui attribuer. Ça vibre dans ma tête comme si quelqu'un pinçait les cordes d'une contrebasse, une vibration sourde, grave et intense. D'un coup, je me recroqueville derrière mon petit livre de poche, qui me paraît bien ridicule finalement comme rempart, et jette des coups d'œil furtifs dans tous les sens à la recherche d'Owen. Sa voiture. Cette petite voiture, toujours la même. Ancienne, décapotable, noire, dont je serais bien incapable de donner le modèle, apparaît sur le quai dans un espace réservé aux propriétaires des péniches amarrées ici.

Il est... lui. Après tout ce temps, il n'a pas changé d'un poil et il est...

Grrrrr...

Sexy en diable ! Ô miséricorde, un ami ! Un ami ! J'te jure. En le voyant comme ça, je me demande comment il peut avoir des amis. En tous cas, des amies femmes. Il regagne directement la péniche, mais il se retourne et marque un temps d'arrêt au moment de traverser la passerelle. Je remonte immédiatement mon livre devant mon visage, ne voyant plus, du coup, ce qu'il fait. Au bout de quelques secondes qui me paraissent interminables, j'ose jeter un coup d'œil par-dessus mon livre, je ne le vois plus. Il est monté à bord.

Ouf !

Enfin je crois... J'aurais peut-être voulu qu'il me remarque finalement. Constaté qu'il percevait ma présence comme je percevais la sienne, mais soyons honnête, je le guettais, je l'attendais. Lui n'avait aucune chance d'imaginer que je puisse être dans le secteur. Et maintenant ? Ça m'énerve de me sentir aussi bête. Pourquoi j'hésite ? C'est mon ami. Bon, OK. Je m'octroie quelques minutes pour voir si quelqu'un le rejoint. Et soyons franche, par quelqu'un, j'entends une femme.

Au bout de trente minutes à avoir l'air de plus en plus ridicule sur mon banc, je suis interrompue dans mes pensées par un coup de téléphone. Oliver. Ça, c'est très, mais alors très bizarre. Oliver est mon ami, mais surtout un des meilleurs amis d'Owen, c'est lui qui nous a présentés. On est restés en contact depuis mon départ de Paris, mais on ne s'appelle pas souvent et on n'évoque jamais Owen. Il ne sait pas que je suis à Paris et le moment me semble étrangement choisi pour ce coup de fil.

— Salut beau gosse. Comment tu vas ?

— Salut beauté. Ça va et toi ? Ça fait longtemps et vu que c'est souvent toi qui appelles, je me suis dit que pour une fois j'allais essayer d'être un ami à la hauteur et t'appeler.

— Bah, j'avoue, j'suis sur le cul. Pas que t'appelles, mais de ton sens du timing. J'ai débarqué ce matin à Paris.

— Et tu ne m'as rien dit ?! Et surtout tu n'es pas encore passée me voir ! T'attends quoi là ?!

Son ton est faussement outragé et cent pour cent amusé.

— Oui, je sais, honte à moi. Tu vois, c'est toi qui vas devenir l'ami attentionné et moi la bourrique qui ne respecte aucun de ses devoirs. Ça te console si je te dis que je t'ai mis en haut de ma liste pour demain ? Aujourd'hui je voulais me poser tranquillement et reprendre mes marques, dis-je en essayant d'être convaincante.

J'imagine qu'il rigolerait bien s'il savait où je suis en ce moment, mais en même temps il ne m'en voudrait pas une seconde. Je me sens trop bête pour lui avouer tout de suite ce que je fais réellement.

— Mouais... c'est ça. Bon alors pas moyen que tu m'échappes, donc tant que tu es là et que je t'ai au téléphone, dis-moi quand on se voit. D'ailleurs t'es là pour combien de temps ?

— Je suis là pour... un moment, peut-être. Disons que j'ai besoin de m'éloigner pour un bon moment de la Californie. Que c'est une sorte d'année sabbatique ! Après, à savoir si je vais la passer complètement ici ou si je vais vadrouiller, je ne suis pas encore fixée.

En disant cela, je sais que c'est à moitié vrai, j'ai envie de rester ici, je m'y sens chez moi. Mais au fil de la journée, je me réalise que la façon dont les choses vont se passer avec Owen risque largement de conditionner la suite des événements. Car même si je ne veux pas, ou plutôt, ne peux pas envisager une relation avec lui, je n'ai pas envie de le savoir avec quelqu'un d'autre.

Aouch !

Dure prise de conscience. Je ne le veux pas, mais je ne veux pas que quelqu'un d'autre l'ait. Et surtout je veux qu'il soit l'ami dont j'ai besoin en ce moment.

— Et donc pour demain ? Ne crois pas que je vais lâcher l'affaire comme ça !

— Oui, excuse-moi, j'ai perdu le fil. Heuuu, un brunch, à l'endroit habituel.

— Habituel, si on veut. Ça fait genre quoi, trois ans qu'on n'y a pas été, mais bon. Ça marche pour un brunch. Onze heures ?

— Oui, c'est parfait.

En prononçant ces mots, je vois Owen apparaître sur le pont. Je détourne rapidement la tête, ayant posé mon livre pour prendre l'appel d'Oliver.

— T'es toujours là, beauté ?

— Oui, oui.

— Je disais, je fais la réservation ?

— Oui, oui. Vas-y.

— Ça va ? Tu m'as l'air ailleurs.

— Désolée, je t'ai dit que j'étais la bourrique qui manquait à tous ses devoirs. Non, mais je suis un peu fatiguée, le jet lag. Promis, demain, après une bonne nuit de sommeil, je serais une amie à la hauteur.

— Y a intérêt. Bon, j'te laisse te reposer dans ce cas.

— Hummm, j't'adore toi. À demain alors. Bisou.

— Salut beauté.

Voilà une bonne chose de faite. Je vais pouvoir retourner à ma séance d'observation qui va s'avérer beaucoup plus efficace maintenant qu'Owen est installé sur le pont. Tranquillement allongé sur l'une des chaises longues, il bouquine, lui aussi. Pour de vrai en ce qui le concerne. Mais ça ne fait pas deux minutes qu'il a ouvert son livre qu'il se relève pour retourner dans la péniche. Il ressort presque immédiatement avec son portable à l'oreille. Pitié ne me dites pas que c'est Oliver qui l'appelle. Conformément à nos habitudes, nous n'avons pas évoqué Owen et je n'ai pas jugé utile de lui dire de ne pas évoquer avec lui ma présence à Paris, et je le regrette.

Et merde !

L'appel ne dure pas plus de cinq minutes. Il passe un appel tout de suite après. Et forcément, je suis piquée par la curiosité. Qui l'a appelé ? Et qui a-t-il appelé ensuite ? J'hésite presque à rappeler Oliver pour tâter le terrain et tenter de savoir si l'un des deux appels le concerne. Je me retiens, ça devient ridicule. Bon allez, j'attends encore quelques minutes, histoire de voir ce qui va se passer, si quelqu'un vient ou... bah, je ne sais pas. Peut-être que je devrais attendre demain et voir si je peux tirer quelques infos à Oliver. Ou alors j'arrête de me poser des questions à la noix et j'y vais. C'est mon ami, il n'y a pas de raison que ça se passe mal. Si c'était le cas, eh bien, j'écourterais mon escale parisienne, pour aller je ne sais où.

Sous l'impulsion de cette réflexion, je me lève, prends mon courage à deux mains et me dirige tranquillement, mais d'un pas décidé, vers la péniche.

4.

Owen a repris sa lecture et semble absorbé.

— Permission de monter à bord ?!

— T'en as mis du temps !

Qu'est-ce que... c'est à moi qu'il parle ? Il n'a même pas levé les yeux, est-ce qu'il a bien reconnu ma voix ou il attend une autre femme ?

Et merde !

— Tu comptes attendre aussi longtemps pour monter à bord que pour faire le chemin entre le banc et la passerelle ? me dit-il en levant les yeux de son livre et en me toisant désormais avec un regard amusé et un petit sourire en coin de crapule trop fier de sa blague.

— Pfff...

Je cherche une bonne répartie, mais il m'a cloué le bec avant même que je ne l'ouvre.

— ... J'attendais juste que tu sois assez galant pour me tendre la main et m'aider à monter, mais bon...

Je lui dégaine ma petite moue de fille faussement vexée.

— Tu parles ! Depuis quand tu as besoin de qui que ce soit ?! dit-il en se levant. Viens par ici p'tit

cœur !

Et là, je sais immédiatement que je viens de récupérer mon ami. Je finis de traverser la passerelle en quelques pas et me jette dans ses bras grands ouverts. C'est juste parfait. Pourquoi ai-je tant hésité, je savais que j'allais le retrouver. J'en étais si sûre jusqu'à ce que j'arrive à l'aéroport et que je me mette à douter. Alors que maintenant que je rejoins ses bras si familiers, tout me semble si évident, et si rassurant. Il faut dire qu'il a une sacrée carrure, il est taillé en V et c'est peu de le dire. Il a de larges épaules et une musculature très bien dessinée, très, très bien dessinée. Et du haut de son bon mètre quatre-vingt-dix, je me sens comme une petite chose, mais une petite chose bien protégée.

Je n'en ai pas envie, mais je finis par rompre le silence et notre étreinte en lui demandant :

— C'est Oliver qui a vendu la mèche ?

— Non, c'est Oliver qui a confirmé ce que je savais déjà. Comment n'aurais-je pas pu reconnaître cette robe ?! Il m'a dit que tu étais arrivée aujourd'hui. Et justement, on en avait parlé ce matin à la galerie, j'avais un drôle de feeling te concernant et je lui en avais parlé.

— C'est pour ça qu'il m'a appelée. J'me disais bien qu'un appel spontané de sa part était louche. Tu m'as manqué.

Les mots sont sortis de ma bouche bien trop spontanément et bien trop tôt dans cette conversation. Comme j'en avais l'habitude avec lui auparavant, je lui parle naturellement, sans me poser de question, sans vraiment réfléchir ni calculer. Je lui parle, à lui, sans barrière, sans peur.

— Toi aussi tu m'as manqué Anouk. Beaucoup, murmure-t-il avec douceur et intensité, et je *sens* toute la tendresse qu'il cache.

— Alors, qu'est-ce qui t'amène à Paris ?

— Eh bien, disons que l'heure parisienne a sonné et que j'ai eu envie de revenir là où en ce moment je me sens comme chez moi.

— Ce n'est pas ce que tu avais dit de Pasadena il y a trois ans ? dit-il, simplement, sans amertume, alors qu'il en aurait le droit.

Je me sens un peu mal à l'aise et obligée de me justifier :

— Disons que mon humeur détermine l'endroit où je me sens le plus chez moi à un moment donné, et qu'en ce moment c'est ici que je me sens chez moi.

Je ne peux m'empêcher de baisser les yeux en me rendant compte qu'en disant cela je fais plus allusion à la péniche qu'à Paris en général.

— Je suis content que ce soit ici que tu te sentes chez toi.

À cet instant, j'ai l'impression que lui aussi pense plus au bateau qu'à autre chose. Mais là, si je veux être honnête avec moi-même, j'ai beau en avoir envie, il n'est pas question qu'il puisse y avoir quoi que ce soit de plus que de l'amitié entre nous.

Im-po-ssi-ble !

Et il faut que je fasse discrètement passer le message, il n'est pas question que je lui fasse le moindre mal en étant équivoque, et surtout, j'ai égoïstement trop besoin de son amitié pour prendre le moindre risque avec lui.

— Et j'avais besoin de retrouver mes amis parisiens, de retrouver ce cocon.

— Bah, apparemment tu n'étais pas trop pressée vu le temps que tu as mis pour te décider à venir, me taquine-t-il.

— Arrête de m'embêter, lui dis-je avec une moue boudeuse.

Puis reprenant un ton plus sérieux :

— Je ne savais pas si tu... je n'en sais rien, j'ai eu des doutes finalement. Je n'étais pas sûre que tu aies envie de me voir, et je n'étais pas très sûre de bien encaisser ce que tu pourrais me dire...

Et pour désamorcer cette révélation un peu trop sérieuse, j'ajoute :

— ... Je suis une petite chose fragile, monsieur !

— Tu sais que j't'adore, il n'y a aucune raison pour ne pas avoir envie de te voir. Je n'ai pas osé t'appeler parce que tu avais été claire sur le fait que tu voulais tourner une page et reprendre la vie que tu avais laissée là-bas. Et tu ne m'as pas appelé non plus, j'ai juste voulu te laisser l'espace dont tu avais besoin. Mais si maintenant tu as envie d'être ici, ça me va très bien.

Comme d'habitude, il a trouvé les mots justes. Les choses sont si simples avec lui, et c'est de ça que j'ai besoin. Ma vie était si compliquée ces derniers temps à Pasadena. Anton m'a tellement mené la vie dure que la sérénité que je retrouve ici, en ce moment même, est juste parfaite.

— Bon alors, tu es là pour combien de temps ? Tu es de passage ou tu restes ?

Je vois dans ses yeux que la question est tout sauf anodine comme son ton semble vouloir le faire croire.

— A priori, je suis là pour un moment. Ce qui est sûr c'est que je ne retournerai pas en Californie avant au moins un an. J'ai besoin d'un break. Après, à savoir si je me fixe sur Paris, ça semble parti pour.

— Ça n'allait plus au *Blackpearl* ? Des soucis ?

Je suis étonnée qu'il se souvienne du nom de mon club à Pasadena. Je ne me souviens d'ailleurs pas de lui avoir dit, j'ai évoqué un club, mais bon... à force de faire des cachotteries, je finis par ne plus toujours savoir qui sait quoi. Le *Blackpearl* est un club pas très grand où se produisent de petits groupes et où on sert quelques plats pour accompagner la bonne musique. On accepte tout genre de musiciens du moment que c'est du bon son, on annonce à l'avance le programme et les habitués nous connaissent assez pour savoir quand venir. On n'a pas de grandes prétentions, juste faire passer du bon temps à tout le monde. Je suis propriétaire des lieux, mais c'est Sam, un ami de longue date, qui en a la gérance. Je peux ainsi disparaître à ma guise, je sais que l'affaire tourne toujours sans souci. J'ai un appartement au-dessus du club auquel on accède via un escalier sur le côté de la scène. Il y a ceci dit un système de vidéosurveillance qui me permet de garder un œil sur mon domaine où que je sois. Là-bas je suis propriétaire d'un club et parfois un peu chanteuse. J'ai commencé en me produisant avec le groupe de mon ami Pete, et quand je ne suis pas disponible – ou que je prends la poudre d'escampette –, c'est Carrie, la choriste, qui prend le relais. C'est un groupe pop-rock avec lequel je m'éclate. Je me défoule complètement et je peux m'abandonner à des délires vestimentaires inimaginables. Owen ne connaît pas les lieux, je ne lui en ai parlé qu'une fois ou deux, histoire d'expliquer comment je gagne ma vie aux États-Unis. Ce qui n'était pas nécessaire, j'aurais pu lui dire que je faisais la même chose qu'ici, mais au fond j'avais eu envie de partager ce petit bout de ma vie avec lui. Mais je n'en ai pas dit plus. Mes différentes vies ne doivent pas interférer entre elles.

— Tu rigoles ! Non, tout roule très bien. Le club tourne bien, on fait du chiffre. Tout est parfait et Sam veille au grain.

— Tu as l'air de beaucoup t'y plaire.

— C'est mon autre chez-moi. Mais j'y mène une vie un peu déjantée, un vrai papillon de nuit. Disons qu'en ce moment, j'ai besoin de retrouver une vie un peu plus calme et plus sereine.

— Une vie pépère, quoi. Super ! J’suis ravi que tu sois venue me voir en premier. C’est très flatteur.

— Hummm. Bah, voilà, t’as tout compris.

J’éclate de rire tout en m’installant dans une des chaises longues. Il me sourit en retour et au lieu de s’installer sur l’autre chaise comme je m’y attendais, il s’assoit sur le bord de ma propre chaise.

— Donc tout va bien ? m’interroge-t-il tranquillement.

Mais l’intensité de son regard me laisse croire qu’il essaie de me percer à jour. Il me connaît assez mais je ne vais pas exposer mes petits soucis avec mon ex et tous les bouleversements qui en ont découlé. Pas maintenant.

— Oui, tout va très bien, dis-je essayant de lui dégainer mon regard le plus rassurant et le plus sincère possible. Et toi, la galerie ?

— Comme d’hab. Toujours à la recherche d’un artiste ignoré à qui donner sa chance. Je n’ai pas à me plaindre, ça marche plutôt bien, j’ai ma petite clientèle, et j’ai réussi à développer quelques partenariats intéressants.

— Vas-y, raconte.

Et pendant que je l’écoute m’expliquer comment il a développé une alliance avec un promoteur immobilier pour exposer des toiles dans des maisons témoins haut de gamme, je l’observe. Mes souvenirs ne m’ont pas trompée, il est divinement beau. Il a coupé ses cheveux bruns assez court tout en gardant quelques mèches rebelles qui lui tombent négligemment sur le front. Ses iris d’un marron profond reflètent une sagesse infinie et s’éclairent à chacun de ses sourires, ou des miens d’ailleurs. Je lis en lui comme dans un livre ouvert rien qu’en le regardant dans les yeux. C’est encore plus facile avec lui qu’avec n’importe qui, et pourtant Dieu sait que je suis douée pour *ressentir* les gens.

— Tu t’es coupé les cheveux ?

Comme d’habitude, les mots sont sortis un peu vite de ma bouche.

— Heu... oui, je vois que tu écoutes vachement ce que je suis en train de te raconter.

— Si, si, j’écoute. Excuse-moi. C’est juste que ça vient de me sauter aux yeux et ça m’a un peu déconcentrée. Ça te va bien, je trouve ça sympa.

SEXY ! Sexy ! C’est ça que je voulais dire, mais bon « sympa » c’est plus raisonnable.

— Merci. Oui, j'ai eu envie de changement.

— Ce n'est pas un truc de fille, de se couper les cheveux pour créer du changement ? le taquiné-je.

— Ha ha ha. Très drôle !

Nous sommes interrompus par un livreur et je me rends compte que le temps passe vite et qu'effectivement l'heure du dîner approche. Owen récupère son portefeuille et descend la passerelle pour régler et récupérer sa commande. Le sac me semble bien rempli pour lui seul et j'en ai la confirmation quand il commence à sortir tous les plats du sachet. Mince ! Il attend sûrement du monde et je me suis carrément imposée sans m'inquiéter de ses projets.

— Bon, bah, je vais te laisser profiter de ton repas, je vais rentrer.

— Tu charries ou quoi ? T'as cru que j'allais pouvoir ingurgiter tout ça seul ? Je comptais sur toi pour en venir à bout.

Il me lance un regard malicieux et je comprends qu'il se joue de moi et que ma gêne l'amuse.

— OK, petit malin, tu m'avais vraiment vue venir. Voyons voir si tu as été si bon que ça, dis-je en farfouillant dans le sac où je découvre deux rouleaux de printemps.

Définitivement il est au top.

— Ça va, tu t'en sors bien, mes rouleaux de printemps sont bien là.

— Et sans menthe en plus !

— Très bien, c'est toi le meilleur, lui accordé-je de bon cœur.

— Ravi que tu le reconnaises, mais c'est une chose que l'on savait tous les deux depuis longtemps.

— Bon, allez ! On mange parce que l'air de rien, depuis ce matin je ne me suis contentée que d'une demi-tablette de chocolat et je commence à avoir les crocs.

— Choco-noisette, hein ?

Définitivement, il me connaît trop bien. Comment se rappelle-t-il toutes ces petites choses après trois ans ?

Je prends un air faussement honteux pour avouer mon péché mignon :

— Oh, ça va... tu n'as pas trop de mérite, j'en ai stocké des tonnes ici.

— C'est vrai. J'te dis même pas la quantité de tablettes que j'ai retrouvées disséminées ici et là après ton départ, me dit-il d'un ton amusé.

Mais son sourire n'est pas aussi joyeux et je comprends que ce souvenir le peine.

Je change de conversation et reprends la discussion concernant la galerie. Il me parle de ses artistes coup de cœur, et des prochains voyages qu'il planifie pour essayer de débusquer de nouveaux talents repérés sur le net. Il est passionné et je sens toute l'énergie qu'il déploie dans son affaire.

Le ciel s'assombrit rapidement même s'il n'est pas très tard, mais ici, au mois d'avril, la nuit arrive vite. Et même s'il fait très doux pour la saison, avec le soleil couché, la fraîcheur commence à se faire ressentir.

— On devrait passer à l'intérieur, on va se geler ici.

— C'est gentil, mais je vais plutôt rentrer. Le jet lag, je mens.

Entrer dans la péniche c'est me retrouver encore un peu plus dans son univers si tentant. Tentation à laquelle je ne veux pas céder.

— Ça ne va pas ? T'es sûre que tu veux partir ?

NON ! NON ! Je ne veux pas rentrer, je veux aller avec toi et te laisser me câliner comme je sais que tu vas finir par le faire. Mais je garde ces paroles pour moi.

— Oui, j'ai besoin de récupérer et en plus je dois voir Oliver demain matin, alors il faut que je sois d'attaque.

— P'tit cœur ? C'est cool entre nous, hein ? Y a pas de malaise ?

Comment peut-il me demander cela ? C'est moi qui devrais m'inquiéter de savoir s'il n'y a pas de malaise, si ma présence ne l'incommode pas.

— Mais non, tout va bien. J'ai juste besoin de retrouver mes marques, tranquillement.

Je vois dans ses yeux qu'il a compris.

— Et du coup, t'as posé tes valises où ?

— Dans mon appartement, dis-je comme si c'était une évidence.

— Ah oui... soupire-t-il. Ton appartement !

Il lève les yeux au ciel, je sais pertinemment à quoi il fait allusion. Depuis que nous nous connaissons, il n'a jamais vu ne serait-ce que mon immeuble, et ne sait même pas dans quel quartier je vis. C'est ma base secrète. Il n'y a que Maria qui sait où je suis installée. J'ai eu besoin de me cacher à un moment donné de personnes appartenant à mon passé, à mon enfance, et j'ai toujours eu peur de les voir resurgir de nulle part. Je reste donc très vigilante, je n'apparais sur aucun réseau social, et reste plus que discrète sur mon lieu de résidence. L'appartement est enregistré sous un faux nom et pour tout le reste j'utilise mon nom d'usage et une boîte postale. C'est Maria qui récupère mon courrier.

J'ai rencontré Owen alors que je visitais sa galerie et j'ai été immédiatement et irrémédiablement attirée, tant par l'homme que par les œuvres présentées. Du coup, j'allais régulièrement à la galerie, et il a fini par m'offrir un café, qui s'avéra être un thé au final. On se voyait de plus en plus, à la galerie puis à la péniche. Il n'avait pas l'air de s'interroger plus que cela sur mon chez-moi, et j'évitais alors soigneusement le sujet. Puis un jour il m'a demandé si je voulais qu'il passe me prendre à mon domicile. Nous sortions alors ensemble, il faut croire que finalement cette question le turlupinait. Il avait amené ça d'une façon subtile, mais calculée, et j'ai été obligée de lui dire que mon appartement serait une zone interdite. Que c'était mon refuge, que ça l'avait toujours été. Ça avait été assez compliqué de trouver un lieu intraçable pour ne pas tout compromettre. Il ne l'avait pas très bien pris, mais c'était le début de notre relation, alors il a dû se dire que c'était une question de temps et de confiance.

Les mois ont passé, je me suis installée avec lui sur la péniche et nous n'en parlions finalement jamais. Il semblait avoir compris qu'il n'était pas nécessaire de se torturer avec ça et que la négociation n'était pas ouverte sur ce point. Rien que pour ça, je le trouvais merveilleux. Personnellement cette situation m'aurait rendue dingue de curiosité. Je l'aurais filé, j'aurais enquêté ou engagé quelqu'un pour le faire. J'aurais voulu connaître les squelettes que pouvait receler ce placard. Mais lui, il me respectait, il avait senti à quel point c'était un sujet sensible et n'avait jamais insisté. Ce mec était un saint.

— Je ne te propose donc pas de te raccompagner.

— Non, mais je sais que le cœur y est et c'est gentil.

Je me relève de la chaise longue que je n'ai pas quittée de la soirée. Il m'imite et m'accompagne

près de la passerelle.

— Sûre ? Tu ne veux pas rester un peu ? dit-il, un sourire coquin aux lèvres que je n'aurais pas cru voir apparaître aussi vite après nos retrouvailles.

Je vois ce petit regard joueur qu'il me lance et comprends que les choses ont pris une tournure délicieuse. Je vais adorer jouer avec lui, mais ça ne pourra rester qu'un jeu, et du coup ça devient risqué. Je dois rester vigilante, il est inenvisageable que je le fasse souffrir. Même si notre séparation s'est bien passée, j'ai l'impression qu'il avait vraiment pris sur lui, par égard pour moi, pour me faciliter les choses.

— Tu n'es qu'un vil tentateur. T'as de la chance que j't'adore ! Mais je dois vraiment partir.

Je presse mon corps contre le sien, une main sur son torse, l'autre sur son bras, une position si naturelle entre nous qu'elle ne semble nous étonner ni l'un ni l'autre. En fait, c'est entre ses bras que je me sens chez moi, sa chaleur inondant tout mon corps, son odeur m'enivrant, je *ressens* la vibration si particulière liée à cet homme dans tout mon être. Je me hisse sur la pointe des pieds et dépose un baiser des plus chastes sur sa joue. Et même si je suis à l'initiative de ce geste, il se répand dans tout mon corps en une vague de chaleur. Je m'apprête à tourner les talons quand Owen me retient par la taille pour déposer également un baiser sur ma joue, mais dans une version un peu moins chaste si l'on considère qu'il le dépose plus à la commissure de mes lèvres que sur ma joue. Un geste d'une tendresse absolue qui me déroute, parce que si jusque-là j'avais la sensation d'avoir plutôt bien géré la situation, je me sens un peu moins maîtresse de moi-même.

— À plus, toi.

— À plus, p'tit cœur.

5.

Après une bonne nuit de sommeil, je me sens parfaitement d'attaque pour bruncher avec Oliver. Je le retrouve dans un restaurant au cœur de Bercy village où nous avons nos petites habitudes.

— Waouh ! Mais tu es déjà là, à l'heure ! Définitivement tu deviens un ami au top.

— Très drôle. Moi aussi je suis content de te voir.

— Humm, viens là, beau gosse.

Je l'étreins avec bonheur, c'est tellement bon de le retrouver.

— Tu m'as manqué ! Mais où est passée ta crinière ?!

Il a raccourci sa tignasse blonde et bouclée, qui du coup ne laisse plus apparaître la moindre frisure. Il en a perdu son petit côté chien fou, et il a vieilli, il semble plus mature. Il fait de plus en plus ses vingt-huit ans, ce qui est étrange parce que même s'il est à peine plus jeune que moi, je l'ai toujours perçu comme un bébé. Il me donne envie de le couvrir.

— Ha, je sais, je suis irrésistible désormais.

— J'allais le dire.

— C'est toi qui as une sacrée crinière maintenant. Non, mais tu t'es vue ?! Et cette couleur, c'est... différent. Ça fait drôle.

— Drôle « ha, ha » ou drôle « bizarre » ?

— Disons bizarre, ça te change.

Il est vrai que je n'ai quasiment pas coupé mes cheveux depuis mon départ et ils ont bien poussé, je me retrouve avec une épaisse chevelure, bien raide, qui descend jusqu'à mes reins. J'aime cette longueur qui me permet de faire des tas de coiffures sympas, mais pour une fois on peut se rendre compte de leur longueur puisque je ne les ai attachés qu'avec une simple pince banane, ce qui leur donne un aspect encore plus épais. Pour cadrer avec mon look un peu underground de ma vie californienne et mes tenues délirantes de mes soirées rock & roll, j'ai teint mes cheveux châains en noir. Cette couleur fait davantage ressortir mon teint devenu blafard depuis que je suis devenue un oiseau de nuit qui sort de moins en moins le jour. Ce qui va forcément changer en reprenant ma vie ici où je fréquente des personnes principalement diurnes.

— Merci du... compliment, lui dis-je en souriant. Alors, quoi de neuf, de ton côté ?

— Non, non, non, pas moyen que tu esquives, dit-il en rigolant. Tu commences. Raconte-moi tout. Qu'est-ce que tu fais ici ? Pourquoi tu es revenue ? P...

— Quoi ?! Ça t'embête que je sois revenue ? le coupé-je.

— Tu essaies d'esquiver ! Encore ! Tu sais très bien que je suis plus que ravi que tu sois là. Je t'ai demandé plusieurs fois de revenir sur Paris. Donc, vas-y, raconte.

— Est-ce que vous avez fait votre choix ? nous interrompt la serveuse.

Oliver me lance un regard amusé avec un soupçon de défi, laissant entendre que je ne m'en sortirai pas comme ça. Je commande une formule avec un jus de fruit, des pancakes et du bacon pendant que lui, fidèle à ses bonnes vieilles habitudes, demande un breakfast burger et du café.

— Donc... ?

— Par où commencer ? Disons qu'avec mon ex les choses se sont un peu compliquées, et j'ai eu besoin de prendre la tangente. Sans dire que je suis une grosse lâche, disons que j'ai choisi l'option de facilité. Et puis, la situation s'y prêtait, il fallait que je revienne, c'était le bon moment. Donc me voilà.

— De quelle situation tu parles ? demande-t-il avec un air devenu d'un seul coup très sérieux. Est-ce qu'il y a un truc qui cloche ? Est-ce qu'il t'a fait du mal, ton ex ?

— Anton ? Non ! Qu'est-ce que tu vas t'imaginer ? Mais non rien de... je ne sais pas ce que tu as exactement en tête, mais... écoute, on peut passer à autre chose pour l'instant ? S'il te plaît.

— OK, dis-moi juste qu'il ne t'a pas fait de mal, rassure-moi sur ce point-là au moins et après j'te fous la paix. Pour l'instant en tout cas, annonce-t-il avec un léger sourire pour détendre l'atmosphère.

— Ne t'en fais pas, il ne m'a pas fait de mal, pas physiquement en tout cas, et surtout rien d'irréversible. Maintenant tout ça est derrière moi. Tu n'as vraiment aucune raison de t'en faire. Ceci dit je trouve ça trop mignon de te voir t'inquiéter comme ça pour moi. C'est trop adorable.

— Ne te moque pas. Et puis il faut bien que je le fasse vu qu'Owen ne le fait pas, me raille-t-il avec une moue espiègle.

— Quoi ? De quoi tu parles ?

— Il m'a appelé ce matin, il m'a dit que tu t'étais décidée à quitter ton banc, se moque-t-il ouvertement.

— Donc hier, après m'avoir appelée tu lui as fait ton rapport. J'en étais sûre ! J'étais persuadée que c'était toi qui l'avais appelé.

— Et il m'a dit que tu étais postée devant la péniche. Apparemment pas décidée à venir le rejoindre. Il attendait que tu te décides et je lui ai demandé de me raconter la fin de l'épisode une fois que tu te serais lancée. Comme il n'a pas appelé hier soir, j'ai cru que tu n'avais pas osé y aller, ou alors que vous étiez trop occupés pour qu'il me rappelle, lance-t-il l'œil plus espiègle que jamais. Mais il faut croire que c'est juste un gentleman qui n'a pas voulu se jeter sur le téléphone dès que tu as passé la passerelle. Et vu ce qu'il m'a raconté ce matin ou plutôt pas raconté, je présume qu'il ne t'a pas posé la moindre question, qu'il ne s'est inquiété de rien.

— Tu es injuste et tu le sais. Tu dis ça juste pour me titiller. Ce qui marche plutôt bien. Tu veux que je me justifie et tu espères me tirer les vers du nez comme ça ? C'est moche comme stratégie, ironisé-je.

— Je ne vois pas du tout de quoi tu parles ! dit-il en levant les yeux au ciel et en jouant les innocents.

Puis il éclate de rire lorsqu'il s'aperçoit que je viens de révéler son plan au grand jour. Au même moment, nos assiettes sont servies et c'est l'occasion de changer de sujet. Voyant que je ne lâche plus grand-chose comme information, on finit par discuter de lui, de son appartement, de son nouveau

boulot puisqu'il a arrêté de travailler à la galerie avec Owen. Il avait besoin d'indépendance et s'est trouvé un boulot comme vendeur dans une boutique de moto. Pour l'instant il se cantonne aux occasions, mais il espère pouvoir s'attaquer aux ventes de modèles neufs. Ça semble logique, les motos ont toujours été sa passion, qu'il ne pouvait pas assouvir faute de moyens mais il passait un temps considérable à retaper la sienne. Il l'entreposait dans le local de stockage attendant à la galerie quand il voulait travailler dessus.

Il fait signe à la serveuse pour commander un dessert, je passe mon tour.

— Alors là, je suis inquiet. Depuis quand tu fais l'impasse sur un dessert ?! Déjà que tu as à peine touché à ton repas...

— Non, mais arrête ! Quelle réputation tu veux me faire là ?

— Pas besoin de dire quoi que ce soit, tout le monde sait pertinemment que tu ne dis jamais non à un dessert. Oh, mon Dieu ! C'est pour ça que tu es de retour ?! T'es mourante ?!

— Ha. Ha. Ha. Arrête, j'en peux plus tellement j'rigole.

— Dommage que je n'ai pas une tablette de choco-noisettes, si tu l'avais refusée, là on aurait eu la confirmation du problème.

— Mais vous allez me lâcher avec ces tablettes de chocolat ? Je ne suis pas aussi addict que ça. Non, mais plus sérieusement, je me sens un peu vaseuse. Donc oui, pour une fois, je fais l'impasse sur le dessert.

— Bon, t'as prévu quoi pour ta journée ? Parce que je sais que je suis ta distraction préférée ici-bas, mais malheureusement, certains parmi nous sont obligés de travailler pour gagner leur vie.

J'ignore volontairement sa remarque, car je veux éviter d'avoir à me justifier sur le comment je gagne ma vie. Là aussi, je suis restée assez vague. Quand j'y repense, je ne sais pas comment toutes ces cachotteries ne les rendent pas dingues, parce que même si Oliver se montre plus curieux qu'Owen, ou plutôt, plus insistant qu'Owen, ils finissent toujours par me laisser tranquille. Ils prennent ce que je leur donne et font avec. Je crois qu'ils m'aiment trop pour prendre le risque de me voir partir s'ils me harcèlent de questions, car ils m'en savent capable. Et lorsque j'y réfléchis, je me rends compte que je me suis montrée cruelle en partant il y a trois ans alors qu'ils avaient toujours respecté mes exigences et mes secrets. Comment peuvent-ils continuer à le faire puisque cela ne m'a pas empêchée de partir une première fois ?

— Allô la Lune, ici la Terre. Tu me reçois ?

— Oui, pardon, j'étais...

— Perdue dans tes pensées. J'ai vu ça. Donc... ?

— Heu oui, aujourd'hui... Je n'en sais trop rien.

Il me lance son regard soupçonneux et plein de malice.

— Oui, bon, peut-être que je vais passer à la galerie.

— Tu m'en diras tant ! rétorque-t-il.

Ses yeux taquins pétillent et je ne veux même pas imaginer ce qu'il a en tête.

— Du coup, je suis vexé, moi qui croyais que tu t'étais faite toute belle pour moi...

— Pour qui d'autre ? Tu es mon seul rencard officiel de la journée.

La serveuse dépose l'addition après lui avoir jeté discrètement un regard entendu quelques minutes plus tôt. Je lui tends immédiatement ma carte bleue.

— C'est pour moi. Je te dois bien ça après avoir été une amie aussi lamentable. Tiens, tu sais quoi ? Dînons ensemble, tous les trois, ce soir. Ça te dit ?

— Je finis tard, mais si vous êtes prêt à m'attendre alors ça marche. Et vous ne me faites pas un plan où je tiens la chandelle !

— T'inquiète, ça n'arrivera pas. Sérieusement, je suis venue retrouver mes amis, je ne suis pas venue déterrer une relation d'il y a plusieurs années. Et si, comme j'en ai l'impression, on arrive à passer outre et à garder notre amitié intacte, ce sera parfait. C'est tout ce dont j'ai besoin, dis-je à haute voix comme pour m'en convaincre.

Mais quelque chose me dit qu'Oliver n'est pas dupe.

— Si tu le dis. Tu m'appelles, tu me donneras l'heure et l'endroit, mais ne comptez pas sur moi avant vingt heures.

Il se lève et je l'imites lorsqu'il me prend dans ses bras et me colle une grosse bise sur la joue.

— T'as bien fait de revenir. On va s'éclater comme à la belle époque, beauté !

Je souris au souvenir de ces folles soirées passées dans les clubs parisiens. Oliver était mon pote de virée, Owen ayant un tempérament plus posé, plus mature. Il nous accompagnait, mais plus pour garder un œil sur moi que pour profiter de l'ambiance. Il était plus sage qu'un homme de trente-trois ans ne devrait l'être, même s'il pouvait lui arriver de nous rejoindre dans nos délires, et dans ces cas-là les soirées étaient démentiellles.

Je l'embrasse et décide de flâner un peu dans le quartier avant de rejoindre la galerie. Heureusement pour moi, il n'y a pas beaucoup de boutiques de fringues, mais plutôt des magasins de décoration. Mais comme ma déco doit pouvoir tenir dans le cagibi de mon appartement, je ne tiens pas à faire des achats. Je ne me suis jamais trop investie dans la décoration, j'ai choisi l'ameublement et me suis contentée de quelque chose d'assez épuré dans des nuances de blanc et de beige. Ça cadre parfaitement avec l'ambiance du parfait petit appartement parisien avec ses moulures et son parquet à la française. Le tout est assez chaleureux. Après quelques minutes, je me laisse quand même tenter par un vase. Il a une forme très amusante, une sorte de poire dont le fond dégouline du bord du meuble. Il est original, et des fleurs apporteraient un peu de vie dans mon chez-moi.

Sur le chemin menant à la galerie, je craque également sur une pure merveille qui est en vitrine d'un magasin de mode assez tendance. Une robe noire dans une très jolie étoffe avec un immense décolleté dans le dos remplacé par de la dentelle noire. Le devant de la robe, sur tout le haut de la poitrine, est également en dentelle. Je l'aurais prise sans même l'essayer, mais juste pour le plaisir je prends la peine de l'enfiler, et ça se confirme.

Une merveille !

Elle est très ajustée et ne laisse pas beaucoup de place à l'imagination. Je me demande à quelle occasion j'arriverai à la mettre. Trop classe pour aller en boîte et un chouïa trop osée pour une soirée habillée. Mais elle me met plus en valeur que je ne le mérite, et rien que pour ça je l'achète. Dieu seul sait combien de temps j'arriverai encore à rentrer dedans, mais elle est trop belle pour que je l'abandonne dans ce magasin.

J'arrive enfin devant la galerie et me surprends déjà à avoir le sourire aux lèvres en retrouvant l'endroit. Je la connais par cœur, j'y ai passé tellement de temps ! J'ai même travaillé quelque temps avec Owen pour le dépanner en période de rush, avant de grosses expos. En fin de compte tout en étant toujours la même, la galerie est en perpétuelle évolution au fil des œuvres qu'elle accueille. En règle générale, nous partageons les mêmes goûts en termes d'œuvres d'art, même si Owen faisait parfois quelques exceptions en choisissant des pièces dont il savait qu'un large public pouvait être

adepte, il fallait aussi vendre.

6.

— À compter de mercredi. Je vous la fais livrer à l'adresse de facturation ?

— Oui ça serait bien. Vous la livrerez vous-même ?

— Non, je fais appel à une société spécialisée pour des pièces de cette taille.

Je lève les yeux au ciel en entendant la remarque de la cliente avec qui il finalise apparemment les derniers détails d'une vente. J'ai vu ça si souvent avant que ça en devenait ridicule. Des clientes qui venaient à la galerie à la recherche d'une pièce bien précise et qui repartaient avec tout autre chose, toutes chamboulées qu'elles étaient par le charisme d'Owen.

Je viens tout juste de passer la porte qu'il me sourit immédiatement sans pour autant quitter sa cliente. Je fais une moue amusée qu'il remarque et qui agrandit le sourire qu'il arbore déjà, car il sait pertinemment ce qui m'amuse. On a si souvent rigolé ensemble de ce genre de situation, c'est une de nos private joke, et le clin d'œil parfait pour commencer cette visite. À l'époque j'avais feint la jalousie et il m'avait incitée à faire de même avec ses clients, histoire de doper ses ventes. On avait bien rigolé car j'avais fini par me piquer au jeu et au moment où j'avais donné un coup de main à Owen, il se faisait un plaisir de me laisser traiter avec les hommes qui venaient non accompagnés. Chaque fois qu'on en voyait un entrer dans la galerie, on échangeait un regard complice et amusé. On savait qu'il était « pour moi ».

Je commence à déambuler dans la galerie. Elle n'est pas bien grande mais suffisamment pour exposer plusieurs artistes et je remarque qu'il a étendu son champ d'action. Je savais qu'il exposait

des tableaux et des sculptures mais apparemment il a choisi d'octroyer une belle place à un photographe. Il n'y a que des portraits, en noir et blanc, des visages d'une beauté peu conventionnelle et néanmoins époustouflants. Je ne m'y connais pas assez pour pouvoir juger du talent de l'artiste, mais ces photos ne me laissent pas indifférentes, elles ouvrent les portes de mon imagination.

— Ça te parle ? murmure-t-il à mon oreille en se penchant sur mon épaule.

Même si son corps n'est pas entré en contact avec mon dos, il est si près que je sens la vague de chaleur émanant de tout son être.

— Oui, je ne saurais te dire pourquoi, mais elles me plaisent beaucoup.

Je n'ai pas bougé d'un iota pour lui répondre, gardant les yeux fixés sur le portrait d'une jeune femme avec une énorme crinière que j'imagine rousse. Je ne tourne que la tête pour voir si ma réponse le satisfait et me trouve quasi nez à nez avec lui. Il pose une main sur ma hanche et dépose un baiser sur ma tempe.

— Je suis content que tu sois venue, ce sont les premières photos que j'expose et je suis ravi que tu puisses les voir avant que l'expo ne se termine.

— Tu as bien vendu ?

— Oui, mieux que je ne l'imaginais. J'en ai vendu deux grosses séries. Je suis content, surtout pour le photographe qui peinait à percer jusque-là.

— C'est génial ! Toutes mes félicitations, monsieur Henderson.

— Je vous remercie, mademoiselle Davis.

Nous sommes interrompus par l'arrivée d'un homme d'une bonne cinquantaine d'années, qui, malgré un costume trois-pièces assez strict, affiche un sourire jovial qui le rend d'emblée très sympathique. Owen se tourne immédiatement vers moi avec un regard entendu qui me fait pouffer de rire. J'y vois comme un signe. Définitivement on pourrait croire que je ne suis jamais partie, les choses ont repris leur cours le plus naturellement du monde, comme si je ne m'étais absentée qu'une semaine.

— Je t'en prie, à toi l'honneur, m'engage-t-il avec bonne humeur.

Ses yeux pétillent, je le retrouve, plus que jamais, ici, à cet instant, c'est lui. Cette complicité, c'est ce que j'étais venue chercher et je l'ai récupérée tellement facilement. Peut-être même trop. C'est

déconcertant, je pensais qu'il aurait été troublé par ma réapparition, gêné par notre rupture, mais c'est comme si nous avions été des « amis avec avantages en nature » et qu'on se retrouvait après avoir eu envie de voir autre chose un moment. J'en serais presque vexée de le voir si peu affecté, si au fond ça ne me rendait pas ce retour aussi confortable. En fin de compte je récupère l'ami que j'ai laissé quelques années plus tôt et dont j'ai tant besoin, et si notre séparation ne l'a pas peiné alors tant mieux, il n'a pas souffert, et il lui sera facile d'accepter que les choses restent ainsi.

— Pas question, je ne suis pas là pour ça ! Et puis même si ce serait marrant, je ne connais pas les pièces, je ne sais même pas lesquelles sont déjà vendues. Non désolée, mais sur ce coup-là, tu vas devoir te passer de mon charme légendaire.

Il salue l'homme qui semble vouloir prendre le temps de faire le tour de la galerie. Owen reste à mes côtés et me présente les artistes qu'il expose et leur travail. Et tout comme ses autres clientes, je me retrouve émerveillée par l'homme et par la passion qui l'anime pendant qu'il évoque les différentes créations qui nous entourent. Il émane de lui une aura qui envahit tout l'espace, la pièce pourrait être remplie de monde, je crois qu'on ne remarquerait que lui.

Notre visiteur commence à ralentir et jauge avec une attention toute particulière la série de portraits.

— Je vais devoir t'abandonner quelques minutes, pas la peine qu'il se fasse du mal à espérer acquérir l'une de ces petites merveilles, elles sont quasiment toutes vendues. Elles vont d'ailleurs rejoindre leurs nouveaux propriétaires la semaine prochaine. Et le week-end suivant j'organise un vernissage avec deux nouveaux artistes dont un graffeur de génie. Il faut absolument que tu voies ça. N'envisage même pas de ne pas venir, lance-t-il tout en s'éloignant vers cet homme.

Je laisse Owen faire son numéro et continue à déambuler dans la galerie.

7.

— Alors ? Ce soir, une bouffe, avec Oliver. Ça te convient ?

— Houla, le duo infernal se remet en marche. Vous êtes sûrs que vous voulez de moi ?

— J'ai pas dit qu'on partait en virée, j'ai parlé d'une bouffe. Y a un p'tit resto que je voudrais tester du côté d'Oberkampf. Il a ouvert y a un petit moment et maintenant que j'ai l'occasion d'y aller, pas moyen que je passe à côté.

— Oui enfin t'es arrivée hier, t'as le temps à priori.

Houu la réflexion pas du tout innocente que voilà. Mais je ne relève pas, il me connaît trop bien et il est assez malin pour éviter les confrontations directes et les questions épineuses. Il doit craindre que mon séjour ici en soit une.

— Oui, mais qu'est-ce que je dis toujours ? Pourquoi remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même ? Et puis de toute façon on veut se faire une bouffe, alors autant choisir une adresse sympa.

— Ou alors on se fait un petit gueuleton sur la péniche. Ou on se fait livrer un truc.

— Quoi ?! Tu veux que je lâche un super resto parisien contre une pizza sur ton canapé ? le taquiné-je ouvertement.

C'est ma façon de noyer le poisson, je me doutais qu'il risquait de faire cette proposition, mais je

ne suis pas sûre d'être très à l'aise avec l'idée de me retrouver dans ce qui fut un temps notre chez nous.

— Et si je cuisine ?

— Huummm vil tentateur... Tu es prêt à tout. T'es vraiment dur en négociation.

— Pour être franc avec toi je suis fatigué, la semaine a été longue et chargée. Je n'ai pas le courage de traverser tout Paris. Tu me feras pas croire que tous les deux, une fois lancés, vous n'allez pas avoir envie de continuer la soirée dans un club.

Mais en disant cela c'est moi qu'il scrute et mon état de fatigue qu'il essaie de jauger. Il veut m'épargner, malgré moi.

— Tu vas m'obliger à sortir ma carte « Risotto aux champignons » ?

Je le sens inquiet et perçois son anxiété derrière le masque de la bonne humeur. Parce que lui aussi a perçu ce qui se cache derrière le masque de sérénité que j'affiche.

— Qui suis-je pour dire non à ton risotto aux champignons ? On dit vers vingt heures ? Oliver finit tard apparemment ce soir.

— Disons vers vingt heures trente, le temps de faire quelques courses et préparer le dîner.

— Tu veux un coup de main ?

Mais pourquoi je lui propose mon aide ?! Je vais me retrouver à cuisiner dans ce qui était notre cuisine, comme nous le faisons avant, quand nous recevions nos amis.

Quelle idiote !

— C'est gentil, mais je ne vais pas faire travailler mon invitée. Même si je soupçonne une fine stratégie pour obtenir les secrets de ma recette.

— Parfait ! Je vais pouvoir mettre les pieds sous la table et me faire servir. Voilà une soirée qui s'annonce parfaite. Ceci dit, tu veux que je m'occupe du dessert ? Une bonne invitée se doit de ramener quelque chose.

— Ramène ton joli petit cul, ça sera déjà pas mal !

Il semble regretter la spontanéité avec laquelle ces mots sont sortis de sa bouche. Mais le sourire

taquin qu'il me lance immédiatement prouve qu'il a décidé d'assumer ces paroles.

— Très bien. J'enverrai un message à Oliver pour le prévenir.

Nous sommes interrompus par mon portable qui vibre au fond de mon sac. Je farfouille dans les entrailles de mon fourre-tout pour en sortir mon précieux et découvrir le nom du perturbateur. Je lève les yeux au ciel sachant ce qui m'attend. C'est Enid, mon agent. Je l'apprécie, elle est efficace, fidèle, mais aussi très chiant quand il s'agit de me faire tenir mes engagements.

— Tu sais que ton éditrice attend que tu lui envoies les prochains chapitres ?! Tu devais lui transmettre quelque chose cette semaine. Je ne veux pas te mettre la pression, mais on est samedi et tu ne dois pas te laisser déborder com...

— Bonjour à toi aussi, Enid. Écoute...

Je cherche mes mots face à Owen. J'ai décroché sans réfléchir au fait que je ne vais pas m'esquiver pour faire des cachotteries au téléphone, et même s'il connaît l'activité professionnelle que je revendique quand je suis sur Paris, il ne sait pas ce que j'écris. Il sait que ça me fait vivre, sans plus. Je n'ose pas lui dire ce dont je suis l'auteur, par pudeur, par gêne du regard qu'il pourrait porter sur mon travail. Surtout qu'il n'est pas du tout la cible de mes bouquins, je crains qu'il ne trouve ça ridicule. C'est de la littérature pour midinette, je ne vois pas ce qu'il pourrait y trouver comme intérêt. Il a toujours respecté mes petites cachotteries. Et en disant à Oliver que j'écrivais des « petits trucs pour nana », ça avait suffi pour stopper ses investigations.

— ... j'avais prévu de me poser dans un Starbucks cet après-midi pour avancer.

Je grimace tout en levant les yeux au ciel, confirmant ainsi à Owen que j'essaie de calmer le jeu avec un joli mensonge. La seule activité prévue à mon programme pour le reste de la journée est de faire des pâtisseries pour le dîner avec les garçons.

— Sérieusement, tu as pris des engagements et tu dois t'y tenir, la maison d'édition a commencé à communiquer sur la sortie du prochain tome et tu ne peux pas te permettre de prendre le moindre retard. Je sais que tu peux abattre dix chapitres à la journée si tu te motiv...

— Et si je suis inspirée aussi !

Je suis constamment obligée de lui couper la parole si je veux en placer une. Elle a un débit impressionnant, m'abreuve d'un flot perpétuel de paroles dont je n'ai jamais vu la fin arriver spontanément, il faut toujours que j'intervienne pour mettre un terme à ses palabres. Elle finit même

par faire les questions et les réponses par moments. Ça m'épuise et je ne suis pas d'humeur à lui faire la grâce de supporter ses jacasseries.

— Enid, c'est bon, j'ai compris, je vais m'y mettre, c'est promis. Rappelle-les, excuse-moi auprès d'eux, dis que j'ai... j'en sais rien, trouve un bon prétexte et dis-leur que je leur enverrai un mail demain.

— Bon, OK. Et sinon, juste pour être sûre, concernant les demandes d'interview ?

— On ne change rien, uniquement par téléphone, sous mon nom de plume, pas de question personnelle, enfin pas trop personnelle, et tu n'en programmes pas dix par jour. Au stade où on en est, je ne comprends même pas qu'il y ait des demandes.

— Tu sais qu'il n'y a pas que le tome en cours qui les intéresse, il y a matière à discuter sur les précédents et beaucoup aimeraient avoir la primeur d'une info sur celui que tu finalises.

— Ouais mais tu vois, soit je bosse, soit je perds mon temps avec ces conneries.

— Bah voyons, dans ces cas-là ça t'arrange de bosser !

— Oui, en fait je fais exprès de traîner pour me servir de cette excuse et fuir d'autres engagements qui m'enquiquinent. Et pour le plaisir de t'avoir au téléphone aussi bien sûr !

— Bon, j'te laisse alors. Mais promets-moi que tu vas t'y mettre, et tu me préviens, tu me dis dès que tu as envoyé le mail à Carole.

Carole est mon éditrice, une femme a priori sympa, si l'on considère le peu de fois où je me suis entretenue avec elle, et ce uniquement par téléphone. Je n'entretiens pas vraiment de relation avec cette femme. Je préfère que tout transite par Enid, c'est plus simple à gérer, une seule interlocutrice, une seule casse-pied sur le dos. Et au fond je crois que ça arrange Carole, ça lui évite d'endosser le rôle de l'emmerdeuse qui doit coller au train de son auteure et la solliciter constamment au moindre retard.

— Promis, dis-je avec un ton exaspéré qu'elle ne peut ignorer. Bye !

Je laisse tomber mon portable dans mon sac avant de me retourner vers Owen.

— Désolée, je n'aurais pas dû décrocher. C'est une chieuse mais elle est douée et je lui devais des réponses.

— Moi qui espérais te garder un peu ici pour m'aider... mais j'ai l'impression que tu as désormais des engagements.

— Oui, j'ai pris un peu de retard ces derniers jours et il semblerait que je n'ai pas la marge de manœuvre que j'espérais m'allouer.

— Beaucoup de retard ?

— Rien qui ne m'empêcherait d'honorer notre dîner de ce soir. Si je carbure, ça va le faire. Je vais me poser dans un coin avec mon lecteur mp3 et pondre un vrai chef-d'œuvre !

— Tu veux t'installer dans le bureau ? Tu serais tranquille pour bosser.

Mais bien sûr ! Comment pourrais-je avoir la moindre chance de me focaliser sur mon travail en sachant qu'il est dans les parages ? Il capte toute mon attention, toute mon énergie est mobilisée pour ne pas faire un pas de travers, toutes mes facultés de concentration accaparées par le maintien du rempart mental que j'ai mis en place entre mes sentiments et ma raison. Il faut que je sorte de son champ de gravité, il faut que je prenne du recul. Avec le temps les choses seront plus simples, chacun aura trouvé sa place dans cette relation et il n'y aura plus d'efforts à fournir, mais pour l'instant...

— C'est gentil, mais je vais te laisser bosser tranquillement et reprendre mes bonnes vieilles habitudes : retrouver mon fauteuil près la fenêtre de mon Starbucks préféré.

J'avais choisi ce café en particulier parce qu'il se situe entre la galerie et la péniche et qu'il était facile pour Owen de me mettre la main dessus, sans se poser de question sur mon appartement. C'était mon point de chute et mes amis savaient toujours où me trouver.

Je lui fais une bise rapide sur la joue en évitant de me coller à lui. Ce qui n'est pas simple puisqu'il est bien plus grand que moi et que j'ai cette manie de prendre appui sur son torse pour l'embrasser. Mais mes petites hormones en super ébullition ne supporteraient pas un contact prolongé.

Je tourne rapidement les talons et file le cœur léger après avoir passé un agréable moment sans mettre en péril notre amitié par un geste ou une parole déplacés. Je sautille presque au moment où je me retourne pour passer la porte et lui lancer mon plus beau sourire.

— À ce soir !

8.

Après une infusion et un scone aux myrtilles, et... un petit cookie aussi, j'ai réussi à rédiger quatre bons chapitres. Et vu que j'en ai déjà rédigé trois pendant mon vol, j'ai là de quoi satisfaire mon éditrice. Ou en tout cas ralentir les ardeurs d'Enid, ce qui est déjà pas mal. Je me laisse quand même l'opportunité de continuer à avancer avant d'envoyer le tout. Si je ne rentre pas tard ce soir, je m'y remettrai peut-être, sinon je me contenterai de relire ce que je viens d'écrire demain matin. Cette relecture sera plus que nécessaire, je me rends compte que je suis en train de m'éloigner du plan que j'avais établi. Les événements de ces derniers jours ont altéré ma perception des personnages, j'ai eu envie de leur octroyer quelques instants d'un bonheur volé. Inutile d'être Freud pour comprendre ce que cela révèle de mes propres désirs.

Dix-neuf heures approchent quand je me décide à quitter mon fauteuil pour rejoindre mon appartement. Sur le chemin, je réalise que moi qui espérais faire des étincelles en pâtisserie pour ce soir, je vais devoir me contenter d'acheter un truc tout prêt. Ça m'agace au plus haut point, j'ai l'impression de tricher, surtout que les garçons savent de quoi je suis capable et que je sais exactement ce qui aurait pu leur faire plaisir. J'ai vraiment envie qu'on se régale pour cette soirée de retrouvailles, même si je ne doute pas que le risotto d'Owen va tous nous mettre à genoux.

Définitivement je n'ai pas le temps de passer chez moi pour me doucher, me changer et cuisiner en plus. Du coup je fais un rapide crochet dans une boutique Ladurée avant que tout ne soit fermé. Et vu que je me sens un peu coupable de céder à la facilité, je me lâche joyeusement et achète dix fois plus que ce que nous serons capables de manger.

En arrivant chez moi, je file directement vers mon petit bureau pour lancer une sauvegarde de mon

travail et rejoins ensuite ma salle de bain en semant mes affaires sur le chemin. Le timing est un peu juste, mon appartement n'étant pas à côté de la péniche, mais une fois sous la douche, je savoure l'apaisement que me procure l'eau chaude sur mon corps.

Je n'avais pas réalisé être si tendue avant cet instant. Est-ce le boulot ? Parce que même si j'ai pris les remarques d'Enid avec légèreté, au fond ça me stresse. Je me mets assez de pression toute seule sans qu'elle ait besoin d'en rajouter. Tenir les délais, fournir un travail de qualité, ne pas décevoir la maison d'édition et surtout mes lecteurs. Ou alors est-ce le dîner de ce soir ? Comment vais-je résister à la tentation ? Je sais que je vais devoir donner certaines explications, et ce plutôt rapidement. Je ne suis pas sûre de la réaction d'Owen et d'Oliver.

Sur cette pensée je décide de m'extraire de ma douche et m'essuyer rapidement. J'opte pour un long pull noir, tombant assez bas pour faire office de robe sur un leggings. La finition en dentelle de ce haut est jolie et je le porte de façon asymétrique, découvrant ainsi l'une de mes épaules. L'effet est plutôt mignon et sa forme très ample permet de maintenir une certaine réserve.

En m'observant dans le miroir pour me maquiller, je réalise que je suis tout en noir, ce qui pourrait sembler un peu austère, mais qui au final est plutôt séduisant. Mon super mascara et mon crayon khôl font des prouesses. Je finalise mon maquillage avec un rouge à lèvres d'un beau bordeaux ressortant sur mon teint pâle. Je complète ma tenue avec une paire de bottes noires sexy et ses dix centimètres de talons qui me font des jambes... Allez, pas de fausse modestie, des jambes sublimes. Ceci dit vu le prix que m'ont coûté ces petites merveilles, je les avais soupçonnées d'être magiques et je n'en attendais pas moins comme résultat.

Je ramasse à la hâte les affaires abandonnées à même le sol, je ne veux pas prendre le risque que Maria tombe dessus et se sente obligée de les ranger.

Je repars aussi vite que je suis arrivée, espérant avoir assez anticipé les monstrueux bouchons parisiens.

Mon périple est moins catastrophique que je ne le craignais pour un samedi soir. Les gens commencent tout juste à sortir de chez eux pour se mettre en quête du parfait point de chute pour une soirée entre amis, en amoureux ou en famille.

Je me gare sur le parking au niveau du quai, juste à côté de la voiture d'Owen, avec dix minutes d'avance, un vrai miracle. La moto d'Oliver n'est pas encore là, mais ce n'est pas une surprise. Ça aurait été un vrai miracle qu'il soit en avance, qu'il soit à l'heure serait déjà prodigieux. Je récupère mon sac de macarons sur le siège passager, mon sac à main rempli de toutes ces innombrables choses

évidemment indispensables à ma survie, et me dirige vers la passerelle.

9.

— Owen ? OWEN !

Pas de réponse. Je sais qu'il est là, tout est allumé, mais il ne doit pas m'entendre. Pour autant je ne veux pas monter sans y avoir été invitée, mais je ne vais pas rester ici à brailler. Je sais de toute façon que je suis la seule que ça dérange si je monte directement, Owen ne s'en offusquerait même pas.

Je me décide à monter à bord et descends les quelques marches qui mènent directement dans la pièce principale dans laquelle sont regroupés le salon avec un coin bureau, la cuisine ouverte et l'espace chambre. Je comprends tout de suite pourquoi il n'a pas répondu. La musique se mêle aux bruits de cuisine et Owen au fourneau n'a effectivement que peu de chances de m'entendre vu le volume de la sono.

Il s'affaire derrière la cuisinière tout en suivant le tempo d'*Another one bites the dust* de Queen. S'il se contente de hocher la tête, je n'ai qu'une envie, c'est de me déhancher comme une dingue sur ce rythme endiablé. Je ne bois jamais, pas parce que je n'aime pas ça, mais parce que je ne tiens pas l'alcool, et surtout parce que je n'aime pas perdre le contrôle. Je n'ai jamais pris le risque de perdre ne serait-ce qu'une partie infime de mes moyens, même pour quelques heures. Par contre j'adore me saouler avec le son, l'ivresse de la musique m'aide à déconnecter, et en cet instant, cette musique est parfaite. J'hésite à sautiller jusqu'au milieu du salon et à me dandiner en laissant la chanson envahir chaque pore de ma peau.

Mais en voyant Owen face à son poste de travail, j'ai une tout autre envie. Il a gardé le jean noir qu'il portait cet après-midi, mais a troqué la chemise et la veste contre un simple tee-shirt blanc près

du corps qui met en valeur son buste taillé en V, si musclé et si sexy. Comme il n'a pas remarqué ma présence, j'ai juste envie de me faufiler derrière lui, de passer mes bras autour de sa taille en me collant contre son dos que j'embrasserais. Je glisserais mes mains sous son tee-shirt pour effleurer ses muscles que je connais si bien pour les avoir si souvent caressés, embrassés, explorés du bout de la langue, des années auparavant.

Son corps est comme un refuge dont je connais chaque recoin. Rassurant, familial, chaleureux et mortellement érotique.

Et merde !

Mes pensées prennent une tournure que je me suis interdit d'accepter. Quand Queen entame un autre morceau, *Bohemian Rhapsody*, je comprends qu'il a mis la compilation faite de ses morceaux préférés de Freddy Mercury. On a souvent écouté ce CD, il m'évoque plein de souvenirs délicieux. Cela va au-delà du simple souvenir, c'est ma mémoire sensorielle qui exhume des sensations quasi orgasmiques à présent. Son goût, quand ma langue explorait sa bouche, son odeur, quand son désir s'exhalait par tous les pores de sa peau, sa voix, quand il chuchotait mon nom au moment où sa jouissance atteignait des sommets, sa peau, dont la chaleur m'embrasait. Je n'arrive même plus à bouger, prise au piège dans une sorte de surcharge émotionnelle.

Et c'est à ce moment qu'il choisit de faire volte-face et me découvrir sur le pas de sa porte.

— Hé ! Salut toi. Ça fait longtemps que t'es là ? Viens, entre !

— Heuu, désolée, j'ai appelé mais tu ne m'as pas entendue alors... je me suis permis d'entrer.

— Tu sais très bien que tu n'as pas à demander pour rentrer ici, enfin.

Je ne sais pas quoi répondre, je me contente donc de sourire en évitant son regard qui cherche à plonger dans le mien. Vu comme mon imagination a vagabondé trente secondes plus tôt, j'ai peur qu'il ne perçoive mon trouble ou pire, mon désir. L'avantage de la situation est qu'en me surprenant il a mis fin à mes réflexions. Je n'ai plus à me questionner sur la pertinence de telle ou telle approche.

— Tiens ! Je t'ai apporté un petit dessert. Tu devrais les mettre au frais.

Je traverse le salon pour le rejoindre dans la cuisine et lui remettre le sac.

— Des macarons ! De chez Ladurée en plus ! Cool, merci.

Il prend le sac et en profite pour me déposer un doux baiser sur la joue.

— Ne me culpabilise pas please, je voulais les faire moi-même, mais j'ai dû bosser.

— J'ai rien dit. T'as bien avancé ? Ton boulot ?

— Oui ça va. J'ai été assez productive. Je ferai une relecture demain matin avant de l'envoyer.

— Tiens, tu veux bien goûter le risotto pendant que je termine l'entrée.

Il se tourne vers l'îlot central pour détailler des légumes et je me trouve dos à dos avec lui pour goûter le risotto qui mijote tout doucement sur la gazinière. Je prends la spatule en bois pour déguster une mini bouchée qui mérite que la cuisson soit encore prolongée mais dont l'assaisonnement est parfait.

Il se retourne, se plaque contre mon dos, sa main sur ma hanche droite et penche sa tête au-dessus de mon épaule gauche dénudée.

— Fais-moi goûter aussi !

Je reprends la cuillère et lui tends juste au-dessus de mon épaule. Cette façon de lui donner à manger, ces petits gestes du quotidien, reflet de notre intimité passée, me mettent mal à l'aise. Je suis sur une mauvaise pente vers laquelle je le laisse me pousser. Ma tête et mes hormones n'arrivent pas à trouver un terrain d'entente, ces dernières prenant la main sur tout le reste.

— Humm. j'ai encore le temps, faut que ça mijote.

Et il en profite pour déposer un rapide baiser sur mon épaule. Ce contact sur ma peau nue m'électrise, une onde de choc se répercute jusque dans mon bas ventre.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi tu fais ça ?

Je suis complètement bouleversée. Je suis perdue mais dans un élan de lucidité je décide de faire face et de clarifier les choses avant que cela ne dégénère.

— Quoi ?

— À quoi tu joues ?

— Je... je sais pas... j'en ai eu envie et je ne pensais pas que tu...

— Tu fais comme si je m'étais absente une semaine et qu'on était limite encore ensemble. Je ne peux pas, je te l'ai dit. Je n'ai peut-être pas été assez claire mais ça n'est pas possible, et je ne me sens

pas capable de jouer, pas avec toi. J'aimerais vraiment, j'adore le Owen tendre et coquin, mais... je ne peux pas. Dis-moi que tu comprends, dis-moi que tu ne m'en veux pas.

Je culpabilise tellement de lui dire ces mots qui le chamboulent. Comment ne peut-il pas voir à quel point je ne le pense pas ? Enfin si, je le pense, mais je ne le veux pas.

Je plonge mon regard dans le sien. Est-ce une façon de lui montrer ma détermination ou au contraire qu'il puisse voir ce qui se cache derrière ? On dit que les yeux sont les miroirs de l'âme, mais en cet instant je voudrais qu'ils soient le reflet de mon désir, qu'il comprenne. Mais comment le pourrait-il ? Je lui cache tant de choses.

— Excuse-moi, j'ai pas réfléchi. Tu m'as beaucoup manqué, et je t'ai sentie d'humeur badine, et j'ai cru... je sais pas... que tu pouvais en avoir envie.

— Sincèrement, mon cœur et mon corps en ont envie, mais ma tête sait que c'est une mauvaise idée. Je n'aurais sûrement pas dû partir il y a trois ans, mais maintenant beaucoup de choses ont changé, j'ai changé, et ça ne serait pas nous rendre service que de jouer avec toi. Finalement, même après toutes ces années, je crains de ne pas avoir le recul nécessaire et je préfère de te le dire franchement, parce que si tu continues, je n'arriverai pas à résister longtemps. S'il te plaît. Ne m'en veux pas.

J'essaie d'expliquer les choses le plus clairement et le plus gentiment possible parce que je tiens énormément à lui. Je ne veux pas le blesser et j'ai tellement peur qu'il me rejette. Mais les mots sont sortis trop vite, sous le coup de l'émotion j'ai oublié d'activer mon filtre cerveau/bouche, et mes paroles, je le crains, ne l'ont peut-être que plus embrouillé.

Mais qu'est-ce que je m'énerve ! Je ne sais pas moi-même ce que je veux, comment lui pourrait s'y retrouver ?

— Bien sûr que je ne t'en veux pas, c'est moi qui devrais m'excuser. Je me suis laissé emporter, j'aurais dû réfléchir un peu plus. Je suis désolé. Écoute, je ne veux pas que ça crée un malaise entre nous, je veux qu'on se retrouve comme avant et j'ai peut-être été un peu vite. Ne t'en fais pas. On oublie tout ça OK, pas de malaise. Allez, viens là.

Il m'invite à me blottir dans ses bras mais j'hésite une seconde.

— Un câlin entre amis, sans ambiguïté.

Je souris, l'air résigné. Je ne sais pas comment gérer cette relation. Si lui pense le savoir, alors je

vais lui faire confiance et faire ce qu'il me dit.

Je m'approche et le laisse m'attirer contre lui. Je savoure l'instant, juste lui et moi, un peu de tendresse et beaucoup de chaleur.

— Promis, je serai sage.

Il dépose un baiser sur le sommet de mon crâne, mais je me rends compte qu'il en profite pour inspirer profondément. Il hume l'odeur de mes cheveux, la même qu'il y a des années. Maria fait attention à toujours m'acheter les mêmes produits de beauté. Après la douche prise avant de venir, ma crinière exhale les senteurs d'amande qui ne le laissaient pas indifférent à l'époque.

On est mal barrés !

Moi le désirant de tout mon corps mais retenue par ma raison, lui, trop respectueux pour laisser parler ses propres désirs.

Je me recule d'un coup, persuadée que quelqu'un arrive.

10.

— Qu'est-ce qu'il y a ? m'interroge Owen en voyant mon air dubitatif.

— Non, rien. En fait j'ai cru qu'Oliver arrivait, j'ai eu l'impression qu'il était là. Laisse tomber.

— Bon allez, va te poser dans le canapé pendant que je finis ça. Il devrait pas tarder à arriver.

— C'est marrant, rien n'a vraiment changé. Je t'avoue que j'étais un peu étonnée que tu sois encore ici. Je veux dire à Paris. Depuis le temps je pensais que tu serais parti en vadrouille, que tu aurais eu envie bouger tes guêtres.

— C'est pour ça que t'es venue ? Parce que tu pensais que je n'y serais pas ? dit-il d'un ton faussement outré qui ne me trompe pas.

— Tu parles ?! Je savais que tu étais là avant de venir. Si Oliver est là, tu es là. Je me serais posé des questions si lui avait bougé, mais là...

— C'est bon ! La fête peut commencer maintenant que je suis là !

— Haaa ! Quand on parle du loup... Viens là beau gosse.

Je suis installée dans le canapé, jouant ma feignante, je me contente de tendre mon visage vers lui pour qu'il me fasse une bise.

— Salut beauté. Ta journée a-t-elle continué aussi bien qu'elle a commencé ?

Après m'avoir bisoutée il se dirige vers la cuisine pour échanger une poignée de main avec Owen.

— Super. Je me suis posée dans mon petit Starbucks habituel et j'ai fait mes devoirs pour la semaine. Et toi ?

Oliver se lance dans le récit de sa journée en jubilant. On lui a confié la vente d'une petite merveille. C'est une occasion, mais apparemment elle vaut n'importe quelle moto neuve du magasin et il est survolté rien qu'à en parler. On dirait un gamin le matin de Noël. Et encore, on est loin de son niveau d'excitation. Depuis la cuisine, Owen commence à spéculer sur le modèle et après cinq propositions, il tombe juste. Il sourit de toutes ses dents. Évidemment je n'ai aucune idée de la valeur de ce petit trésor, mais il paraît évident que c'est une chance incroyable de pouvoir ne serait-ce que poser ses yeux dessus.

C'est dire !

Ils sont déjà en train de planifier une visite pour qu'Owen puisse admirer le chef-d'œuvre. Ils discutent encore un moment, comparant l'esthétique, les performances... et même si je n'y comprends rien, je suis heureuse de les voir aussi enjoués.

— Bon, on arrête là. La miss va regretter de passer sa soirée avec nous. Allez, posez-vous, j'apporte l'apéro. Qui veut quoi ?

— Je ne regrette pas un instant d'être venue. Encore que, je vais attendre d'avoir goûté ton risotto avant de dire quoi que ce soit. Bon, sinon je veux bien un jus.

— Une bière pour moi.

Owen nous rejoint avec un plateau d'amuse-gueules, mon verre de jus, du raisin a priori, et deux bières. C'est exactement le genre de cochonneries dont je suis friande. Il le sait, la gourmandise est mon péché mignon et il semble disposé à me satisfaire. Sûrement à tous les niveaux d'ailleurs, mais je refuse d'y penser et me concentre sur l'aspect gastronomique.

Le CD qui tourne depuis que je suis arrivée vient de s'arrêter et Oliver décide d'aller fouiller dans le stock de son pote, voir s'il trouve quelque chose de sympa. Il fait défiler les boîtiers, poussant quelques soupirs et levant les yeux au ciel, se moquant gentiment des choix de notre hôte.

— Non mais sérieux, t'as rien d'un peu plus... tu sais... actuel ? Tiens, tiens, tiens. C'est quoi ça ? Des compils faites maison.

— C'est bon, riposte Owen, laisse ça, y a plein de super standards.

— C'est quoi ce truc avec un A entouré ? Un album spécial Anarchie ? Un album de rebelle ? se moque-t-il ouvertement tout en portant son dévolu sur ledit album.

Mais dès la première piste il comprend son erreur. Rien d'anarchique dans *Ode to my family* des Cranberries.

— Hoo l'échec total, dit-il en éclatant de rire. Bon faut que je trouve autre chose maintenant, où sont tes soi-disant classiques.

— Non, non. Laisse, je l'adore, rétorqué-je alors que je croise le regard satisfait et complice d'Owen.

— Franchement c'est très bien, lâche cette stéréo, pose tes fesses ici et viens trinquer.

Il lève les bras en signe de reddition et s'exécute.

— Ce que madame exige...

— Mademoiselle, je te prie !

— Ce que mademoiselle exige, mademoiselle l'obtient.

— Je fais tout pour en tout cas.

La discussion reprend son cours, sans même une interruption de la part d'Oliver au moment où débute *Don't speak* de No Doubt, si ce n'est qu'il lève les yeux avec une drôle de moue. C'est clair que ce n'est sûrement pas sa playlist préférée mais moi, j'adore.

Pendant qu'Oliver nous parle d'un acheteur qui lui a fait perdre deux heures pour rien, j'observe Owen. Je n'arrive pas à définir la lueur que je vois dans ses yeux. J'ai l'impression que nous sommes coupés du monde, juste tous les deux bercés par une musique qui fait écho à notre histoire d'une façon assez troublante. Je me sens attendrie et en même temps gênée à l'évocation silencieuse de notre séparation.

Nous revenons dans le monde réel sous l'impulsion des gesticulations d'Oliver qui n'en finit pas de pester contre son client.

L'apéritif terminé, on décide de passer à table, motivés par les odeurs alléchantes s'échappant de la

cuisine. Ceci étant je n'ai quasiment plus faim, mon estomac n'est pas en super forme en ce moment et les amuse-gueules ont eu raison du peu d'appétit que j'avais. Mais c'est pour me faire plaisir qu'Owen a préparé tout ça, je ferai donc un effort.

Mais finalement une fois à table et mon assiette remplie, je ne me sens plus capable de faire un effort. Je suis un peu vaseuse, quelque chose me tracasse. Rien à voir avec ce qui se passe ici, mais j'ai un mauvais pressentiment. Et généralement, mes intuitions sont bonnes.

Il a prévu un tian de légumes en entrée que je commence courageusement à picorer. Mais je renonce rapidement.

— Je suis désolée, je sais que tu t'es donné du mal, mais j'ai déjà plus faim. Je n'aurais pas dû me jeter sur tes amuse-gueules. C'est honteux, surtout que je te détesterais si tu me faisais le même coup.

— Non, c'est bon, tu peux lui dire que c'est dégueu, pas besoin de chercher des excuses.

— Pffff n'importe quoi ! C'est très bon en plus. Accordez-moi deux secondes, je vais prendre un cachet pour mon estomac.

Je retourne près du canapé où j'ai laissé mon sac et prends mes médicaments directement dans ma main. Ils n'ont pas besoin de voir les boîtes.

Je les rejoins et avale rapidement les pilules avec un verre d'eau tandis qu'ils m'observent sans rien dire.

— Arrêtez de me regarder comme ça, c'est bon. Je prends juste un truc pour mon estomac.

Owen semble soucieux et me scrute intensément, comme s'il essayait de me percer à jour, de me jauger.

— Ça va ? Sûre ?

— Mais oui !

Je rigole, me moquant de leur inquiétude que j'espère faire passer pour complètement injustifiée.

— Allez, mangez, dès que ce médoc aura fait effet je continue avec vous.

Ils hésitent un instant, puis dégustent leur repas tout en papotant. Je leur raconte les détails de mon après-midi, les biscuits délicieux, histoire de justifier un peu plus mon manque d'appétit, puis les gens

que j'ai observés au café, les conversations que j'ai surprises, les appels de mes voisins que j'ai espionnés. J'essaie d'alimenter du mieux que je peux la conversation pour éviter qu'ils ne me posent des questions auxquelles je ne veux pas répondre, histoire de ne pas les rembarrer. Une impolitesse à la fois.

— On se demande comment t'arrives à bosser alors que tu te laisses distraire comme ça tout le temps ?! Parce que bon, y a des boulots que tu peux faire dans le bruit et l'agitation sans avoir besoin de trop te concentrer, mais pour écrire...

— Mais d'où tu crois que vient l'inspiration beau-gosse ?! Quand tu captas des petites tranches de vie des gens, que tu les observes, tu peux te laisser à imaginer tout ce qui va autour. Comment ils en sont arrivés là ? À qui sont-ils en train de parler au téléphone ? Quelle est cette femme assise à côté de lui ? Sa femme, sa maîtresse... ? Et c'est comme ça que naissent certaines histoires ou personnages. Et puis faut être honnête j'adore espionner et faire ma petite curieuse, ça fait partie des avantages du boulot, j'ai une excuse pour jouer les voyeuses.

La sonnerie de mon téléphone nous interrompt. Je ne réponds pas.

— Tu ne décroches pas ? s'enquiert Oliver.

— Non c'est bon, je suis sûre que ça peut attendre.

— Vas-y, c'est bon, c'est pas gênant, m'enjoint Owen. C'est peut-être Enid.

— Oui bah, raison de plus pour ne pas répondre. Une fois dans la journée c'est bien suffisant. Et je sais que ce n'est pas elle, j'ai été assez claire tout à l'heure pour qu'elle n'insiste pas.

— C'est qui Enid ?

— Heu... mon agent.

Je ne tiens pas à m'étendre sur le sujet, mais je ne peux pas non plus cacher indéfiniment ce qui constitue ma vie ici. Après tout il sait que j'écris, je peux donner quelques informations sur le sujet. Finalement il n'y a pas de raison de faire des secrets sur ce sujet, je veux juste ne pas révéler quels livres j'ai écrits, juste par pudeur.

— T'as un agent ?! Sérieux ? s'exclame Oliver, surpris.

— En quoi ça t'étonne ? J'écris, donc je m'occupe de la partie créative, mais tout ce qui concerne l'aspect commercial ce n'est pas mon truc. Autant que ce soit un expert en ce domaine qui s'en

occupe.

Du coin de l'œil, je remarque Owen qui, depuis la cuisine où il s'active, nous écoute avec attention. Il esquisse un léger sourire, et je sais pourquoi. Il se réjouit de voir que je ne reste pas sur ma réserve habituelle et que je me livre. Il veut capter chaque mot. Ça me rend encore plus consciente du fait que je dois peser chaque phrase, mais j'ai envie de lui faire ce plaisir. Je me laisse prendre au jeu des révélations. Je veux qu'il sente que les choses vont bien. Et puis je culpabilise de cacher tant de choses, je peux partager tout ça sans risque, alors autant en profiter.

— T'imagines quoi sur mon boulot exactement ? demandé-je à Oliver.

— Bah je ne me suis pas trop posé de questions, vu que je ne pense pas pouvoir avoir un jour des réponses, mais bon puisque tu me le demandes... Tu m'as dit que tu écrivais des trucs de filles, donc je ne sais pas, des articles pour les magazines féminins ou un truc du genre.

Même si Owen est de dos, je distingue clairement ses épaules remuer. Il rigole.

Je serre les lèvres pour étouffer un rire, je ne dois pas me moquer, après tout je l'ai laissé volontairement dans l'ignorance, je ne peux pas le charrier sur ses spéculations maintenant.

— Bon, heu... Tu n'es pas si loin... J'écris des romans. Voilà c'est tout, des romans, disons... romantiques. Des trucs de filles quoi !

— DES livres ? Mais y en a combien comme ça ? T'as été publiée ?

— Bah, vaut mieux sinon je vois pas comment en vivre.

Owen nous rejoint avec le plat.

— Et voilà, risotto aux cèpes et escalope milanaise.

Ça a l'air divin. Malheureusement mon appétit n'est pas revenu, mais c'est trop tentant pour ne pas faire honneur au talent du chef.

— Arrête ça, ne lui donne pas l'occasion de changer de sujet, pour une fois qu'on en tire quelque chose.

— Très drôle. Mais de toute façon, on a fait le tour de la question. Y a rien à dire de plus.

— Tu rigoles ou quoi ?! Je peux les trouver ici ou aux US ? Ça marche bien, t'en as vendu

combien ?

— Effectivement on a peut-être pas fait le tour de la question. Déjà, numéro un : tu ne les trouveras nulle part parce que je ne te dirai pas les titres, ça me gênerait trop. Et ne cherche pas, j'écris sous un nom de plume donc tu ne trouveras rien. Sinon... eh bien j'en ai écrit cinq, une première saga de trois livres, et en ce moment j'écris le troisième d'une deuxième série. Et oui ça marche plutôt bien. Je dirais même très bien à dire vrai, mais je ne voudrais pas faire ma vantarde, dis-je en rigolant.

— J'en prends bonne note. Mais si, et je dis bien si, je voulais en acheter, il faudrait que j'aille où ? Est-ce que je devrais changer de pays ?

Owen n'en perd pas une miette mais il n'intervient pas, il laisse son ami mener l'interrogatoire, sachant pertinemment que quand j'en aurai marre je lui ferai savoir.

— Eh bien, SI tu pouvais savoir de quels livres il s'agit et SI tu avais envie d'en acheter un, tu n'aurais pas à aller bien loin.

— Donc tu es publiée en France. Intéressant... déclare-t-il avec un air moqueur. C'est pour ça que tu es revenue en fait, pour voir ton agent et faire tes trucs pour ton bouquin.

— Mon agent n'est pas ici, elle est aux États-Unis. Tout comme mon éditrice d'ailleurs. Je peux écrire où je veux, c'est l'avantage de ce boulot.

— Je croyais que tu étais publiée ici ?

— Oui, mais je n'ai pas dit « que ici ».

— Tu es publiée dans plusieurs pays ?

Je baisse les yeux et me frotte le front, un peu embarrassée par cette dernière révélation.

— Oui effectivement.

Owen réalise qu'il est temps de mettre fin au flot incessant de questions et suspend les débats en remplissant nos assiettes. Je lui jette un regard plein de gratitude, mon chevalier servant est venu à ma rescousse.

— Vous m'en direz des nouvelles, je me suis surpassé.

Effectivement il s'est surpassé, c'était un pur délice, même si à mon avis il y en a pour trois mille calories à la portion.

La discussion prend un nouveau tour en évoquant la galerie. La charge de travail qui s'annonce pour la semaine prochaine est très importante et je sais qu'il en rajoute, me tendant une perche. Je me retiens de lui proposer mon aide, du moins pour l'instant, je ne veux pas me retrouver tout de suite engagée pour la semaine et collée à lui non-stop.

On continue ainsi un bon moment et j'apprécie l'ambiance détendue. C'est une soirée vraiment agréable, exactement ce que je m'imaginai, même si j'ai eu de sérieux doutes au départ, avant qu'Oliver ne nous rejoigne.

11.

Mon portable se met de nouveau à sonner.

— Désolée, il faut que je décroche, c'est important cette fois-ci.

— Ah bon et pas tout à l'heure ? se moque Oliver. T'attendais cet appel en particulier ?

— Non je l'attendais pas, mais là je dois le prendre.

Je me dirige vers le canapé pour reprendre mon téléphone dans mon sac et décroche immédiatement.

— Salut Anouk, j'te dérange pas ?

— Salut Sam. Pas de souci, non. Dis-moi y a un problème ?

— Comment ça y a un problème ?! J'peux pas t'appeler sans qu'il y ait quelque chose ?

Il plaisante mais je *sens* que le cœur n'y est pas, il y a un souci, j'en suis sûre.

— Ça ne fait pas deux jours que je suis partie et tu m'appelles déjà. Donc oui, c'est clair qu'il doit y avoir un souci. C'est le club ?

— Mais non tout roule. Écoute je ne veux pas que tu t'inquiètes, d'accord ? Mais disons que je dois te parler d'une chose.

Je me sens mal. Je *ressens* de très mauvaises vibrations à cet instant.

— Dis-moi, chuchoté-je.

Inconsciemment je tourne le dos aux garçons pour cacher ma gêne. Même s'ils ne m'observent pas, je sais qu'ils gardent un œil sur moi, essayant de savoir de quoi il s'agit.

— Anton est passé au club hier soir, il te cherchait.

— Quoi ? soufflé-je.

Mon sang ne fait qu'un tour. Mon cerveau tourne à toute vitesse pour essayer d'assimiler et d'analyser cette information.

— T'es encore là ?

— Oui oui. Heuu... c'est pas le meilleur moment pour discuter de ça.

Je m'assois sur le canapé et jette un œil vers les garçons.

— Ça va ? me demande silencieusement Owen.

Je lève mon index pour lui faire comprendre que j'en ai pour une minute.

— De toute façon il n'y a pas grand-chose à dire. Il est venu, il s'est installé à une table et j'ai vite compris qu'il t'attendait. Je suis allé le voir et je lui ai dit que tu n'étais pas là. Il m'a dit que ce n'était pas grave, qu'il avait le temps et qu'il t'attendrait. Je lui ai demandé pourquoi. Je ne voulais pas être indiscret... Je lui ai dit qu'il n'avait aucune raison d'être là, que c'était fini entre vous et qu'il devait te laisser tranquille. D'après lui, ça ne me regardait pas, il voulait juste te parler. J'ai donc dû être plus clair en confirmant que tu n'étais PLUS là. Que tu étais partie et qu'il ne servait à rien qu'il attende ici, qu'il devait tourner la page.

Je suis comme engourdie, mes forces m'abandonnent, je suis en pleine panique intérieure. Je suis tellement sous le choc que je n'arrive même pas à bouger. J'ai l'estomac au bord des lèvres.

— Et ensuite ?

— Tu gères ?

— Oui c'est bon, vas-y.

— Écoute, il n’y a pas de raison de s’inquiéter, mais il était clairement contrarié. Il ne comprenait pas, il a cru que tu reviendrais dans quelques jours. J’ai dû lui dire que tu étais partie pour longtemps, si ce n’était pas définitivement. J’espère que je n’ai pas abusé en disant ça.

— Non, non, c’est la vérité, tu as bien fait.

— Il m’a aussi dit que ça ne se passerait pas comme ça, qu’il voulait te parler et qu’il trouverait un moyen. Mais ne t’en fais pas, il n’a aucun moyen de savoir où tu es, ni comment te retrouver. À mon avis il va surtout essayer de t’appeler. Il n’a pas déjà tenté sa chance ?

— Non.

— Ça va aller ?

— Oui, ne t’en fais pas. Je te rappellerai demain, d’accord ?

— OK. S’il te plaît, ne t’inquiète pas, je suis sûr que tout va bien se passer. Il n’y a aucun moyen pour lui de t’ennuyer. Tout va bien sinon ?

— Ça va. On discutera demain. Je ne suis pas seule et pas moyen de m’étendre sur ce sujet ou sur un autre pour le moment. De toute façon je n’ai pas les idées claires et j’ai besoin de réfléchir tranquillement à tout ça.

— OK. Je t’embrasse ma belle. Allez, à demain.

— À demain.

Je reste là, les yeux dans le vide, à chercher des réponses qui ne viennent pas.

— Ça va ? me lance Owen, l’air franchement inquiet.

J’en déduis que mon visage ne doit pas être aussi impassible que je le voudrais. Alors que je m’apprête à le rassurer, mon estomac fait des siennes, mon dîner remonte.

Je me précipite vers la salle de bain et arrive juste à temps pour vomir sans en mettre partout.

Quel enfer !

Je me sentais déjà mal avant le coup de fil de Sam, mais là, c’est le coup de grâce. Je me retrouve à genoux devant la cuvette des toilettes à rendre tout ce que je peux. Je tremble, à cause des nouvelles que vient de m’annoncer Sam. Ou alors je suis malade, je ne suis sûre de rien. Peut-être les deux.

C'est à ce moment qu'on frappe à la porte, sûrement Owen.

— N'entre pas !

— S'il te plaît. Ce n'est rien, je veux juste être sûr que tu vas bien, dit-il d'une voix douce et réconfortante.

Il n'attend pas ma réponse et entre. Il s'approche doucement puis il s'agenouille à mes côtés, replace une mèche de cheveux derrière mon oreille et me regarde intensément. Mais je ne soutiens pas son regard longtemps, mon estomac n'ayant pas dit son dernier mot. Il me frotte doucement le dos pour me réconforter, en me disant que ça va passer.

Je finis par m'asseoir en m'adossant au mur, les genoux repliés, les bras autour de mes jambes, essayant de retrouver mon calme.

Owen se positionne face à moi, les mains sur mes genoux, et plonge son regard dans le mien.

— On en parle ?

J'esquisse un sourire, il est trop adorable. N'importe qui m'aurait questionnée sur cet appel qui m'a bouleversée, mais lui, il s'inquiète surtout pour moi et ne veut pas me contrarier davantage.

— Donne-moi quelques minutes, tu veux bien ? Le temps que je me remette. Mais ça va, j'étais barbouillée avant ça, et bon...

— Bien. J'vais dire un mot à Oliver, je reviens tout de suite.

Je reste là, tremblante, essayant de rassembler mes idées. Anton me cherche. Je sais qu'il ne me ferait pas de mal, en tout cas pas volontairement, mais s'il n'est pas d'accord avec ma façon de faire, en particulier concernant ma santé, il peut se montrer assez pugnace, au point de ne pas tenir compte de mon avis. Et c'est là tout le problème entre nous. Son opinion est forcément la bonne et je dois m'y conformer. La santé, ou plutôt MA santé est le point central de ce rapport de force. Anton est médecin, et donc forcément il lui paraît évident qu'il est le plus compétent dans ce domaine. Et ce serait le cas s'il avait toutes les cartes en main, mais ça ne l'est pas. Je ne lui ai pas expliqué mon historique médical. De toute façon qu'aurais-je pu lui dire ? Je ne sais pas moi-même de quoi il retourne.

Parfois j'avais l'impression qu'Anton avait inspiré le personnage du Docteur House dans la série télévisée. Un médecin génial, hyper compétent, mais qui est tellement sûr de lui et de son avis qu'il ne prend absolument pas en considération l'avis des autres. Au point de l'avoir déjà vu planquer des

médicaments dans ma nourriture pour m'obliger à prendre un traitement que j'avais refusé. Ce n'est pas la déontologie qui l'étouffait. Inutile de dire que j'ai piqué la crise du siècle le jour où j'ai découvert cette manœuvre, et pourtant ce n'est même pas suite à cela que je l'ai quitté. Contrairement au personnage, Anton est très sociable, il a beaucoup d'amis et ne manque pas une occasion de s'amuser. Par contre, autre parallèle dont je me serais bien passée, il n'a rien contre l'usage récréatif de médicaments. Et ça...

Je n'ai pas eu d'enfance ni d'adolescence, et du coup j'ai, en quelque sorte, fait ma crise d'adolescence à retardement, ce qui n'est pas une bonne chose quand on n'a personne de responsable pour veiller sur soi et qu'on a de l'argent. Et Anton m'a ouvert la voie vers des délires inimaginables...

Owen me rejoint, je suis toujours adossée contre le mur de la salle de bain, la tête en arrière, les yeux fermés. Je n'ai même plus la force de les ouvrir, je suis vidée.

Je sens l'un de ses bras passer sous mes jambes, l'autre se glisser dans mon dos, et délicatement, il me soulève. Je n'ouvre pas les yeux et pose ma tête dans le creux de son cou, simplement, naturellement, sans me poser de question, me laissant inonder par la chaleur de son corps si réconfortante en cet instant. Plus il avance, plus je suis certaine qu'il ne m'emmène pas vers le canapé, et je ne suis pas surprise quand il me dépose sur son lit. Je finis par le regarder. Il a un regard si tendre, si doux, et en même temps je peux *sentir* à quel point il est inquiet. Son anxiété vibre en moi avec une telle intensité que je ne peux l'ignorer.

— T'en fais pas, je t'ai installée dans mon lit pour que tu te reposes, je ne vais pas abuser de ton corps, dit-il avec un sourire malicieux pour détendre l'atmosphère. Je ne tiens pas à ce que tu te retrouves seule chez toi, je veux garder un œil sur toi ce soir.

J'ai envie de le taquiner et de lui demander ce qui lui laisse croire que je serais seule chez moi, mais il est trop inquiet pour que je le taquine comme ça.

Je réalise subitement qu'Oliver n'est plus là. Merde, il l'a viré.

— Mais qu'est-ce que t'as fait d'Oliver ? Il est parti ?

— Il est tard et il a compris. Je n'ai pas eu besoin de lui demander de partir. Bon, tu m'expliques maintenant ?

Soit ses craintes sont telles qu'il ne peut plus faire preuve de sa retenue habituelle, soit il m'a sentie disposée à discuter au moment du repas et espère que cela va continuer. En tout cas, pour une fois, il

pose des questions, et sur un ton qui me laisse entendre qu'il ne se laissera pas éconduire.

— C'est rien, je t'assure. J'ai réagi de façon excessive. Et de toute façon je ne me sentais pas bien avant ça.

Il ne dit rien, il me regarde et attend patiemment, son silence me signifiant qu'il n'a pas eu la réponse qu'il attendait.

— C'était Sam, du Club. Il voulait juste me dire que mon ex était passé hier soir et qu'il me cherchait. Tu vois, rien de dramatique.

Il penche légèrement la tête sur le côté, l'air blasé. Du coup, je me sens obligée d'en dire un peu plus.

— Ce n'est pas qu'on se soit quittés en mauvais termes, mais ça n'est peut-être pas aussi fini pour lui que ça l'est pour moi. On a une relation... on avait une relation qui ressemblait plus à un bras de fer qu'à autre chose. C'était épuisant et... putain, c'est trop bizarre en fait de parler de ça avec toi. J'suis désolée mais je peux pas. Écoute, ne t'en fais pas, je vais bien.

— Il est passé au club et qu'est-ce qu'il a dit ? Pourquoi est-ce qu'il te cherche ?

Je lève les yeux au ciel, définitivement je n'y couperais pas et il mérite que je lui explique un minimum de choses.

— Il veut me parler. Sam pense qu'il va me téléphoner.

— C'était lui tout à l'heure ?

— Non, une amie. Il ne sait pas où je suis. Et si jamais il le découvrait, je ne suis pas sûre qu'il sache exactement où me chercher. Quoique, quand j'y repense, je lui ai déjà dit que j'avais vécu sur une péniche, même s'il y en a beaucoup et que tu n'es pas dans l'annuaire... Fais chier !

— Comment veux-tu qu'il sache où tu es partie ? Qui est au courant à part Sam ?

— Juste lui, et il ne dira rien. Mais qu'est-ce que tu crois, j'ai pas voyagé sous une fausse identité non plus !

Je commence à m'énerver, ce n'est pas juste pour Owen. Je ne dois pas passer mes nerfs sur lui, il n'y est pour rien.

— Écoute, je ne vais pas t'embêter plus longtemps, je vais prendre un taxi pour rentrer, on se verra demain si tu veux.

— Non, je ne te laisse pas partir comme ça. T'es clairement pas en forme et si tu ne te sens vraiment pas bien pendant la nuit, il vaut mieux que tu ne sois pas seule. Tu restes là, je te laisse tranquille si tu veux, mais tu restes là. Je dormirai dans le canapé.

— Sois pas bête, je ne vais pas te chasser de ton lit et je sais très bien qu'on peut dormir ensemble sans qu'il se passe quoi que ce soit.

Je me rends compte que je suis ridicule, vu son attitude depuis mon retour, il est clair qu'il est disposé à me voir revenir dans son lit et pas juste pour dormir. Pour autant il est tout à fait capable de respecter ma demande, mais ce serait cruel pour lui. Et pour moi aussi, parce que si là je n'ai, mais alors, pas du tout l'esprit à ça, d'ici quelques heures, avec son corps si près du mien dans ce lit que nous avons si souvent partagé... je ne donne pas cher de mes bonnes résolutions.

— De toute façon je suis trop fatiguée pour me battre avec toi. Je vais rester me reposer ici, et toi, tu fais comme tu le sens. Je te dois des réponses, Owen, et de toute façon il y a des choses que je veux pouvoir partager avec toi. Laisse-moi juste un peu de temps, d'accord ?

— T'inquiète pas pour ça, et si j'en ai vraiment marre d'attendre, j'te le ferai savoir.

Mais pourquoi ai-je quitté un homme aussi merveilleux ? Il est gentil, doux, attentionné. Il supporte toutes mes excentricités, il est beau comme un dieu, et cerise sur le gâteau, c'est une vraie bête de sexe. Cette simple pensée m'échauffe déjà, je nous revois dans ce lit, sur l'îlot central de la cuisine, sur son fauteuil, dans la douche, sur le parquet... Parfois tendre, parfois sauvage, mais toujours orgasmique. J'ai osé avec lui des choses que je ne me serais jamais crue capable de faire ou d'accepter. J'avais tellement confiance en lui, il aurait pu faire tout ce qu'il voulait de moi. Et cette confiance est toujours là, encore aujourd'hui.

Il s'éloigne du lit et débarrasse la table. Honteusement je ne lui propose pas mon aide, je sais qu'il la refuserait de toute façon.

— Incroyable ! Tu deviens raisonnable, tu n'as même pas essayé de venir m'aider. Voilà une décision bien judicieuse mademoiselle. Tu veux un vêtement plus confortable pour dormir ? Fouille si tu veux, tu devrais trouver un truc.

La perspective de lui piquer ses affaires et de m'imprégner de son odeur me donne envie d'explorer son dressing.

Je me relève, mais un peu trop vite, un vertige me fait légèrement vaciller. Je cligne doucement des paupières en me tenant au chevet le temps que la pièce arrête de tanguer, ce qui est ironique quand on considère que je suis sur une péniche.

Avant même que je ne réalise, Owen est à côté de moi.

— Hé ! Tout doux championne, dit-il en me reposant sur le lit. T'es toute blanche d'un coup. Dis-moi ce que tu veux ?

— Peu importe, trouve-moi un tee-shirt, ça sera très bien. Non en fait, passe-moi celui du *Hard Rock Cafe*.

— Bah voyons, comme par hasard.

Il adorait ce tee-shirt et j'aimais lui piquer au début de notre relation, quand je restais chez lui et que je n'avais pas encore d'affaires sur place.

Il me le lance nonchalamment, j'ai l'impression d'avoir fait un bond dans notre passé. J'essaie de me relever pour aller me changer mais il intervient immédiatement :

— Tu crois aller où comme ça ?

— Dans la salle de bain, me changer.

Il lève les yeux au ciel.

— Reste là, moi je vais me changer dans la salle de bain, toi, tu te changes ici et tu ne bouges pas.

— Oui monsieur !

— Bien, je préfère ça. Effectivement, si tu es devenue raisonnable, c'est que tu as vraiment changé ces dernières années !

Il se dirige vers la salle de bain tout en retirant son tee-shirt. Autant dire que je regrette amèrement de le voir disparaître pour se changer. Ce petit aperçu est un pur délice, chaque muscle est si bien dessiné, son corps est une invitation au sexe. Si mon attirance envers lui est pleine de contradictions, ça a au moins le mérite de me détourner de mes contrariétés de cette fin de soirée.

C'est l'occasion pour moi de redécouvrir son tatouage, un attrape-rêves qui a trouvé sa place sur son omoplate droite. Je n'ai pas le temps de m'attarder sur ce détail qu'il a déjà disparu. J'en profite

pour me changer. Je me débarrasse de mon legging, mon pull et mon soutien-gorge pour ne garder que ma culotte et son tee-shirt. Une culotte qui soit dit en passant est une adorable petite chose en dentelle trop sexy. Coup de chance quand on pense à la mocheté que je portais la veille.

Je finis quand même par me lever, j'ai besoin de me rafraîchir un peu le visage et de me laver les dents.

Je traverse tranquillement la péniche pour rejoindre la salle de bain qui se trouve à l'autre extrémité, et reste dans l'embrasement de la porte pour l'observer. Il a enfilé un bas de pyjama qui lui tombe sur les hanches et un tee-shirt près du corps dont je me surprends à déplorer la présence. Il se brosse les dents et finit par me remarquer dans le reflet du miroir.

Il lève les yeux au ciel en se rinçant la bouche.

— J'me disais aussi. Toi. Raisonnable...

— J'aimerais juste me laver les dents.

Du menton, il me désigne un tiroir du meuble vasque dans lequel je trouve des élastiques et un pic à cheveux, du démaquillant, une brosse à dents. Non en fait ma brosse, celle que j'ai dû laisser en partant.

— Qu'est-ce que cette antiquité fait là ?

— Ça fait partie des reliques que tu as oubliées ici et que j'ai posées là au cas où...

— Au cas où quoi ? Je te les réclamerais ? Non parce qu'une vieille brosse à dents, ce n'était peut-être pas la peine de la garder.

Je remarque son regard légèrement contrit et comprends que ce n'est pas une réclamation d'objets perdus qu'il attendait en conservant ces objets.

Et merde !

— Je te laisse te préparer.

Il sort de la salle de bain, sans un regard, sûrement trop gêné, me laissant seule face à ma culpabilité.

Culpabilité de lui avoir fait remarquer cette attention étrange, culpabilité de lui avoir fait sentir que

c'était ridicule, culpabilité de l'avoir simplement quitté...

Après m'être rafraîchie, je le rejoins dans la pièce principale où je le trouve derrière son bureau en train de ranger et trier quelques papiers.

Je me dirige directement vers le lit pour me blottir sous son épaisse couette. Je me sens bête, ne sachant quoi dire. Devrais-je lui demander s'il vient se coucher ? Ça ferait p'tit couple, ce serait bizarre, et en même temps je veux être sûre qu'il comprend. Il n'y a pas de raison qu'il boude son propre lit à cause de moi.

S'il a entretenu l'espoir de me revoir ces trois dernières années, il a dû faire des projections insensées ces dernières vingt-quatre heures. Il s'est montré tellement familier, tendre et protecteur, ça devient cruel de lui dire de dormir avec moi sans me toucher. Déjà que pour moi ça me semble quasi insurmontable alors que je n'étais pas du tout dans cet état d'esprit il y a deux jours, alors pour lui...

Je me couche vers ce qui a été mon côté du lit, en position fœtale.

— J'en ai pour une minute et j'éteins la lumière.

— T'en fais pas, la lumière ne me dérange pas pour dormir.

C'est vrai, chez moi, il y a constamment du bruit et de la lumière, même pour dormir. Je n'aime pas le silence, du coup la télévision reste allumée jour et nuit.

— Je sais, mais j'arrive quand même dans une minute.

Un léger sourire s'affiche sur mes lèvres, il est si gentil !

Je ferme les yeux, cette soirée a été épuisante à bien des niveaux, et en cet instant, étonnamment, je me sens apaisée, tranquille et en sécurité. Ici, avec Owen, rien de mal ne peut arriver. Pour le reste, j'y penserai plus tard.

Je somnole déjà quand je sens le matelas bouger sous son poids alors qu'il s'installe à côté de moi, sans me toucher.

— Bonne nuit.

— Humm, bonne nuit Owen.

Je sens son souffle sur ma nuque, il doit être sur le flanc, tourné vers moi. La chaleur de son corps se diffuse rapidement dans l'intégralité de ce lit.

Mon cerveau n'a pas le temps d'émettre la moindre objection que je recule doucement pour me blottir contre lui. C'est tellement naturel, une évidence pour moi. Mais pour lui...

Je m'en veux d'être si égoïste et en même temps, j'en ai tellement besoin. Nos corps s'emboîtent parfaitement, comme ils l'ont toujours fait, et en cet instant, c'est ici chez moi.

— Ça fait du bien de te retrouver, et je suis content que tu me fasses assez confiance pour te blottir comme ça contre moi. Ne t'inquiète pas, j'ai compris ce que tu m'as dit, je serai sage. Si ça peut te reconforter d'être là avec moi, j'suis ravi de t'apporter ça, murmure-t-il en déposant un baiser sur mes cheveux.

Il glisse son bras autour de mes hanches pour m'envelopper. Je ne dis rien.

Que puis-je dire ? Il a raison, j'ai besoin de ça, c'est rassurant.

Et c'est ainsi, sereine, que je me laisse bercer par les battements de son cœur contre ma peau.

12.

— ANTON ! NON !!

Je me réveille en sursaut, essoufflée, désorientée, et j'ai un vif moment de recul en sentant quelqu'un à côté de moi. J'ai failli basculer hors du lit.

— Hé ! C'est moi, c'est Owen.

Il me parle très calmement en tendant la main vers moi pour m'attraper et m'empêcher de tomber du lit. Je me dégage vivement sous le coup de la panique et du stress qui m'ont extirpée du sommeil, et bien sûr je chute.

Je reste assise à même le sol le temps de reprendre mes esprits, de comprendre où et avec qui je suis. Je n'arrive pas à me décider à bouger et Owen reste statique de son côté, m'observant intensément.

— Mais qu'est-ce qu'il s'est passé là-bas ? pense-t-il à voix haute.

Je ne suis même pas sûre qu'il attende une réponse de ma part. Malgré la pénombre j'arrive à discerner toute l'angoisse qui envahit ses yeux bruns d'ordinaire emplis de bonne humeur.

— Donne-moi une seconde, bredouillé-je.

Je ne me souviens pas de ce cauchemar, tout ce qu'il m'en reste c'est la perception de la présence d'Anton près de moi.

Il me tend la main pour m'encourager à le rejoindre. Je la saisis et me relève doucement quand mon téléphone se met à sonner. Je soupire profondément et baisse les yeux, comprenant pertinemment de qui il s'agit. Owen fronce les sourcils, clairement surpris que je puisse recevoir un appel à cette heure-ci. Mais étant donné le décalage horaire, je ne suis nullement étonnée.

— Il faut que je réponde, désolée.

Je dois prendre cet appel avant que ça ne dégénère. Je me lève rapidement tandis qu'Owen souffle d'agacement. Je ne sais pas si c'est le fait de me lever en vitesse ou le fait de prendre cet appel qui le contrarie mais il n'a pu retenir ce signe de mécontentement.

Je décroche sans dire un mot.

Pour dire quoi au juste ?

J'en profite pour me diriger vers le canapé, attraper un plaid et sortir de la pièce pour m'installer sur le pont, non sans une pointe de honte à l'idée de me détourner ainsi d'Owen.

— Anouk ? Anouk ? Tu es là ? Tu m'entends ? Merde ça capte mal.

— Non, je suis là, je t'entends.

— Ça va ? T'as une drôle de voix.

— Oui ça va. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ça va aussi, merci, ça me fait plaisir de t'entendre.

— Anton, qu'est-ce que tu veux ?

— J'avais besoin de te parler.

— De quoi ?

— On peut se voir pour discuter tranquillement ?

— Heu non, pas vraiment. Dis-moi ce que tu veux me dire. C'est à ça que ça sert, le téléphone.

— Je voudrais te voir, m'assurer que tu vas bien.

— Écoute, faut que t'arrêtes de rester bloqué là-dessus, je vais bien et ce n'est de toute façon plus à

toi de t'en inquiéter. On a décidé de se séparer, les choses sont claires, et je ne veux pas continuer à entretenir une quelconque relation avec toi. Tu dois me laisser tranquille maintenant, s'il te plaît. Tourne la page.

— ON a décidé ? TU as décidé, nuance. J'ai compris pourquoi mais ce n'est pas pour autant que j'accepte les choses, je suis sûr qu'on peut essayer d'arranger ça. Je suis sûr que je pourrais t'aider.

— Non, apparemment tu n'as pas compris. Je n'ai pas besoin d'aide, je vais bien. J'ai toujours voulu que tu sois mon mec et uniquement mon mec, pas mon médecin. Des médecins il y en a partout, j'ai pas besoin de toi pour veiller sur moi, ce n'est plus ton rôle. Donc maintenant, promets-moi de me laisser tranquille.

— Voyons-nous pour en parler !

— Il n'y a rien de plus à dire. Et s'il te plaît, arrête d'emmerder Sam au club, tu ne m'y trouveras pas.

Nous avons déjà eu cette conversation et ça m'énerve de voir qu'il persiste.

— C'est ce qu'il m'a dit, mais j'aimerais vraiment que tu repasses le temps qu'on parle.

Je souris légèrement, fière de mon coup. Il n' imagine pas à quel point je me suis éloignée.

— Anton, c'est fini, laisse-moi tranquille. Vraiment j'en peux plus d'avoir continuellement cette conversation avec toi.

— Très bien, dans ce cas accepte-moi comme médecin. J'ai vu tes derniers résultats d'examen, il faut qu'on en parle.

— Putain, mais c'est pas vrai, tu peux pas lâcher l'affaire !

Bordel ! Il a fouiné jusqu'à mettre la main sur mes résultats d'examen avant mon départ pour la France.

— S'il te plaît, t'énerve pas, tu sais comment je suis.

— Écoute-moi bien, je ne veux pas être méchante, mais claire. Je ne veux pas que tu t'occupes de moi, ni sur un plan personnel et encore moins professionnel, je suis partie, loin, assez loin pour être sûre de ne pas tomber sur toi au détour d'une rue. Je veux un nouveau départ et je suis désolée, mais sans toi. Donc arrête maintenant.

— Tu as besoin d'un peu de recul, d'accord, dis-moi juste quand tu reviens.

— T'es sérieux là ? Je ne reviens pas, c'est fini, je suis partie, définitivement.

— Quoi ?! Tu déconnes ? Et le club ?

— Mais bien sûr, le club ! J'imagine que c'est ta grande préoccupation. Eh bien le club, Sam s'en occupe très bien pour moi.

— Tu as un médecin qui te suit ?

— Je vais raccrocher maintenant, ça suffit.

— Rassure-moi au moins sur ce point.

— Oui j'ai un médecin qui me suit. C'est bon maintenant ?!

— Oui, enfin, un médecin compétent ? Ne me dis pas tu parles de ton frère ?

— D'une, Jessie est tout à fait compétent, et de deux, peu importe le médecin. Ce n'est plus ton problème.

— Et il connaît tout ton dossier ?

— Au revoir Anton.

Je raccroche. Inutile de continuer, il n'entendra jamais raison.

Je reste là un instant, mon esprit embrumé par cette conversation, puis je réalise que je ne suis plus seule sur ce pont. Je n'ai même pas le courage de me retourner, je ne sais pas depuis combien de temps il est là à m'écouter. C'est dur ! Owen n'a jamais rien exigé alors qu'il était en droit de le faire, mais là, je ne me sens pas capable de faire face à ses questions.

Le dos tourné, je l'entends s'approcher doucement en soupirant profondément. Je ne sais pas si c'est de l'énervement, de l'exaspération, de l'inquiétude...

— Tu devrais rentrer, il fait froid ici.

Sa voix est atone et me culpabilise davantage.

— S'il te plaît, dis quelque chose. Je sais que tu dois avoir des questions.

— J'en ai, j'en ai des tas même, mais ce n'est pas le bon moment. Et de toute façon, suis-je en position d'exiger quoi que ce soit de ta part ? Tu as toujours été comme ça. Tu partages ce que tu veux bien partager et tu réponds seulement aux questions qui t'arrangent.

Même si son ton reste doux, il est froid, frustré et agacé, ce qui est légitime.

— Ne le prends pas comme ça. Tu as raison, je te dois des réponses et je te les donnerai, mais en effet ce n'est pas le moment, je suis crevée et je n'ai pas les idées claires. S'il te plaît ne m'en veux pas, je sais que tu en as le droit et que tu devrais mais...

Je ne finis pas ma phrase, je ne sais pas quoi dire qui puisse excuser mon attitude.

— Viens là.

Il me tend une main que j'attrape pour me coller contre son torse si puissant et m'envelopper de ses bras.

Je sanglote, bouleversée par cette sollicitude sans faille, mais aussi par toute cette soirée, ce coup de fil, tout ce stress accumulé. C'est trop, trop pour gérer ça toute seule. Mais sans le savoir ni rien me demander, il m'aide.

Il m'entraîne à l'intérieur du bateau et m'oriente vers le lit alors que mes larmes continuent de couler. Il m'invite à m'y installer et se couche immédiatement près de moi en me tendant son bras. Je me love alors contre son épaule, un bras autour de son ventre, le sien se refermant autour de moi. Il inspire profondément le nez enfoui dans ma crinière.

— Dors p'tit cœur, demain ça ira mieux, tu verras.

Doucement mes sanglots s'amenuisent pour me laisser replonger dans un sommeil que j'espère alors réparateur.

13.

— Hummm.

— Salut la marmotte ! Tu te décides enfin à te réveiller !

— Je ne suis pas réveillée. Mes yeux sont encore fermés, donc je dors, marmonné-je en fermant exagérément les paupières.

— Ça ne prend pas. Allez lève-toi ! Oliver m'a envoyé un texto pour qu'on brunche avec lui.

— Encore ! J'ai déjà brunché avec lui hier matin, rétorqué-je en ouvrant les yeux et en faisant la moue.

— Oui mais le dimanche c'est quasi obligatoire et comme on l'a éjecté comme un malpropre hier, je n'ai pas pu lui dire non.

— Comment ça « jeté comme un malpropre », je croyais qu'il s'était proposé de partir ?

— Oui, enfin, il n'avait pas tellement le choix. Il comptait sur cette soirée donc on ne va pas lui refuser ça. Bon, tu veux grignoter un p'tit truc avant d'y aller ?

— Non c'est bon, un jus de fruit ça suffira.

— T'es sûre ? Tu ne dois pas avoir grand-chose dans le ventre.

— J'ai des réserves, ne t'en fais pas.

— Tu rigoles ou quoi ?! Quelles réserves ? T’as perdu des kilos en trois ans, t’es toute fine.

Je lève les yeux au ciel et sous l’impulsion de cette remarque, quitte cette couette trop empreinte de son odeur.

Je me dirige vers le frigo pour me servir mon verre de jus mais Owen me devance et me tend un verre rempli de jus de raisin. Je me dépêche de le boire et retourne vers le lit ramasser mes affaires.

— On se retrouve où ? Vous avez fixé une heure ?

— Il a voulu te faire plaisir, il a choisi Ladurée, à onze heures trente.

— Merde ! Ça va faire juste.

— Il est 10h15, on a le temps de se préparer tranquillement.

— Je voudrais repasser chez moi, j’ai besoin de vêtements dans lesquels je n’ai pas dormi ou vomi et qui ne soient pas à toi.

Il soupire en hochant la tête, légèrement agacé, sans aucun doute résigné.

— Bien, fais comme tu veux.

— J’aime te l’entendre dire, plaisanté-je.

Je tente de prendre sa remarque avec humour plutôt qu’au sérieux, ce qui m’obligerait à de nouvelles excuses.

J’enfile mes affaires de la veille à la va-vite, attrape mon sac, fourre mon portable à l’intérieur et sautille gaiement vers Owen pour lui faire une bise sur la joue et filer vers la sortie.

— À tout à l’heure. Et soyez cool, octroyez-moi une marge de dix minutes de retard.

Je file vers ma voiture de location et fonce vers mon appartement pour me laver, m’habiller et me pomponner.

*

— Douze minutes de retard ! T’abuses beauté !

— Salut beau gosse. Et ça ne compte pas, j'ai galéré pour me garer, sinon je m'en serais sortie avec mes dix minutes de marge.

Tous les deux se sont levés en me voyant arriver, le sourire aux lèvres car ils ne devaient attendre que ça, que j'arrive en retard pour pouvoir me taquiner pendant tout le repas. Je fais la bise à Oliver en le prenant chaleureusement dans mes bras, et un petit bisou sur la joue d'Owen qui prend un air amusé, parce qu'on a déjà eu l'occasion de se dire bonjour, et qu'Oliver doit être au courant que j'ai passé la nuit sur la péniche.

— Vous avez déjà choisi ?

— Non on t'attendait. Alors vas-y, fais-toi plaisir, surtout que t'as besoin de te rattraper. On voit bien que t'as passé trois ans loin des bonnes boulangeries parisiennes.

— Hé beau gosse, c'est bon, n'apporte pas d'eau à son moulin, l'enjoigné-je en faisant un signe de tête vers Owen.

— Bah faut reconnaître que c'est dur de ne pas remarquer quand même. T'as sacrément fondu.

Ses mots font douloureusement échos à ceux d'Anton quelques jours auparavant. Quelques jours... j'ai l'impression que ça fait plus longtemps. Entendre ces reproches dans la bouche d'un autre leur donne une nouvelle dimension, plus pénible.

— Bien, changeons de sujet. Qu'avez-vous prévu pour aujourd'hui ?

— Un, t'embêter pendant encore un bon quart d'heure sur ton retard. Deux, te charrier une bonne demi-heure sur ta perte de poids presque flippante. Trois, te culpabiliser pour la soirée d'hier soir durant laquelle je n'ai pas pu te traîner dans un club pour aller me défouler. Après je ne sais pas trop, peut-être bosser sur ma moto.

Même s'il a débité tout cela sur le ton de la rigolade, à certains moments ses yeux révélaiement qu'il n'était pas aussi enjoué qu'il voulait le faire croire.

— Et toi ?

— Un, t'envoyer chier quand tu voudras me parler de mon soi-disant retard. Deux, te dire de la fermer quand tu voudras aborder la question de mon poids, ce qui, au passage, n'est pas digne d'un gentleman. Trois, te laisser me culpabiliser pour la soirée d'hier parce que ça je l'ai bien mérité, même si, j'en suis désolée, tu ne m'aurais traînée nulle part après le dîner. Sinon je dois encore

bosses sur mon manuscrit donc je vais sûrement me pencher là-dessus. D'ailleurs, accordez-moi une seconde je dois envoyer un texto à mon éditrice pour la prévenir que j'aurais deux ou trois heures de retard sur l'envoi que je devais faire ce matin.

— Waouh, deux ou trois heures de retard, finalement on est des veinards, Owen, avec juste douze minutes.

Je ne relève pas cette réflexion et en profite pour tapoter un texto d'excuses en disant que ce n'est qu'une question d'heures. Ceci dit, en y réfléchissant, avec le décalage horaire, dans trois heures ce sera toujours le matin à New York. Du coup je coupe mon téléphone sans envoyer le message, contente de réaliser que je vais m'octroyer un délai sans prendre plus de retard que prévu.

La serveuse arrive et nous passons nos commandes. Oliver commence à reparler avec Owen de la petite merveille qui est au garage et lui propose de passer au magasin aujourd'hui. C'est fermé mais il a les clés et il semble que cela ne pose pas de problème d'y entrer sans en avertir le patron. Oliver en a pris l'habitude pour aller travailler sur sa moto quand il a besoin de matériel spécifique dont il ne dispose pas au hangar, et son responsable n'y voit pas d'objection. Apparemment il faut organiser cette visite rapidement car la petite pépite ne traînera pas longtemps au magasin, pas que les talents de vendeur d'Oliver soient si fantastiques que ça, non, mais un trésor pareil ne traîne jamais longtemps dans un magasin. Ils continuent à discuter ainsi et se décident à faire cette expédition cet après-midi même. Ils figent leur organisation jusqu'à ce que la serveuse nous ramène nos commandes.

À peine l'assiette posée devant moi, je comprends que les choses ne vont pas se passer facilement parce que mon estomac commence déjà à faire des siennes et me laisse entendre que je ne pourrai pas en ingurgiter ne serait-ce que la moitié.

J'attrape mon sac et me saisis de la boîte de cachets supposés m'aider dans ce genre de situation. Face aux regards interrogateurs des garçons, je me sens obligée de me justifier.

— Mon estomac est capricieux en ce moment, mais avec ces médocs ça devrait le faire.

Ils me scrutent attentivement, l'un avec un air dubitatif et une pointe d'amusement, l'autre plus inquiet. De toute façon il fallait que je leur parle, finalement le moment ne me semble pas mal choisi.

— Ceci dit ça s'explique...

Mon téléphone m'interrompt. Je l'avais posé sur la table, ce qui n'était pas très poli mais j'étais stressée par les éventuels appels qui pourraient m'arriver aujourd'hui, Enid, Carole et surtout Anton.

Le petit curieux de service jette un coup d'œil sur l'écran.

— Un numéro masqué, comme par hasard.

— Il faut que je réponde. Désolée.

Je choisis de ne pas bouger de ma chaise pour prendre l'appel.

— Salut Jessie ! T'es où ?

— T'as été plus rapide, toi t'es où ?

— J'ai demandé la première.

C'est notre rituel avec Jessie, on se demande toujours où nous nous trouvons car nous sommes souvent en vadrouille, surtout lui, jamais plus de deux mois au même endroit.

— À quelques kilomètres de New York. Et toi ?

— Hé attends, c'est quoi ce numéro caché ?

— Bah je vois que ça ne t'a pas empêchée de savoir que c'était moi. Ton super pouvoir s'est mis en marche.

— Arrête de dire ce genre d'âneries, je n'ai pas de...

Je m'interromps me rappelant que je ne suis pas seule.

— Tu m'énerves, tu dis n'importe quoi.

Je rigole pour détourner l'attention des deux espions qui m'accompagnent.

— Bon alors t'es où ?

— Paris. Et justement je ne suis pas seule pour l'instant, donc si tu veux bien je te rappellerai plus tard, quand j'aurai le temps de papoter.

— Sérieux t'es à Paris ? Pourquoi ?

— Pourquoi pas ? C'est bizarre ta question, tu sais que j'adore Paris.

Je remarque un malaise chez Owen, rapidement suivi par Oliver, il se trame quelque chose que je

n'arrive pas à identifier.

— T'es avec qui là ?

— Avec Owen et Oliver, chez Ladurée, pour un brunch.

Je suis désarçonnée par sa question mais lui réponds simplement sans trop analyser ses motivations. Je mets cela sur le compte de l'inquiétude d'un grand frère pour sa sœur partie sur un autre continent. Mais bon ce n'est pas une première, cette fois-ci il semble plutôt préoccupé.

— Qu'est-ce qui se passe ? Y a un souci ? Je dois m'inquiéter ?

— Non, non, excuse-moi. Ça m'a juste surpris, la souris.

— Ne m'appelle pas comme ça, je déteste ce surnom.

— Désolé.

— Si tout est OK, on peut se rappeler plus tard, s'il te plaît ?

— Oui pas de souci.

— À tout à l'heure alors. Bisous.

— Bisous.

Je range mon téléphone dans mon sac, pas la peine de lui laisser l'occasion de nous interrompre encore une fois.

— Ton frangin ?

— Toujours aussi observateur. Dis donc, beau gosse et futé, comment ça se fait que tu sois toujours célibataire ?!

— Qui a dit que je l'étais ?

— Tu ne l'es pas ?

Je me moque ouvertement.

— Bon, si je le suis, mais je suis vexé que tu n'aies pas envisagé une seconde qu'il y ait quelqu'un dans ma vie. Bref, ne cherche pas à changer de sujet. Qu'est-ce qu'il te voulait ton frère ?

— Rien de spécial, prendre de mes nouvelles a priori, il avait l'air un peu bizarre, ça l'a surpris que je sois ici mais bon...

— Ceci dit on était tous étonnés de te voir débarquer ici après trois ans.

Le portable d'Owen émet un bip signalant qu'il a reçu un texto mais il ne prend même pas la peine de le consulter.

Lui qui nous observait jusque-là se décide à intervenir.

— Reprenons surtout la conversation d'avant ce coup de téléphone. Ton estomac ?

Évidemment qu'il n'a pas perdu le fil de cette conversation. Si Oliver a pu se laisser distraire, lui ne lâchera pas un sujet comme celui-là, les événements de ces dernières heures l'ayant sûrement alarmé. Je prends une profonde inspiration, chargée d'oxygène et j'espère, d'un peu de courage.

— Eh bien si mon estomac me joue des tours, c'est parce que j'ai des nausées.

Mon effet d'annonce tombe à l'eau parce qu'à priori l'info n'a pas l'air de monter à leurs cerveaux, ils ne semblent pas comprendre.

— Okayyy... alors je vais être un peu plus claire pour ceux qui ne savent pas lire entre les lignes : mon estomac ne va pas bien car j'ai des nausées. Des nausées parce que je suis enceinte.

En moins de deux secondes, Owen devient livide, comme si tout son sang avait quitté son visage. Il est figé, complètement statique pendant que les yeux inquiets d'Oliver alternent entre son ami et moi. Je savais que ce serait une surprise, mais là c'est apparemment un choc, non un électrochoc. Ça vibre méchamment dans ma tête, je *ressens*... comme une vague de désespoir qui émane d'Owen et que je n'arrive pas à comprendre. Est-ce que ce sont les éventuels projets qu'il avait faits pour nous qui sont mis à mal par ma révélation ? Il doit regretter chaque instant où il m'a prise dans ses bras depuis mon retour. Cette simple idée achève de me soulever le cœur et je file en direction des toilettes du restaurant sans même m'excuser de mon départ précipité. Le peu qui avait pu franchir mes lèvres depuis le matin se retrouve à faire le chemin inverse.

À cet instant je ne sais pas ce qui me rend le plus malade, les nausées ou le malaise que je semble leur avoir infligé. En fait plus les nausées s'estompent, plus la colère commence à s'insinuer dans mes réflexions. Pourquoi cette réaction ? D'accord ils ont été surpris, mais ils auraient pu faire comme n'importe quels amis et faire semblant de se réjouir. Quitte à en débattre ensuite entre eux. Au fond de moi je peux comprendre la peine que cela cause à Owen, il est stérile et cette nouvelle doit

l'accabler plus que je ne peux l'imaginer. Même si cette question n'avait pas été vraiment abordée lorsque nous étions ensemble, s'il a envisagé que nous nous remettions ensemble... Mais je suis moi aussi bouleversée, je suis égoïstement venue chercher leur soutien et pour l'instant je n'ai reçu que leur angoisse qui fait un triste écho à la mienne. Du coup je suis perdue et tout mon courage m'abandonne. Je ne me sens plus du tout prête à leur faire face.

C'est décidé, je vais honteusement filer à l'anglaise et me laisser le temps de me ressaisir. Quelle merde d'avoir laissé mon sac à table. Tant pis, je ferai sans et je verrai pour le récupérer plus tard. Avec un coursier peut-être. Étonnamment, ou pas d'ailleurs, aucun d'eux ne m'a encore rejointe pour voir comment je vais, et je n'ai pas l'intention de leur en laisser l'occasion. Notre table étant assez reculée je mise sur le fait que j'arrive à sortir sans que l'on ne m'aperçoive, ce que je me dépêche de faire à un moment où je vois un groupe quitter sa table, me permettant de me noyer dans la masse.

Une fois sortie, je me hâte en direction de ma voiture, ce qui ne sert à rien puisque je n'ai pas mes clefs. Ni de portable, ni d'argent, ni rien du tout. La galère totale. Une fois chez moi Maria pourra m'ouvrir mon appartement mais en attendant je suis trop loin pour rentrer à pied. Je finis par tomber sur une borne de taxi et monte à bord en priant pour que Maria soit à la maison pour m'ouvrir et que je puisse récupérer de l'argent et régler la note. Je décide de m'épargner un petit stress en annonçant la couleur au chauffeur en lui expliquant qu'on m'a piqué mon sac dans la rue. Un vilain mensonge mais je ne me vois pas lui raconter la véritable raison de l'abandon de mon sac. Il me propose de m'accompagner au commissariat pour porter plainte mais je décline son offre prétextant préférer me retrouver d'abord chez moi. J'irai plus tard, soi-disant !

Petite éclaircie dans cette journée, Maria étant dans son appartement, j'ai pu régler la course et rejoindre mon QG sans encombre. À peine arrivée je décide d'organiser le sauvetage de mon sac à main qui me manque cruellement, surtout parce que je veux récupérer mes clefs et mon téléphone. Je contacte une agence de coursier, leur demande de se présenter à l'adresse d'Owen en disant qu'un paquet devrait attendre pour moi. Je règle la course avec la carte bleue de Maria puisque la mienne... Je leur demande d'y aller dans deux heures, au cas où ils auraient décidé de finir de bruncher, en espérant qu'il ne soit pas allé directement voir la moto. Sinon tant pis, je recommanderai une course pour le soir.

Je me déshabille et me dirige vers la salle de bain pour prendre la longue douche que je n'ai pas pu m'accorder le matin même.

14.

14h45, on sonne à ma porte. Pas de stress, il n'y a qu'une personne qui sait que je suis là, c'est Maria. Et effectivement c'est elle. Elle a été au siège de la société de course pour récupérer mon sac, mais au lieu de cela elle me tend une enveloppe.

— C'est le seul paquet qu'a pu récupérer le coursier. Je sais que ce n'est pas ce que vous attendiez mais bon, le pauvre homme ne pouvait pas savoir.

Je rentre dans mon appartement pour lire tranquillement cette lettre qui va sûrement être assassine, ce qui ne serait pas volé. Au lieu de ça, il n'y a qu'une seule ligne « Si tu veux ton sac, tu vas devoir venir le chercher toi-même ». Et merde ! Évidemment, j'en ai déjà tellement demandé, c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Mon sac est désormais retenu en otage.

Je m'accorde quelques heures pour y réfléchir et laisser la pression redescendre des deux côtés. Je ne vais quand même pas jouer les lâches au point de faire faire un double de mes clefs, de ma carte SIM, de tous mes papiers et déclarer la perte des clefs de la voiture à la société de location.

Je décide de me pencher sur mon livre pour faire les éventuelles corrections, même si j'espère qu'il n'y en aura pas trop à faire car je ne suis pas capable de me concentrer suffisamment pour être efficace.

Au bout d'une heure et demie où j'ai dû m'y reprendre à trois fois pour relire chaque phrase, je finis par envoyer les sept nouveaux chapitres à mon éditrice en croisant les doigts pour qu'elle soit satisfaite, me promettant à moi-même de ne plus me laisser prendre à faire des corrections de

dernière minute.

Mon esprit est trop préoccupé par cette histoire de sac, il faut que je m'en occupe maintenant parce que je n'arriverai à penser à rien d'autre tant que ça ne sera pas réglé. Qu'est-ce que j'ai été bête de me sauver comme ça ! La situation va être beaucoup plus compliquée à gérer désormais. Je n'ai vraiment pas été maligne sur ce coup-là, j'aurais dû leur laisser une chance d'en discuter au restaurant, après m'être éclipsée aux toilettes, ils ont eu quelques minutes pour assimiler cette nouvelle, ça aurait pu le faire. Mais en plus, avoir envoyé un coursier chez Owen, ça n'a pas dû arranger les choses.

Je me retrouve de nouveau assise sur mon banc à ressasser toutes ces idées et me demandant comment aborder Owen. La jouer fâchée parce qu'il ne s'est pas immédiatement réjoui pour moi ? Ce serait abusé, il avait le droit d'être contrarié par cette information, mais jouer la carte de la colère m'éviterait peut-être d'avoir à affronter la sienne. Sinon je vais devoir la jouer humble et m'excuser, non le supplier de me pardonner, pas d'être enceinte bien sûr, mais de ma façon d'avoir géré la situation.

Il est sur la péniche, j'espère seul, je ne me sens déjà pas prête à lui faire face, mais si je dois l'affronter avec Oliver en plus...

Au bout d'une demi-heure à me torturer sur le quai je me décide à prendre d'assaut la passerelle. Une fois au niveau du bastingage j'appelle pour demander l'autorisation de monter à bord.

— Owen ! Owen ! Je peux monter ?

J'entends sa voix depuis l'intérieur de la cabine.

— Oui, vas-y, entre !

J'entre sans dire un mot, sans savoir où poser mon regard. Je remarque Owen installé dans la cuisine en train de s'affairer aux fourneaux et dont je ne vois que le dos, et finis par repérer mon sac posé sur la table basse. L'espace d'une seconde, je me demande si j'arriverais à l'attraper et à filer assez rapidement pour éviter toute discussion.

— N'y pense même pas.

— De quoi tu parles ?

Question purement rhétorique, il me connaît si bien que je crains qu'il n'ait réussi à lire dans mes

pensées l'idée stupide qui a traversé mon esprit.

— À choper ton sac et te barrer comme une voleuse.

Son ton est froid et distant alors que j'avais encore un ténu espoir qu'il puisse prononcer cette phrase sur le ton de la plaisanterie.

— Bien sûr que non.

J'aurais voulu trouver un bon mot pour détendre l'atmosphère, mais je ne pense pas qu'il y ait quoi que ce soit que je puisse dire pour désamorcer les tensions que je ressens. Il se retourne, tendant les bras devant lui en posant ses mains bien à plat sur l'îlot central de la cuisine. Il a une posture déterminée et sans équivoque, je ne me défilerais pas cette fois-ci.

— C'est la dernière fois que tu me fais un coup pareil. J'étais fou d'inquiétude, tu as laissé toutes tes affaires derrière toi, j'ai cru qu'il t'était arrivé une merde. Une réapparition de ton ex ou je ne sais quoi d'autre vu que de toute façon je ne sais rien de ce qui s'est passé dans ta vie ces trois dernières années. C'est du délire de t'être sauvée comme ça ! Et autant te dire que si quand je suis respectueux de tes petits secrets je suis récompensé par ce genre de comportement, je ne vais plus me gêner pour insister pour avoir les réponses auxquelles j'ai droit.

Je n'ai pas bougé d'un poil, je suis toujours à côté de la porte d'entrée, les yeux maintenant rivés sur mes doigts, mortifiée, pleinement consciente d'être tombée dans un guet-apens pour lequel j'ai fourni l'appât.

— Hé ! Tu sais quoi, assume un peu ton attitude de merde et regarde-moi dans les yeux.

Jamais il ne m'a parlé comme ça, on s'est déjà fâchés mais il avait à peine haussé le ton. Il a vraiment dû flipper pour être si en colère maintenant. J'hésite une seconde, j'appréhende tellement ce que je vais percevoir dans ses yeux. Je finis par soutenir son regard que j'ai bien raison de craindre, il est empreint d'une telle colère, une colère qui se mue peu à peu en déception. De ces deux émotions, je ne sais pas à laquelle il est le plus dur de faire face. La honte et l'humiliation me font monter les larmes aux yeux, mais je les retiens de toutes mes forces, ne voulant pas qu'elles me servent d'excuse pour éviter cette conversation qui doit de toute façon avoir lieu.

— Explique-moi maintenant.

— Expliquer quoi ? Le fait que je sois enceinte, ma fuite ?

Ma gorge est nouée et j'ai à peine soufflé ces mots.

— Ça dépend, on parle de quelle fuite, celle de Pasadena pour Paris, ou celle de ce matin du restaurant pour on ne sait où ? En fait je m'en fous, je veux tout savoir sur ces deux fuites, et tout le reste.

Mes yeux regardent de tous les côtés à la recherche de réponses à fournir, cherchant dans l'air suspendu autour de moi une quelconque issue.

— Assieds-toi, t'as une mine affreuse. T'as mangé ?

— Heuu... non.

Je m'avance doucement vers le centre de la pièce en essayant de rassembler mes pensées.

— T'as pas mangé depuis quand ?

Je prends le temps de réfléchir à sa question, j'ai été si préoccupée toute la journée que ça m'est sorti de l'esprit.

— Ce matin.

— Quoi ? Tu parles du brunch que t'as pas eu le temps de toucher ou t'as mangé quelque chose après ça ?

— Peu importe, tu avais des questions auxquelles je dois répondre.

Je tente de changer de sujet car je *ressens* au fond de moi sa colère vibrer de plus en plus fort quand il me parle de cette histoire de nourriture.

— Commence par répondre à cette question et dis-moi si tu as mangé quelque chose après le brunch.

— Non.

Il soupire profondément et je comprends à cet instant qu'il essaie de canaliser son irritation grandissante.

— Putain...

Il a soufflé ce mot qu'il n'a apparemment pas réussi à contenir. Je n'essaie même pas de me

justifier, en cet instant je ne peux rien dire qui ne l'énerve pas davantage.

— Pose tes fesses et réponds à mes autres questions pendant que je te prépare une assiette.

Par où commencer...

— Bien, heu... Je suis venue à Paris parce que... j'en avais envie. Je me suis toujours sentie bien ici, j'y ai été heureuse et c'est cet état d'esprit que je voulais retrouver.

— Qui est le père ?

Waouh, il n'a jamais vraiment trop posé de questions mais maintenant que les vannes sont ouvertes, il se lâche franchement et sans détour. Je me garde de lui montrer combien je suis offusquée par sa question, inutile de faire grimper le niveau de tension.

— Anton.

— Tu es enceinte de combien ?

— Deux mois et demi.

— Ça se passe comment ?

Hou la putain de question piège, il sait pertinemment que ma santé a toujours été un peu chaotique, et ça, ça fait partie des réponses que je ne veux pas lui donner. Pas moyen de me retrouver avec un Anton bis qui me scrute à chaque instant, guettant la moindre défaillance.

— Ça va. Question suivante.

— Ça va ? Permetts-moi d'en douter. Quand je vois à quel point tu ne manges rien, comme tu es amaigrie, et comment Anton a l'air de se préoccuper de ta santé, on est loin d'un « ça va ».

Punaise, c'est exactement ce que je craignais, il a capté bien plus que ce que j'espérais de ma conversation téléphonique avec Anton la veille. J'ai largement quitté ma zone de confort ce matin en fuyant le restaurant, et si au début je craignais une zone de turbulence, je me trouve en fin de compte en plein cœur d'un cyclone émotionnel.

— Disons que c'est fluctuant mais pas délirant. Et de toute façon je suis suivie donc pas de souci à se faire.

— Suivie par qui ? Quel médecin ? Jessie ? Non parce que si c'est Jessie, est-il ne serait-ce qu'en

France ?

— On est obligés de se lancer dans ce genre de détail ? Tu peux peut-être me faire confiance à ce niveau-là.

— Tu espères de la confiance, après la façon dont tu t'es illustrée aujourd'hui ?

— Eh bien, disons alors qu'il y a des limites à ce que tu es en droit d'exiger.

Je me ragailardis pour contourner cette question.

— Ah oui ?! vraiment ?

— Oui, vraiment.

— Bien, on reviendra là-dessus plus tard. Pourquoi tu t'es enfuie ce matin ?

— Oh j't'en prie. J'ai flippé, j'ai vraiment flippé. J'angoissais tellement à l'idée de vous le dire, je comptais tellement sur vous pour me soutenir, et d'un seul coup... J'ai eu l'impression... j'en sais rien, que je vous avais fait, à vous personnellement, une vacherie. Tu avais l'air... dévasté. Alors oui j'ai flippé, j'ai fait ma lâche et je me suis sauvée comme une voleuse sans plus réfléchir.

— Et tu t'es pas dit une seconde que tu pouvais m'accorder cinq minutes pour digérer la nouvelle. Je ne te vois pas pendant trois ans, pas une nouvelle, tu réapparais comme ça, sans rien dire à personne et tu balances une bombe pareille, et j'ai pas le droit à cinq minutes pour encaisser la nouvelle ?

— Encaisser ?! Encaisser ? C'est ça le problème, pourquoi encaisser ? Je t'annonce pas que je suis condamnée, je t'annonce que j'attends un enfant, y a rien à encaisser, tu n'avais qu'à te réjouir, être surpris à la rigueur, mais là... Et ne viens pas me reprocher de ne pas t'avoir donné de nouvelles pendant trois ans, tu ne m'as pas non plus appelée.

Je commence à être énervée, et en même temps je comprends qu'il soit mécontent, à cause de mon attitude de ce matin mais aussi pour le reste. Je ne sais pas comment il a pris les choses ces trois dernières années mais à priori ça a dû le travailler vu l'accueil qu'il m'a fait.

— Tu es injuste, j'avais le droit d'être affecté de la sorte sans que tu te mettes à décamper au moindre signe de faiblesse de ma part. J'ai largement supporté mon lot de secrets et de caprices, et de ton côté tu tolères quoi de ma part ?

En le voyant arriver vers moi, une assiette à la main, je discerne un changement dans son regard, il est blessé.

— Fettuccine à la carbonara. Sympa, merci.

Ma voix est plus contrite que je ne l'espérais mais je me sens penaude qu'il arrive à faire preuve de sollicitude alors qu'il est encore énervé contre moi.

— Ouais, j'ai préféré éviter les fruits de mer.

Il prend une mine faussement boudeuse mais j'apprécie sincèrement cette attention. Il s'assoit face à moi, sur la table basse, en me scrutant pendant que je pose mon assiette sur mes genoux.

— Attends, je vais te chercher un plateau, ça sera plus simple.

— Non c'est bon ne t'embête pas, ça ira bien comme ça.

Mais il ne m'écoute pas et retourne dans la cuisine.

— Tu n'en prends pas ?

— J'ai pas trop faim là.

Je le regarde, un peu amusée par l'ironie de la situation et lève les yeux au ciel pour souligner cette idée. Mais ça ne le fait pas rire, on n'en est pas encore là.

— Mange.

Je suis coincée, le plateau sur les genoux et lui en face de moi ne me permettant même pas de le poser pour bouger.

— Heuu, tu peux me passer mon sac s'il te plaît, et un verre d'eau ? J'ai besoin de prendre quelque chose pour mon estomac avant de m'attaquer à ce festin.

— Qui t'a prescrit ça ?

— Je croyais que j'avais le droit à un délai avant d'aborder la question du suivi médical ?

— Très bien, alors... C'est quoi l'histoire avec Anton ?

Je baisse les yeux vers mon assiette.

— Tu pousses ta chance, n'exagères pas. Tout ce que je t'ai dit ce soir, toutes les questions auxquelles j'ai répondu, ce n'est rien de plus que ce que je comptais vous raconter ce matin. Mais ça, ça n'en faisait pas partie, et ça n'en fera pas plus partie maintenant.

— Tu me dois des réponses, je peux pas te retrouver dans l'état où tu étais hier, te réveillant en sursaut en criant son nom, perturbée après son appel et le fuyant en mettant des milliers de kilomètres entre vous, et croire que je ne vais pas te demander une explication.

— Tu peux demander, pour autant je me sens pas l'obligation de répondre.

— T'es sérieuse, après hier soir tu ne crois pas que tu me dois ça ?

— Écoute, j'étais contente que tu sois là pour moi hier, mais c'est toi qui as insisté pour que je reste, je n'aurais pas eu à t'imposer tout ça si tu m'avais laissée rentrer chez moi.

— Mais oui, bien sûr, t'étais malade comme un chien mais j'allais te renvoyer chez toi.

— C'est la seule raison qui t'a poussé à me demander de rester ?

Mon filtre cerveau/bouche vient d'avoir une nouvelle défaillance. Sous le coup de l'émotion, et parce que cette question m'a brûlé les lèvres trop longtemps, j'ai laissé parler ma curiosité.

— Peut-être pas. Mais bon, dans la mesure où je n'obtiens pas toutes les réponses à mes questions, je crois que tu vas devoir faire une croix sur celle-ci.

— Bien.

Je suis frustrée par sa réponse et il ne doit pas en espérer moins, même s'il ne laisse rien paraître. Il doit jubiler de me rendre la monnaie de ma pièce.

— Tous les deux, on est pas dans une relation qui t'autorise à me demander de te rendre des comptes.

— Alors peut-être qu'il faudrait revoir le type de relation qui nous lie, m'interrompt-il.

J'ai peur de comprendre, est-ce qu'il veut qu'on ne se voie plus, notre amitié dans l'état actuel des choses ne lui convient pas ? Comment l'en blâmer ? Mais j'ai tellement espéré pouvoir compter sur son lui que le coup est dur à encaisser et je me sens vidée de mes forces, de mon courage, de mes espérances.

— Je vais te laisser, je venais récupérer mon sac et c'est chose faite. Il faut que je rentre chez moi maintenant.

Je me lève avec mon plateau et vais pour me diriger vers la cuisine quand il me prend le poignet pour me retenir.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu t'enfuis encore ?

— Si je m'enfuyais, j'aurais attendu que tu aies le dos tourné pour m'en aller. Je rentre juste chez moi, je suis fatiguée et j'ai besoin de me reposer.

— C'est tout ce que tu trouves à dire après ce que je viens de te proposer ?

— Qu'est-ce que tu veux m'entendre dire ? J'ai... J'ai un peu de mal, là.

Je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe, il semble troublé.

— Bon déjà, finis de manger, parce que si tu files, je ne suis pas sûr que tu prennes un repas digne de ce nom après. Sinon je n'attends pas que tu me dises un truc en particulier, je te dis ce que je veux, dis-moi ce que toi tu veux.

— Eh bien, je te l'ai dit, tu ne veux plus qu'on soit amis, donc je te dis que je m'en vais. Je ne vois pas trop quoi dire de plus. Tu veux que j'argumente et que je me batte pour garder ton amitié ? Je n'ai pas pour principe de devoir me battre pour que les gens acceptent d'être mes amis.

Et d'un coup, un sourire éclaire son visage, qui devient légèrement moqueur après quelques secondes.

— Oh mince, t'as rien compris.

Il se moque tout en ayant l'air un peu embarrassé.

— Tu m'as habitué à savoir lire entre les lignes mieux que ça.

Je ne dis rien, l'observe, essayant de comprendre ce qui a pu m'échapper.

— Je t'ai dit que je voulais une relation différente, disons une relation qui m'autoriserait à te poser plus de questions.

Ces derniers mots flottent dans l'air, attendant une réaction de ma part.

Il en veut plus.

15.

Je suis enfin de retour chez moi. Owen m’a littéralement stupéfaite par sa proposition, j’en suis restée bouche bée, ce qui l’a bien fait rire, car ce n’est pas si facile que ça de me clouer le bec. Il a beaucoup moins rigolé quand je lui ai annoncé que je voulais rentrer, il m’a prise de court et j’ai eu besoin de prendre du recul pour... J’en sais rien en fait, y réfléchir, savoir ce que je veux, et essayer de comprendre ce que *lui* peut vouloir. Je suis assise par terre, adossée à mon canapé, mon ordinateur posé sur ma table basse, un vieil épisode de *Friends* en fond sonore. Je ne sais même pas pourquoi j’ai pris mon ordinateur, mon cerveau est complètement anesthésié pour l’instant, je ne peux penser à rien ni personne, je suis juste sous le choc.

Mon téléphone n’arrête pas de sonner, mais je ne trouve même pas la force de bouger jusqu’à mon sac à main pour le récupérer et répondre. Au bout de cinq appels ignorés, je finis par prendre mon courage à deux mains pour récupérer ce harceleur à la batterie inépuisable.

Douze appels en absence, dont neuf de Jessie et un texto d’Owen. « Je ne veux pas t’embêter, rassure-moi juste en me disant que tu es bien arrivée et que tu vas bien. » C’est mignon et il s’est retenu de me mitrailler d’appels, me laissant le recul demandé. Je le récompense par une réponse : « Je suis bien rentrée et je vais bien ».

— Jessie, c’est moi.

— Est-ce que j’ai besoin de te dire combien de fois je viens d’essayer de t’appeler, j’étais vraiment inquiet. On était clairs là-dessus, même si c’est pour dire que le moment est mal choisi, quand j’appelle tu décroches. J’étais à deux doigts de prendre un billet d’avion.

— Il semble qu’aujourd’hui j’ai le don de mettre les hommes qui tiennent à moi hors d’eux. Je suis désolée, je connais la règle d’or des appels téléphoniques mais j’ai oublié mon portable au restaurant et ça m’a pris un peu de temps pour le récupérer, et ensuite j’ai été un peu accaparée. Bon, maintenant que j’ai le temps de papoter avec toi, quelles sont les nouvelles ?

— Rien de spécial de mon côté. Si, en fait, j’ai une nouvelle piste pour essayer de pirater les dossiers cachés du labo. Ils ont, semble-t-il, déplacé physiquement tous les serveurs hébergeant nos dossiers. Je pensais qu’ils étaient au siège, juste déconnectés ou en tout cas pas branchés à leur réseau actuel, mais en fait, les serveurs ont bougé, ils sont sur un site inconnu pour l’instant et très certainement ultra sécurisé, mais c’est une piste.

— Définitivement cette journée va être merdique. Je ne sais pas pourquoi tu persistes avec ça, en fait si je sais, mais ça me saoule que tu persistes à prendre des risques et que tu leur offres l’opportunité de se rapprocher de toi.

— Tu sais que c’est important pour moi, ces dossiers comportent des réponses pour nous deux.

— Je n’ai pas besoin de ces réponses ou en tous cas elles ne méritent pas les risques que tu prends pour elles.

Jessie et moi nous étions rencontrés au Laboratoire Reilly quand nous étions encore enfants. Rencontrés n’est pas vraiment le mot, je n’ai connu que cet endroit et lui aussi, on s’est toujours connus, il n’y a pas un moment précis que l’on pourrait associer à une rencontre.

Mon père faisait partie des grands pontes du Laboratoire, il était chercheur mais également membre éminent du Conseil d’Administration. Ma mère y travaillait également, comme laborantine de ce que j’en sais. Et moi, j’y passais également mes journées, à la crèche mise à disposition des membres du personnel. Ma mère est décédée alors que je n’avais même pas un an, et mon père était bien incapable de s’occuper de moi, débordé et incompetent en la matière qu’il était. Il opta alors pour une solution de facilité, je passais mes journées à la crèche mais au lieu de rentrer chez moi, je passais ensuite mes soirées et mes nuits dans le service pédiatrie où des patients étaient pris en charge dans le cadre d’essais thérapeutiques.

C’est là que se trouvait Jessie, qui, nous l’avons cru pendant longtemps, faisait partie d’un essai clinique. Il n’avait jamais eu de visite, à priori il était orphelin, et moi... eh bien, j’avais un père qui était plus un médecin qu’un père, car étonnamment je suis entrée dans l’un des essais. Évidemment à l’époque cela n’avait rien d’étonnant pour moi, j’étais si petite, et finalement tout le monde autour de moi bénéficiait de ce genre de soins, ça me semblait tout à fait normal. Les années ont passé et Jessie

et moi avons choisi de penser que nous serions frère et sœur, sans pour autant partager cette idée avec notre entourage qui n'aurait guère apprécié cet attachement mutuel.

Nous suivions des cours avec un précepteur et en parallèle nous devions nous acquitter de toutes les procédures médicales, parfois très lourdes, très souvent avec des effets secondaires éprouvants. Je ne saurais dire à quel âge j'avais intégré un groupe de volontaires, sans pour autant comprendre ce à quoi cela devait servir. Mon père m'avait fait comprendre que ces traitements allaient « m'améliorer », me rendre plus performante. Comment refuser au père que l'on aime et dont on souhaite désespérément pouvoir se rapprocher de tout faire pour s'améliorer ?

Jessie était plus vieux que moi d'une petite dizaine d'années et il comprit bien avant moi que certaines choses clochaient. D'une part, il n'était pas le seul enfant orphelin, et statistiquement ça semblait très étrange. De plus nous ne savions pas du tout en quoi consistaient les traitements que nous prenions. De quel genre d'amélioration parlait-on ? Améliorer une défaillance ? Laquelle ? Et puis il y avait notre formation. Nous assimilions des tas d'informations, dans des tas de domaines sans jamais nous spécialiser dans quoi que ce soit. Jamais il n'avait été question d'apprendre un métier, jamais il n'avait été évoqué un avenir en dehors du Labo. Et quand Jessie voulut se rebeller contre ce système qui ne lui convenait plus, quand il avait voulu quitter l'établissement car il ne supportait plus le protocole qu'on lui imposait, il avait dû se rendre à l'évidence, on ne le laisserait pas partir, quand bien même il était majeur. Ils invoquaient une tutelle et le fait qu'il ne soit pas « guéri ».

Au fil du temps il comprit qu'il était prisonnier du Laboratoire, nous ne l'étions pas tous apparemment, certains recevaient des visites et finissaient par quitter ce qui pour nous ressemblait de plus en plus à une forteresse. Jessie avait continué d'accepter d'endurer ce supplice, certainement à cause de moi. Car à cet instant je ne pouvais envisager de me sauver et de mener ma vie autrement, loin de mon père et de ce qui était alors ma maison. Mais quand des années plus tard j'en vins moi aussi à souhaiter voir le monde extérieur, je me heurtai aux mêmes difficultés que mon frère. J'avais sollicité mon père, comptant sur son amour paternel pour m'extraire d'une vie de plus en plus misérable et insupportable. Mais ce que je n'avais pas saisi avant me sauta alors aux yeux, mon père avait disparu, ne laissant plus la place qu'au chercheur. Et vraisemblablement, il était loin d'en avoir fini avec le projet « Anouk ». Quelques semaines plus tard, Jessie mit en pratique le plan d'évasion qu'il avait élaboré pour nous deux depuis des années. J'avais quatorze ans.

Il nous créa de fausses identités et en attendant que je sois capable de me prendre en charge nous avons vécu ensemble quelques années, comme un frère et une sœur. Nous étions restés aux États-Unis, mais à mes dix-huit ans nous avons décidé que je partirais pour l'Europe, où je serais considérée

comme majeure, et que je pourrais commencer une nouvelle vie.

Nouveau lieu, nouvelle vie : le leitmotiv de mon existence à compter de cet instant.

Nous n'avions pas de difficulté pour vivre, mon frère nous ayant généreusement octroyé une prime de départ pour bons et loyaux services, qu'il avait ingénieusement prélevée sur un compte du Labo. Comment auraient-ils pu faire quoi que ce soit, ils savaient pertinemment d'où venait cette fuite de capitaux, mais ils n'avaient aucun moyen de se retourner contre nous. L'argent avait transité par tellement de comptes et de pays qu'il était plus qu'intraçable et qu'on avait pu s'en servir tranquillement pour financer nos nouvelles vies.

Jessie s'était alors senti libre de partir en croisade contre le labo pour essayer de comprendre ce qu'on nous avait fait. Il avait tellement de questions sans réponse. Je ne voulais pas de ces réponses, j'en avais plus qu'il ne m'en fallait. J'aurais préféré ne jamais connaître la vraie nature de mon géniteur et ne voulais donc rien apprendre de plus sur toute cette histoire. Mais il persistait à enquêter, pour lui, mais également pour moi car il savait que tous les problèmes de santé que je pouvais avoir étaient sans aucun doute liés aux traitements subis dans mon enfance. *Lui* voulait vraiment me guérir.

Du coup il avait fait médecine, cela lui conférait une véritable autorité si j'avais besoin d'être admise dans un hôpital et pour pouvoir me rédiger des ordonnances.

Il y a peu de personnes à qui j'avais parlé de Jessie, c'était rare, je ne voulais pas qu'il y ait de lien visible entre nous, de façon à ce que, si l'un de nous se faisait reprendre, l'autre ait une chance de s'en sortir. Après toutes ces années, j'avais toujours cette crainte, alors qu'il n'y avait pas eu le moindre risque, pas le moindre signe du Labo depuis notre départ. Par contre je parlais de tout le monde à Jessie, de tous ceux qui croisaient ma route, sans révéler certains détails, parce que parfois je pouvais faire des conneries que je ne tenais pas à partager avec lui, mais il était au courant de beaucoup de choses.

— Bien sûr que si tu as besoin de ces réponses, encore plus maintenant n'est-ce pas ?

Son ton est très sérieux. Mon sang se glace dans mes veines en comprenant à quoi il fait allusion, je n'ai pas vraiment peur, mais... je suis un peu paniquée parce que la situation m'échappe complètement, ça devient complètement flippant.

— Comment...

— J'ai su que tu étais enceinte ? m'interrompt-il.

— Putain, fait chier. J’suis désolée, je voulais te l’annoncer moi-même, mais pas au téléphone, et sûrement pas que tu le découvres par toi-même.

— Tu viens de quitter les États-Unis, tu crois vraiment que tu allais pouvoir me l’annoncer en face à face prochainement ?

— J’en sais rien, j’espérais un peu te convaincre de passer une semaine de break ici, avec moi, et là je t’en aurais parlé. Tu es fâché ?

— Fâché ?! Tu rigoles. Bon j’suis pas ravi de la façon dont je l’ai appris mais j’vais être tonton, alors non j’suis trop heureux pour toi, pour nous, pour notre mini famille, pour être fâché.

Enfin un qui se réjouit immédiatement pour moi. Définitivement Jess est le meilleur. Bon, cela étant, il faut bien reconnaître qu’il était déjà au courant et qu’il a déjà eu plus de temps pour se faire à l’idée.

— Ceci dit ma puce, j’étais tenté de faire comme si je ne savais pas et attendre que tu me l’annonces, mais Anton m’a contacté.

— Putain de bordel de merde !

— Eh bah, en voilà un vocabulaire jeune fille ! Je sais même pas comment tu as pu imaginer que je ne serais pas au courant, tu as fait des analyses et c’est inscrit dans ton dossier médical, et tu sais très bien que j’ai mis une alerte dès qu’il y a le moindre mouvement sur ton dossier. Mais hier Anton a essayé d’appeler sur mon ancien numéro. Il est inactif mais j’ai mis en place un système pour me prévenir si justement quelqu’un tentait sa chance sur ce numéro. Tu lui avais donné ? C’est pas que ça me dérange mais je pensais pas, je sais bien que tu filtres au maximum les connexions entre nous.

— Je... Je...

Mon cerveau est complètement anesthésié par toutes ces informations, je n’arrive plus à penser de façon cohérente alors que j’ai plus que jamais besoin d’analyser la situation avec lucidité.

— Hey, relax, OK, tout va bien, y a pas de souci, monte pas en pression pour si peu, OK ?

Je n’en reviens pas, Anton a essayé de le joindre, ce connard a dû espionner mon téléphone, comment a-t-il réussi ça, mon téléphone est ultra sécurisé, il ne connaissait pas mon code pin et après il fallait mon empreinte digitale pour le déverrouiller. Punaise, à quoi a-t-il accédé dans mon téléphone ? Je fais mentalement le tour de tout ce qui se trouve dans mon portable.

— Anouk, ça va ?

— Non.

— S'il te plaît, ne panique pas, tout va bien.

— Non pas du tout. Putain tu imagines tout ce qu'il y a dans mon téléphone, tout ce qu'il a pu trouver dedans. Je ne sais même pas comment il a trouvé ton numéro dedans, tu n'es même pas noté sous Jessie, y a juste un J.

— Bah il est pas débile, il sait bien que je dois être enregistré dans tes numéros et si y a pas mon nom mais mon initiale bah voilà. Et puis ça se trouve il l'a choppé juste après une conversation entre nous et il a m'a retrouvé avec ton historique.

— Oh merde...

— Quoi ?

— Il y a des tas de photos dans ce téléphone, des photos de ma vie d'avant, ici, ça pourrait l'aider à savoir où je suis.

— Ne t'en fais. Écoute, je l'ai rappelé du coup, j'étais inquiet pour toi. Il était dans un drôle d'état, un peu furieux, un peu flippé. Il m'a pris de haut, pensant me surprendre en m'annonçant que tu étais enceinte. Je lui ai dit que j'étais au courant, que tu m'en avais évidemment parlé et que vu que tu l'avais quitté il n'avait plus à s'occuper de ça, qu'il devait te foutre la paix et que j'étais là pour m'occuper de toi.

— Et ?

— En gros il a dit qu'il était OK avec ça.

— En gros ?!

Clairement il se fiche de moi, je connais trop Anton pour savoir qu'il n'a pas dû lâcher prise aussi facilement.

— Oui bah, disons que j'ai un peu argumenté mais c'est bon, il a compris.

— J'y crois pas une seconde. Même s'il te l'a dit, je suis sûre que ça ne va pas se passer comme ça.

— Peu importe, l'important c'est toi. J'ai vu que le médecin qui a rédigé l'ordonnance pour la

prise de sang a noté dans ton dossier qu'il avait prescrit les vitamines d'usage. Tu les prends bien, hein ?

— Bien sûr que oui. Tu me connais assez pour savoir que je ferai tout ce que je peux pour que cette grossesse se passe le mieux possible.

— Et tu te sens comment ?

— Viens et tu le sauras.

J'ai vraiment envie qu'il vienne, il est l'épaule sur laquelle j'ai besoin de me rassurer, une épaule familière, sans prise de tête, et qui me permettrait de ne pas aller me reposer bêtement sur celle d'Owen.

— Tu veux que je vienne ?

— Bien sûr que je veux que tu viennes, j'ai besoin de t'avoir un peu avec moi là, et ça fait longtemps que je t'ai pas vu.

— Je sais. Bon donne-moi quelques jours pour que je m'organise, j'ai quelques trucs à finir ici, ensuite va pour de petites vacances parisiennes !

— Cool.

Je me sens brusquement soulagée, je vais pouvoir laisser retomber un peu la pression en me reposant sur lui. Et puis surtout maintenant j'en ai quasiment fini avec l'annonce de cette grossesse, en tout cas les personnes les plus importantes pour moi sont maintenant toutes au courant. Sauf Sam, mais ça se passera sans souci, c'est une crème.

— Tu ne m'as pas répondu ceci dit, comment tu te sens ?

— Bah à part les nausées, ça va, et j'ai quelque chose pour ça.

— Tu tiens ça d'où ? Je n'ai pas vu ça noté dans ton dossier.

— Par un autre médecin qui se fout de noter ce qu'il me file comme médoc dans mon dossier, dis-je sur un ton légèrement agacé.

— Anton. Sérieux ? Il s'est bien gardé de me le dire. Il m'a dit que tu avais beaucoup maigri mais il n'a pas dit pourquoi et surtout il n'a pas dit qu'il t'avait donné quelque chose.

— Bien sûr qu'il ne t'a rien dit, tu étais censé tout savoir, il a voulu te mettre le nez dedans. Il a dit quoi d'autre ?

— Rien que je ne savais pas déjà, que tes dernières analyses n'étaient pas bonnes, qu'il fallait que tu sois suivie, que tu ne le laissais pas s'occuper de toi comme il le voulait alors qu'il est le mieux placé et le plus compétent pour le faire...

— Bah voyons...

— Que tu étais une tête de mule qui prenait des risques inutiles.

— Rien de nouveau sous le soleil.

— Je n'ai pas voulu parler de ça avec lui mais qu'est-ce qu'il entendait par des risques inutiles ?

— Rien. Il dit n'importe quoi, tu sais très bien que je ne prendrais pas de risques à ce niveau-là.

— Oui je le sais, mais il avait vraiment l'air convaincu de ce qu'il disait.

— Écoute, j'ai vraiment pas envie d'en parler, il m'agace en ce moment, il fout la merde partout et ça m'épuise. J'ai pas la force de gérer ça pour l'instant, s'il te plaît.

— OK. Quel médecin te suit en France ? Je n'ai pas vu de consultation ou de demande de duplicata de ton dossier.

— Je viens tout juste de débarquer, tu peux me laisser quelques jours pour m'organiser s'il te plaît ? En plus, qu'est-ce que tu veux que je fasse un week-end ?

— Tu aurais dû anticiper. Gérer ce genre de choses avant même ton départ pour organiser le transfert de ton dossier.

— C'est bon, j'ai le temps.

— Effectivement il est urgent que je vienne.

— Hop hop hop. Soyons clair là-dessus, c'est mon frère que j'invite à venir, pas le médecin, surtout que tu n'es pas obstétricien et que jamais, au grand JAMAIS, tu ne m'examineras.

— Bien sûr que je vais pas t'examiner, en tout cas pas comme un obstétricien, mais bon je peux checker ta tension, te faire une écho, tes bilans sanguins, tes...

— NON. J'te le dis tout de suite c'est non. Je veux que mon frère vienne, pas le médecin. Si tu veux te la jouer à la Anton, c'est même pas la peine d'y penser.

— Bien, disons que pour l'instant j'accepte si tu me promets de te dépêcher de te trouver un médecin sur Paris.

— Très bien.

— Je vais te laisser, je te rappelle vite pour te dire quand je viens.

— Super. J't'adore. Bisous.

— Bisous ma puce.

Je raccroche, heureuse de savoir qu'il va venir, et sûrement plus vite que je ne le pense vu la façon dont Anton l'a alarmé. Qu'est-ce qu'il peut m'énerver celui-là ! Je savais que je n'allais pas m'en débarrasser comme ça, mais là, je ne l'avais pas vu venir. J'ose croire qu'il tire là ses dernières cartouches et qu'il va me foutre la paix ensuite... mais au fond de moi j'ai toujours ce mauvais pressentiment, je le *sens* tout autour de moi, une pression étouffante, il va me tomber un truc dessus en provenance directe de Monsieur Obsession.

Voyons le bon côté, il a complètement occulté ma dernière conversation avec Owen. À eux deux ils occupent quatre-vingt-quinze pour cent de mon esprit, l'un chassant l'autre et vice versa. Pas le temps de m'appesantir sur les difficultés avec l'un que l'autre me monopolise avec les siennes. Je suis épuisée, exténuée. Il faut que je me repose, que je fasse le vide, que je me retrouve.

Je quitte la moquette pour m'installer dans mon canapé, je pose mes vêtements sur le dossier, ne gardant que mes sous-vêtements, et me pelotonne dans mon plaid pour me faire un cocon. Je me laisse bercer par la télévision, essayant d'oublier tout le reste. Je sens que je perds le fil de ma série et je souris doucement en comprenant que je vais enfin réussir à m'endormir.

16.

Vendredi. J'ai passé quatre jours complets enfermée dans mon appartement, à réfléchir au début, à travailler ensuite. J'ai arrêté de cogiter au moment où j'ai compris que je tournais en rond dans mes réflexions, que n'étant pas télépathe je n'aurais de réponses à mes questions que lorsque je me déciderais à les poser à Owen. Oui parce que la question Anton est réglée, c'est un chieur notoire dont je ne peux pas anticiper le prochain coup, je me contenterai donc d'attendre que ça me tombe dessus en priant pour que ce ne soit pas aussi merdique que ce que mon esprit fertile peut imaginer.

Mais pour Owen... je ne sais pas par où commencer, et surtout je ne veux pas poser de questions si je ne suis pas sûre d'aimer la réponse. Fidèle à mes habitudes de ces derniers jours, j'ai décidé de faire ma lâche et donc de rester cachée dans mon terrier jusqu'à ce que je retrouve un peu de courage et d'assurance. À la fin du deuxième jour, je me suis dit que je pourrais tout à fait finir tranquillement mes jours, seule, ici. Le troisième jour, j'envisageais juste de quitter le pays. Aujourd'hui je me dis que je pourrais au moins aller au *Starbucks*, ne serait-ce que pour voir d'autres êtres humains en trois dimensions.

C'est une fausse excuse, je sais très bien qu'en allant là-bas je donne l'opportunité à Owen de me mettre la main dessus. C'était toujours mon point de chute et l'un des rares endroits où il savait qu'il pouvait me débusquer si j'avais envie qu'on me trouve. Et quelque part j'en ai envie, parce que même si je ne me sens pas réellement prête, je sais au fond de moi que je ne le serai jamais vraiment. Alors peut-être que je pourrais tenter ma chance, laisser le hasard décider, après tout il ne passe pas forcément devant, et il ne doit pas rester en embuscade en espérant que je me pointe. Donc si on se voit, ce sera un signe, que j'aurais un peu cherché, mais bon. Après je n'aurais pas le cran de lui

poser des questions tout de suite et espérons que lui aura la clairvoyance de comprendre qu'il ne faut pas m'en poser non plus.

Je farfouille dans mon armoire à la recherche de quelque chose à me mettre, un truc confortable pour traîner au café, mais sympa au cas où je tomberais sur quelqu'un que je connais. Sauf que ça s'avère plus compliqué que prévu, tous mes pantalons sont trop larges. J'ai vraiment fondu avec ces satanées nausées. Je finis par opter pour un legging et une sorte de longue chemise à carreaux rouge et noire qui se porte comme une robe. C'est simple, confortable, et surtout je ne nage pas trop dedans. Avec mes bottes à hauts talons, j'ajoute une touche séduisante. Bon OK, sexy. Ces bottes me font des jambes franchement pas dégueu.

Mon ordi portable dans mon sac à dos, je me mets en route. Évidemment je galère pour me garer une fois sur place. Il faut vraiment que je reprenne mes bonnes habitudes parisiennes et que je prenne le métro, il n'y a qu'aux États-Unis que je peux utiliser ma voiture constamment.

En arrivant, je remarque que ma place préférée, le fauteuil près de la fenêtre, est occupée. Ça m'agace parce que cette place est particulièrement stratégique, je suis près d'une fenêtre, ce qui me permet d'observer les gens aussi bien dans le café qu'à l'extérieur, et je suis positionnée contre un mur, ce qui évite que qui que ce soit puisse passer dans mon dos et avoir un œil sur l'écran de mon ordinateur. Le bon côté c'est que la personne installée à « ma » place n'a pas d'ordinateur, juste un journal et un café. Avec un peu de chance, il va bouger rapidement et je pourrai récupérer « mon » fauteuil. Je prends tout mon temps pour passer ma commande, espérant que d'ici à ce qu'elle soit prête je pourrai récupérer ma place. Ma tisane et mon muffin arrivent avant que l'envahisseur n'ait bougé. J'opte donc pour une banquette assez proche, prête à sauter sur la place quand elle se libérera, ce qui ne prend que dix minutes.

Une fois mon petit bout de territoire reconquis, je prends mes aises et installe mon ordinateur, fais le tour de mes mails, parmi lesquels je trouve un message de mon éditrice qui m'explique avoir pris connaissance de mes derniers chapitres et vouloir me soumettre des corrections. Rien qu'en lisant cette phrase je suis agacée, parce que je suis certaine que ça ne va pas être que des corrections, elle va vouloir changer la tournure de l'intrigue. J'étais sûre en l'écrivant que ça allait être sujet à controverse. Peu importe, je décide de poursuivre selon le plan que j'ai en tête, soit la suite la convaincra que mon idée est bonne, soit elle devra se faire une raison car je ne transigerai pas avec l'histoire que j'ai élaborée. C'est une grande chance pour moi, Enid a très bien négocié mon contrat, me laissant une grande liberté dans mon travail et ne m'obligeant qu'à très peu de choses. Seul le respect de certains délais est imposé, et encore, j'arrive facilement à négocier certains retards pour peu que je me rattrape ensuite. Étonnamment j'avance plutôt bien, alors que je craignais d'être

déconcentrée par la perspective de l'arrivée d'Owen. Mais je crois que je suis grisée par l'idée de prouver à mon éditrice que mon histoire est bonne en l'état et je veux persister dans la voie qu'elle n'approuve pas. Je veux pousser le bouchon pour l'agacer et en même temps qu'elle se rende compte que si l'histoire ne prend pas le chemin qu'elle voulait, c'est une excellente idée. Je prends mon cachet contre les nausées avec ma tisane en espérant pouvoir ainsi profiter de mon muffin qui me fait désespérément envie.

Le cap des dix heures est passé et je n'ai pas vu Owen se rendant à la galerie. À priori c'est cuit pour ce matin. Peut-être fera-t-il un passage éclair à midi. D'un autre côté, je suis ennuyée, je ne vais pas pouvoir squatter trois heures ici alors que je ne consomme rien. Jusqu'à présent j'ai à peine touché à mon muffin et ça semble ennuyeux de rester là à profiter du lieu sans rien commander en retour. Finalement une idée me vient, je vais appeler Dimitri pour voir s'il veut se joindre à moi. Dimitri est un ami que j'ai rencontré, comme Oliver, par l'intermédiaire d'Owen et qui fait partie de mon cercle de proches sur Paris.

— Hé ! Salut Anouk. Comment tu vas ?

— Bien, merci. Ça fait longtemps, j'suis désolée, j'aurais dû prendre des nouvelles plus tôt, mais je vais me rattraper, je viens d'arriver sur Paris. On se voit ? Un café, ça te tente ?

— Dommage, je ne suis pas sur Paris en ce moment, je me suis accordé deux semaines de vacances et je suis à Londres encore jusqu'au week-end prochain. Dis-moi que tu seras encore là quand je serai rentré ?

— Oui, ne t'en fais pas, je suis partie pour rester là un moment donc, on se verra à ton retour. Sinon ça va pour toi ?

— Oui très bien, mais je te raconterai ça en détail quand on se verra. Je t'appelle dès que je suis de retour.

— OK ça marche. À bientôt alors. Bisous.

— Salut Anouk.

Zut, mon plan est tombé à l'eau. Je décide d'opter pour un autre plan, je vais passer commande de trucs à emporter que je distribuerai plus tard et qui justifieront que je passe du temps ici.

Treize heures et toujours pas de signe d'Owen. Il faut que je me fasse une raison, il ne viendra pas. Et d'un coup, la révélation, bien sûr qu'il ne va pas venir, il doit être débordé de travail, la galerie

organise un vernissage demain. J'ose croire qu'il avait compris que je ne viendrais pas en renfort pour l'aider cette semaine parce que de toute façon ça m'était complètement sorti de l'esprit. Ma pauvre tête était envahie par des milliers de questions et n'avait plus de place pour penser à ce genre de choses. Ceci dit, maintenant que je me sens prête à le revoir, enfin plus ou moins, j'ai un nouveau plan en tête.

17.

— Bonjour, est-ce que je peux vous aider, Madame ?

— Bonjour, en fait oui. Je cherche un soutien-gorge adapté à une robe dos nu. Vous auriez quelque chose qui convienne ?

La vendeuse m'invite à la suivre dans les rayons de cette superbe boutique de lingerie où je suis sûre de trouver mon bonheur. J'ai décidé de mettre ma nouvelle robe achetée il y a quelques jours et qui a un décolleté dans le dos tout en dentelle. Du coup il faut que je m'achète de la lingerie adaptée. J'ai besoin d'un soutien-gorge avec une bande transparente dans le dos et une culotte avec une taille extra basse car le décolleté dans le dos descend vraiment très bas.

La vendeuse me propose deux ensembles correspondants à mes critères mais un seul est disponible dans ma taille. Il faut dire que j'ai bien fondu et qu'en même temps sous l'effet des hormones j'ai pris de la poitrine et je n'aurais pas pu trouver mon bonheur dans la lingerie que j'ai déjà. Je passe le coordonné proposé et me réjouis du résultat. Il me va comme un gant et me met bien en valeur. Mais en m'observant de plus près je remarque que mes côtes sont de plus en plus visibles et ce n'est pas bon signe. Je ne suis pas montée sur ma balance depuis un moment, pas besoin de le faire, je sais pertinemment que j'ai maigri et je n'ai pas envie de mettre un chiffre sur ce problème. Je suis certaine que le bébé va bien, je le *sens*, je le *ressens* au fond de moi, il n'y a pas de quoi s'inquiéter à ce niveau-là. Mais les garçons vont finir par flipper s'ils s'en rendent compte. Que ce soit Owen, Oliver et surtout Jessie, ils vont rapidement me prendre la tête avec ça. Et je ne parle même pas du fait que je n'ai toujours pas pris un rendez-vous avec un médecin, Jessie va en faire une maladie.

— Madame, vous avez besoin d'aide ? m'interroge la vendeuse derrière le rideau, me tirant de mes réflexions.

— Non, je vous remercie, ça va très bien, il est parfait. Je vais le prendre.

Je suis ravie du résultat, et me dirige vers la caisse en arborant un sourire satisfait. Je jubile à l'idée de l'effet que va donner cette robe sur moi demain soir.

Même si j'ai sans aucun doute une paire de chaussures qui ferait l'affaire, je décide quand même de continuer ma séance shopping au cas où je trouverais une paire de petites merveilles qui serait la cerise sur le gâteau de cette tenue. Je veux être à la hauteur de l'événement et des enjeux qui se jouent pour Owen.

J'adore le shopping, c'est un pur plaisir découvert sur le tard. Pendant ma jeunesse je n'ai jamais eu le plaisir de faire les magasins, je ne sortais jamais du labo et on ne m'avait pas exposé l'intérêt qu'il pouvait y avoir à se choisir des fringues. Un jean et un tee-shirt, tous les jours, pendant des années, j'ai gagné le droit de me faire plaisir maintenant.

Au bout de trois quarts d'heure de balade, j'arrive, comme par hasard, devant une boutique Louboutin. Et là, je vois une paire d'escarpins noirs trop magnifiques pour que je les abandonne dans cette vitrine. Le prix est franchement indécent, mais je décide de m'octroyer ce « petit » plaisir parce que franchement, elles sont faites pour moi ces chaussures. Je prends à peine le temps de les essayer, parce que j'ai décidé qu'elles m'iraient, et heureusement elles ne semblent pas me faire mal aux pieds. Ceci dit, les mettre pour la première fois lors d'un vernissage où je vais devoir rester debout toute la soirée, ça s'annonce un pari risqué. Voilà quelque chose que j'ai vite découvert avec le shopping : il faut souffrir pour être belle.

Je fais saigner ma carte bleue pour la dernière fois de la journée et entame le trajet pour retourner au niveau du Starbucks et récupérer ma voiture. Il y a des boutiques partout sur le chemin et je fais un effort incommensurable pour ne pas rentrer dans la moitié d'entre elles et donner le coup de grâce à ma CB.

J'hésite une seconde à me reposer dans le Starbucks, au cas où, mais en toute logique Owen ne passera pas et vu que je n'ai pas franchement faim, ce n'est pas la peine. Je reprends ma voiture et retourne chez moi, histoire de me reposer en me vautrant dans mon canapé devant une bonne série. Sur le chemin j'en profite pour offrir mon sac de pâtisseries achetées au café à un groupe de sans-abri qui squatte près d'un feu, ne m'obligeant ainsi pas à descendre de ma voiture.

Je finis par arriver dans mon appartement et, fidèle à mon plan d'action, je m'affale dans mon canapé, sauf que mon téléphone se met à sonner. Prise d'une flémingite aiguë je ne décolle pas de mon sofa, ma petite virée du jour m'a mise hors service et j'ai trop besoin de recharger mes batteries. Ceci dit, je sens que je devrais répondre et après trois minutes de tergiversations intérieures je finis par m'extraire de mon cocon pour récupérer mon portable au fond de mon sac à main. Oliver. Évidemment ça fait quelques jours que je n'ai pas eu de ses nouvelles, ce qui est plutôt étonnant. Owen l'a peut-être briefé sur la situation lui demandant de me laisser un peu d'espace. Il n'a pas laissé de message et ça me semble curieux, il aurait dû m'en laisser un pour grogner et se plaindre de ne pas réussir à me joindre. Je retourne m'installer au milieu de mes coussins et de mon gros plaid pour le rappeler.

— Salut beau gosse, t'as essayé de me joindre ?

— Oui je voulais prendre de tes nouvelles, j'ai été super débordé au magasin et j'ai pas eu une minute à moi, si ce n'est pour bosser sur ma moto qui vient de me planter. Je t'ai pas vue de la semaine, et du coup je suis passé vite fait à la galerie ce matin, je croyais t'y trouver en train de t'amuser mais Owen m'a dit qu'il ne t'avait pas vue non plus. Mais bon il avait l'air de dire que c'était normal, que tu lui avais dit que t'avais besoin d'être un peu tranquille, que tu avais beaucoup de boulot.

Hou le vilain mensonge que voilà ! Mais bon, Owen a eu la délicatesse de ne pas évoquer ce qui relève plutôt de notre vie privée, et je ne vais donc pas le mettre en porte-à-faux avec son ami.

— Ouais, j'ai pas mal avancé, je devrais être plus disponible la semaine prochaine et si tu l'es aussi, alors on va en profiter et rattraper le temps perdu.

J'espère qu'il ne parlera pas du vernissage, je veux garder un peu l'effet de surprise, même s'il doit se douter que je viendrai, mais je ne veux pas me mettre de pression et me dire que si je me dégonfle je peux toujours changer d'avis. J'en profite donc pour essayer de le lancer sur un autre sujet :

— Du coup quel est le diagnostic pour ta moto ?

— Hummm... M'en parle pas, c'est une vraie galère. C'est tout l'embrayage que je vais devoir changer. Ça va me coûter une blinde.

— Encore heureux que tu puisses faire les réparations toi-même, t'imagines ce que ça te coûterait avec un garagiste ?

— Ouais, m'en parle pas. Déjà rien que la pièce va me coûter un bras et une jambe. J'vais sûrement faire le tour des casses voir si je peux pas dégoter quelque chose.

Il enchaîne avec des explications sur toutes les pannes que cette « saleté » a eues ces derniers mois et quel gouffre financier elle représente. Mais au fond je sais bien que c'est son bébé, il peut s'en plaindre tant qu'il veut mais il ne s'en séparera jamais. Il continuera à la bichonner malgré toutes les mauvaises blagues qu'elle peut lui faire.

— Bah si tu veux on part en mission carburateur ensemble la semaine prochaine.

— Embrayage ! C'est l'embrayage qui est mort. Va pas me porter la guigne en parlant du carburateur.

— OK, eh bien mission embrayage alors.

— Tu parles d'une partenaire, je suis sûr que tu ne sais pas différencier un carburateur d'un embrayage justement. À quoi tu vas me servir ? se moque-t-il.

— À t'emmener avec ma voiture, qui elle fonctionne, déjà. À transporter tes achats ensuite, et à te tenir compagnie pour finir. Mais bon... j'veux pas te forcer, ironisé-je.

— Définitivement tu dois rien y connaître si tu crois que j'ai besoin d'une voiture pour transporter un embrayage. C'est pas un gros machin ! Mais bon, je me contenterai de ta compagnie, ça sera toujours ça de pris.

— Tu es trop bon avec moi que de me laisser l'honneur de t'accompagner.

— Oui je sais. Et justement en parlant de ça, je voulais te faire l'honneur d'être à mon bras pour le vernissage de demain. Ça te dit, on y va ensemble ?

Bien sûr qu'il allait me parler de la soirée de demain, comment aurais-je pu le distraire suffisamment pour qu'il oublie de m'en parler ?

— Écoute, parce que c'est toi je vais être franche sur ce coup. Je pense y aller, mais je n'en suis pas encore sûre à cent pour cent, mais surtout je voudrais que tu n'en parles pas à Owen. Est-ce que c'est lui qui t'a demandé de m'inviter ?

Je pose la question avec une certaine inquiétude, je veux savoir dans quel état d'esprit Owen se trouve. Compte-t-il sur moi ? Est-ce que ça le tracasse ? L'inquiète ? Je ne veux pas qu'il se fasse de souci mais je ne veux pas non plus me mettre trop de pression. J'espère qu'il n'en attend pas trop et

que ce sera juste une bonne surprise pour lui.

Oli bafouille, je le sens gêné, et je comprends qu'il a dû lui demander quelque chose et qu'il ne veut pas vendre la mèche.

— Dans tous les cas je voulais te le demander donc bon...

— Oliver, si tu crois que tu vas t'en sortir aussi facilement. Bah tu sais quoi, oui en fait, tu vas t'en sortir aussi facilement mais à une condition, s'il t'en parle, dis-lui que tu ne sais pas ce que j'ai prévu. Que j'ai esquivé ta question et c'est tout. S'il te plaît, fais ça pour moi d'accord ?

— Hummm, OK si tu veux. Tu sais que vous êtes chiants tous les deux ?!

— Oui mais vu que tu es un gentleman, tu vas dire qu'il l'est un peu plus que moi quand même.

Nous partons dans un fou rire, content de notre blague, et surtout d'avoir désamorcé une question qui devait nous inquiéter tous les deux.

— Tu veux qu'on s'organise comment beauté ? Enfin, si tu viens, bien sûr.

— Partons du principe que je viens, je t'appellerai si je change d'avis. Je passe te prendre chez toi vers 19h30 ? Ça te va ?

— Ouais, même si je sens que ça va être une tannée pour se garer sur place.

— Au pire y a un parking pas loin. À moins que tu ne préfères qu'on prenne ta moto ? me moqué-je.

— C'est parce que tu es une faible femme, enceinte de surcroît, que je ne te l'ai pas proposé. Sinon c'est clair que ça aurait été une bien meilleure solution.

Il me taquine, mais j'adore ça entre nous, et il a évoqué ma grossesse sur un ton tellement désinvolte et naturel que ça me rend sa plaisanterie encore plus agréable. Je suis ravie de voir qu'il m'en parle d'une façon aussi simple, sans me jeter à la figure ma fuite du restaurant. On ne s'est pas parlé depuis et il semble ne pas m'en avoir tenu rigueur. Il a peut-être été briefé par Owen mais en tout cas son attitude me facilite drôlement les choses.

— Oui, bien sûr, c'est la seule raison qui fait qu'on ne prend pas ta moto. Bon allez, assez rigolé, je vais devoir te laisser, j'ai encore du boulot et pas beaucoup de courage donc tant qu'il me reste un chouïa d'énergie, je vais m'en servir à bon escient.

— Dis que je t'emmerde aussi !

Il se met à glousser et j'imagine très bien quelle moue outrée il a dû faire en me sortant cette réplique.

— Bon allez, j'te laisse bosser. À demain beauté.

— À demain Oliver.

18.

Utiliser mon énergie à bon escient. Tu parles ! Jamais je n'arriverai à me concentrer sur mon boulot maintenant et j'ai de toute façon assez avancé ce matin. Non, le peu d'énergie qui me reste me servira à me torturer sur comment je vais gérer la soirée de demain. Mais finalement la séance de torture est plutôt brève dans la mesure où je sombre assez rapidement dans un sommeil profond.

C'est la sonnerie de mon téléphone qui m'extirpe brusquement de ma torpeur. Je l'attrape rapidement et le colle directement à mon oreille sans regarder de qui il s'agit.

— Hummm, grogné-je. Qu'est-ce que tu veux Jessie ?

— Houlà, quel accueil ! Qu'est-ce qu'il y a ? T'es ronchon.

— Je dormais, tu m'as réveillée, rouspété-je. On peut se rappeler plus tard ?

— Attends, il est même pas 19h, qu'est-ce que tu fais couchée à cette heure-là ? Ça va pas ?

— Mais si, c'est bon, je me suis offert une super séance de shopping cet aprèm et j'ai juste eu besoin de recharger mes batteries. On peut se rappeler plus tard, je suis naze et j'ai pas envie de papoter pour l'instant.

Je veux abréger au plus vite cette conversation, d'une, parce que je suis vraiment fatiguée, de deux, parce qu'il ne va pas tarder à m'interroger sur le choix d'un médecin sur Paris et que je ne veux pas avoir cette conversation maintenant avec lui.

— Très bien mais ne crois pas t'en sortir aussi facilement. On doit discuter tous les deux.

Mes antennes à casse-pied fonctionnent du feu de Dieu, je l'avais *sent* venir à dix kilomètres.

Je réponds avec une voix que j'espère assez ensommeillée pour qu'il n'insiste pas plus.

— Mouais mouais. Plus tard OK ? Bisous.

— Bis...

Je raccroche avant même qu'il n'ait terminé, ne lui laissant pas l'opportunité de prolonger cette conversation. Je m'en sors bien mais ça ne va pas durer, il ne tardera pas à venir passer quelques jours sur Paris et je ne pourrai plus m'en tirer avec ce genre de pirouette. Si ça se trouve, c'est pour ça qu'il m'appelait ? Non... il m'aurait dit qu'il faut qu'on s'organise et pas « on doit discuter ». Je suis mal... tout en me disant cela, je souris, parce qu'au fond je sais qu'il ne m'embêtera pas plus que je ne pourrai le supporter. De toute façon je sais l'amadouer, avantage des petites sœurs sur les grands frères.

Je repose ma tête sur l'un des coussins, me recroquevillant, enveloppée dans mon plaid, espérant retomber dans les bras de Morphée. Mais c'est trop tard, je suis trop réveillée et j'ai assez récupéré pour ne pas pouvoir me rendormir immédiatement, et maintenant ma pauvre cervelle va pouvoir carburer à plein régime.

Qu'est-ce que je vais faire ? Ce qui est sûr c'est que je veux Owen comme ami. Le problème est le « plus » qu'il me propose. Déjà le fait qu'il en veuille plus, est-ce que si je refuse, je perdrai tout ? Même son amitié ? D'un autre côté pourquoi je refuserais ? Pour des dizaines de raisons, certaines plus valables que d'autres, mais surtout parce que j'ai peur. Je le désire, vraiment, lui, son corps, sa tendresse, son affection, sa chaleur, tout, mais la peur semble prendre la main sur tout le reste.

Mon pauvre bidon qui gargouille m'interrompt dans mes réflexions. J'espère qu'il a assez faim pour accepter tout ce que je lui donnerai. J'avale rapidement un médicament contre les nausées, espérant qu'il m'aidera à garder ce repas. Je ne suis pas assez motivée pour me concocter un petit plat, mais en ouvrant le frigo je constate que Maria a dû faire un saut ici pendant mon absence, vu qu'il y a trois barquettes de petits plats faits maison. Et même si la tartiflette me tente bien, ça ne me semble pas un choix très stratégique, et j'opte pour un poulet curry et lait de coco. Deux minutes au micro-ondes et c'est réglé, parfait pour le niveau d'effort que je suis prête à fournir pour ce repas.

Je réussis à ingurgiter les trois quarts de la portion prévue par Maria, vautreée devant la télé. Et même si je me sens barbouillée, je parviens à garder ce repas. Par contre inutile d'envisager de

grignoter un morceau du gâteau qui a également atterri dans mon frigo. Je tente de me remettre à travailler pour chasser toutes les questions qui tournent en boucle dans ma tête, mais je n'arrive à rien. Je finis par rester scotchée devant un film en espérant finir par tomber de fatigue.

Je dors quasiment tout le temps dans mon canapé, j'ai besoin du bruit, constamment. La télé fonctionne sans cesse, c'est ma berceuse. Et vu que je n'ai pas installé de poste dans ma chambre, oui parce que par principe je trouve que c'est le pire anti-sexe qui soit, même si c'est bête de ma part vu que je n'ai jamais ramené personne ici, eh bien je dors là où se trouve mon grand écran, dans le salon.

Le lendemain je me réjouis d'avoir fini par m'endormir, et surtout d'avoir fait une grasse matinée qui raccourcira l'attente jusqu'au vernissage.

La journée passe tranquillement en m'occupant à passer des coups de fil pour prendre des nouvelles de mes amis, de Sam, du Club et finalement en essayant de récupérer un duplicata de mon dossier médical pour pouvoir le transmettre à un médecin quand je me déciderai à en chercher un.

À dix-huit heures, je commence à être excitée comme une puce, mais aussi très nerveuse. J'opte pour une bonne douche que j'espère relaxante. Elle ne l'est pas autant que je le souhaitais mais ça m'aide à me détendre et à appréhender la soirée à venir.

J'enfile ma nouvelle tenue, noue ma crinière avec un pic à cheveux tout en laissant quelques mèches rebelles encadrer mon visage. J'opte pour un maquillage type smoky eyes mais assez léger, avec des touches de doré du meilleur effet. Et une fois chaussée de mes petites merveilles, je dois reconnaître que je suis plus que satisfaite du résultat. J'enfile finalement une paire de ballerines pour pouvoir conduire tranquillement, je chausserai mes stiletos à la dernière minute. Je prends une petite pochette noire de circonstance mais qui est un véritable enfer puisque je ne peux pas y mettre le quart du bordel que je considère comme vital et que je trimalle partout avec moi dans mon grand sac à main. Je me contente donc du strict minimum, mes clefs, mes papiers, de l'argent, mon téléphone et une bombe lacrymo. Normal.

19.

— Oliver, c'est moi. J'suis en bas en double file, tu descends ?

— J'arrive tout de suite.

Je tapote nerveusement sur le volant en attendant qu'Oliver descende. Je suis stressée mais une fois qu'il sera là ça ira mieux, il va me distraire et m'occuper l'esprit jusqu'à ce qu'on arrive. Et une fois sur place ça devrait aller, je ne dois surtout pas montrer combien tout cela me rend nerveuse.

— Le plus beau est arrivé, la soirée va pouvoir commencer !

— Salut beau gosse. C'est vrai que t'es pas mal, mais bon j'attendrai que tu aies enlevé ton manteau pour confirmer cette première impression.

Je soupire profondément pour essayer d'évacuer la tension accumulée.

— Allez c'est parti, on y va.

— Qu'est-ce qui se passe ? T'as l'air... j'sais pas, tendue. Tout va bien ?

— Oui ça va. J'ai hâte d'y être. J'espère que ça va bien se passer, qu'il y aura du monde.

— Pfff t'inquiètes pas pour ça, il a pas besoin de nous pour remplir la galerie, tu sais il fait son modeste, ça marche du feu de Dieu pour lui, il vend très bien, chaque soirée comme celle-là est toujours blindée de monde. La presse spécialisée couvre souvent l'événement, j'peux t'assurer qu'il y a des artistes qui tueraient pour être exposés chez lui.

— La presse ?... dis-je songeuse.

Ça c'est un vrai problème, il n'y a pas moyen que j'apparaisse dans un journal, j'ai trop fait d'efforts pour me planquer jusqu'à présent pour prendre ce genre de risque maintenant. Je roule vers la galerie tout en pesant le pour et le contre de continuer sur ce chemin. Si j'utilisais le minimum de jugeote que j'ai, je devrais faire demi-tour et rentrer immédiatement. Mais bêtement je me cherche des excuses en me disant qu'il n'y aura peut-être pas de journaliste, que c'est juste de la presse spécialisée en France et qu'il y a peu de chances que quelqu'un aux États-Unis en prenne connaissance... Et là je comprends que je ne réfléchis plus avec ma tête et que je vais faire une grosse bêtise, je veux changer de direction. Oliver doit remarquer quelque chose parce qu'il m'interroge d'un ton inquiet :

— T'es sûre que ça va ? T'as l'air bizarre tout d'un coup. Plus que d'habitude, c'est dire. Tous les deux d'ailleurs, vous êtes trop bizarres en ce moment. Qu'est-ce qui se passe là ?

— Vaste sujet... hummm. Écoute pour l'instant, je crois que je devrais rentrer, je... je peux pas y aller.

— Tu déconnes ou quoi ?! On est quasiment arrivés, tu vas pas te carapater comme ça ? C'est quoi ton problème ?

Il s'agace, il ne comprend pas ma réaction, maintenant que je suis là il ne doit pas concevoir mon revirement. Je soupire, encore.

— Franchement ?

— Oui, quitte à me donner une info, autant que ce soit vrai.

— La presse. La presse, ça me pose un vrai souci.

En plus du fait que je suis tendue à l'idée de voir Owen parce que les choses sont un petit peu compliquées entre nous, pas en mal, disons juste que lui sait ce qu'il veut et que moi, je suis juste complètement larguée. La soirée s'annonce déjà un peu délicate mais avec la presse en plus...

— Tu t'en fais pour rien là, vu le nombre de fois où j'ai été à des inaugurations ici, j'peux t'assurer que la presse n'a jamais parlé de moi.

Il ironise pour essayer de détendre l'atmosphère et je lui en suis reconnaissante, même si ça ne marche pas vraiment.

— Je sais que tu es plus canon que moi et que tu attireras sûrement plus les objectifs que moi, mais bon si tu veux je serai ton rempart anti-journaliste. Plus sérieusement, même s'il n'a rien dit, je sais bien qu'Owen espère que tu seras là, et t'as envie d'y aller aussi, alors lui fais pas ce coup-là d'accord, pas encore une fois. De toute façon on est arrivés, donc on se gare, et on verra pour éviter la presse, OK ?

Que puis-je répondre à ça, j'ai vraiment envie d'y aller, et en cet instant j'ai juste envie de le croire, de me dire qu'on peut gérer cette situation, qu'après tout il y aura quoi, deux ou trois photos par article, ils ne vont pas perdre leur temps avec la photo d'une inconnue, ils montreront Owen, les artistes et surtout les œuvres. Il n'y a pas de raison de m'affoler, ça ira.

— OK, t'as raison, allons-y. Enfin, dès qu'on sera garés.

— J'vais appeler Owen voir si on peut se poser dans le hangar.

— Non laisse, l'embête pas, on va aller au parking d'à côté, on en a pour cinq minutes.

Il acquiesce.

* * *

— Wouah ! Ça c'est de la godasse ! Et t'es censée réussir à marcher avec des trucs pareils ?!

— Oui mais tu sais quoi, je crois que je vais garder mes ballerines jusqu'à ce qu'on arrive. J'les mettrai à la dernière minute parce que même si c'est pas loin, je me sens pas de faire le chemin avec, surtout qu'il y a des pavés par endroits. Allez, en route !

Il m'offre son bras et je me ragaillardis sur le chemin, reprenant de l'assurance à chaque pas, rassurée par la présence de mon cavalier qui m'a promis de faire le nécessaire pour que les choses se passent bien. Arrivés dans la bonne rue, une petite vague de frissons me parcourt l'échine. Je m'arrête pour chausser mes stiletos qui me font grimper de dix centimètres, me donnant étonnamment plus d'assurance et de contenance.

Une hôtesse prend nos manteaux dès notre entrée et je me sens d'un seul coup très exposée alors que plusieurs regards convergent vers nous.

— La vache ! Ta robe est... très hot ! Ça va être dur de la jouer discret du coup !

Je me sens rougir et baisse la tête pour cacher ma gêne, subitement j'assume un petit peu moins ma tenue que je sais assez impudente. Je finis par relever les yeux pour scruter la galerie, tant pour

chercher Owen que pour analyser dans quoi j'ai mis les pieds. Il y a déjà beaucoup de monde alors que ce n'est que le tout début de la soirée. Oliver avait raison, la galerie a du succès, c'est une évidence maintenant que je la vois remplie de tous ces amateurs d'art, journalistes, artistes...

— Allez viens, allons prendre un verre. On cherchera Owen après.

Oli me sort de ma rêverie en m'entraînant avec lui vers le coin-bar qui a été installé pour l'occasion.

— Une coupe de Champagne pour moi et pour mademoiselle...

Oliver me lance un regard, m'invitant à passer ma commande.

— Un verre de jus de fruit s'il vous plaît.

Je continue d'examiner tout ce qui se trouve autour de moi, les gens, mais aussi les œuvres. Je comprends parfaitement pourquoi il a décidé d'exposer ce graffeur. Il a beaucoup de talent, ses œuvres sont vivantes, dynamiques, pleines d'énergie. J'adore, sans réserve. Absorbée par l'analyse des différentes toiles, je ne remarque pas immédiatement la paire d'yeux qui m'examine, mais quand nos regards se trouvent, je vois toute l'attention qu'il porte sur moi, ignorant les personnes qui lui parlent, se contentant juste de hocher la tête pour leur donner l'impression qu'il est avec eux. Doucement, un sourire commence à apparaître sur son visage, ses yeux brillent, il est heureux. Après quelques secondes son regard prend une nouvelle couleur, une teinte plus coquine, plus gourmande, apparemment il apprécie ma tenue. Nous ne nous quittons pas des yeux jusqu'à ce qu'une jeune femme lui attrape le bras, se montrant assez insistante, pour discuter avec lui. Je me retourne, reportant mon attention sur mon cavalier et échange avec lui sur le travail de l'artiste qu'il apprécie également. Il plaisante sur l'effet que l'une des toiles aurait chez lui s'il en avait les moyens et sur le fait que son appartement deviendrait un vrai piège à filles. Il n'arrête pas de blaguer, fidèle à lui-même, il en fait peut-être même plus qu'à son habitude pour être certain de me distraire. Et ça fonctionne plutôt bien jusqu'à ce que je sente comme une vague de chaleur, reconnaissable entre toutes, irradiant mon dos. La vibration, pareille à celle d'une contrebasse, que je *ressens* au fin fond de moi-même ne me laisse aucun doute sur la personne qui se tient derrière moi.

— On a déjà dû te le dire dix fois ce soir, mais tu es époustouflante.

Le rouge me monte aux joues à la vitesse de l'éclair en entendant ces mots. Il pose sa main dans le creux de mes reins et s'installe à mes côtés, me regardant intensément, savourant l'embarras que son compliment a généré en moi.

J'inspire profondément, essayant d'aspirer du courage en même temps que de l'air, je redresse la tête et sonde son regard à la recherche des réponses que j'ai attendues toute la journée. Il a une moue amusée, comprend-il ce que j'essaie de faire ? Je n'en reviens pas qu'il arrive à rester aussi détendu, il s'est ouvert à moi, il m'a dit ce qu'il voulait depuis plusieurs jours déjà et il attend patiemment, sans même montrer le moindre signe d'impatience. Je ne serais jamais capable du même self-control.

— Alors qu'est-ce que tu en penses ?

Il prononce ces mots avec une douceur infinie, et pendant une seconde je ne suis pas sûre qu'il ne fasse qu'allusion qu'aux œuvres exposées. J'ai envie de jouer son jeu et de lui répondre que tout ce qu'il propose est très intéressant, mais je me ravise rapidement, ne voulant pas me montrer trop joueuse pour l'instant. Tant que je ne sais pas où je veux aller, je ne peux pas me lancer dans ce genre d'amusement sans risque.

— C'est vraiment super. Je comprends très bien pourquoi tu voulais exposer ce graffeur, il a beaucoup de talent.

— Que veux-tu, j'suis doué pour m'entourer de personnes merveilleuses !

Il ne cache même pas son amusement à ce clin d'œil sur lequel Oliver rebondit immédiatement.

— Alors ça, c'est gentil, vraiment j'suis flatté. Mais bon t'es pas obligé de me faire de telle déclaration en public, tu sais.

Il rigole, ne pouvant s'empêcher de profiter de sa propre plaisanterie et je ne tarde pas à le rejoindre dans son fou rire. Mais je suis vite interrompue par un flash qui me fait sursauter. Le temps que j'identifie la source du cliché, Oliver s'est rapproché, prenant ma main dans la sienne en me chuchotant à l'oreille que nous n'étions pas visés. Je détourne légèrement les yeux, embarrassée par ma réaction un peu vive, non sans ignorer le regard interrogateur qu'Owen lance à son ami, intrigué par mon attitude.

Mon téléphone se met à vibrer au fond de mon sac et je vois là la bonne excuse pour faire diversion. C'est Jessie. Je préférerais éviter de répondre, mais il me harcèlera jusqu'à ce que je le fasse et je ne tiens pas à me justifier sur le fait d'avoir pris mon portable pour finalement ne pas prendre l'appel.

— Excusez-moi une seconde.

Je veux m'éloigner mais en tournant sur moi-même je dois me rendre à l'évidence il y a du monde

partout, je ne pourrai pas m'isoler à moins d'aller m'installer dans les bureaux et je ne tiens pas à traverser toute la galerie pour y arriver. De toute façon je vais vite mettre un terme à cet appel, ne voulant pas aborder certains points pour l'instant avec mon frère.

— Salut toi. J'suis désolée mais ce n'est pas encore le bon moment. Tu me laisses te rappeler plus tard ?

— Pas moyen, tu prends deux minutes s'il te plaît.

Son ton est ferme et ne tolère aucune négociation.

— Écoute, je ne suis pas toute seule là, il y a plein de monde autour de moi, c'est vraiment pas le bon moment. Promis je te rappelle dans quelques heures.

— Il faut juste que je m'organise, normalement je prends un vol la semaine prochaine, je devrais être là mercredi. Où est-ce que t'as posé tes valises ma puce ?

Je me décompose, je ne veux pas avoir cette discussion ici mais il ne va pas me laisser le choix. Il n'est pas au courant pour mon appartement parisien, je tiens vraiment à ce que cela reste mon refuge, que si quelqu'un lui met la main dessus, il me reste une chance de me cacher. Je déteste lui dissimuler des choses, il est celui à qui je peux tout dire, quand on a autant de secrets que j'en ai, il est bon d'avoir quelqu'un avec qui les partager, quelqu'un auprès de qui soulager sa conscience, quelqu'un à qui se confier, et Jessie est ce quelqu'un, mais malgré tout je dois, à lui aussi, cacher certaines choses.

Je ferme les yeux très fort en mettant la main sur mon visage tellement j'ai honte du mensonge qui s'apprête à franchir mes lèvres, mais surtout parce que je suis embarrassée parce qu'il y va avoir deux témoins de choix pour l'entendre.

— Je suis descendue dans un hôtel, je vais te réserver une chambre et je t'y conduirai après t'avoir récupéré à l'aéroport. Tu m'envoies les infos sur ton vol par texto, OK ?

Quand j'ouvre de nouveau les yeux je remarque la moue d'Owen, mi-boudeuse mi-amusée, qui semble dire que ce n'est pas joli-joli de faire des mensonges.

— Très bien, je te laisse t'en occuper. Sinon, je n'ai toujours pas vu de mouvement pour ton dossier médical.

J'en étais certaine, je n'allais pas y couper.

— S'il te plaît, lâche-moi avec ça, je vais m'en occuper mais là ce n'est vraiment pas le moment

d'en parler. Ne m'oblige pas être malpolie en te raccrochant au nez. S'il te plaît.

Mon ton est sec afin de mettre fin aux reproches qu'il va lancer si je le laisse faire.

— Bien, j'ai compris. Mais t'as vraiment intérêt à me rappeler très vite. Ce soir, au pire demain matin pour toi.

— Ça marche. À très vite. Bisous.

— Bisous la souris.

Je ne relève même pas le fait qu'il utilise ce surnom qui m'exaspère et raccroche.

— Alors comme ça, tu es à l'hôtel ? se moque Oliver.

— C'est très mal d'espionner les appels d'une dame. Ce n'est pas digne d'un gentleman.

— Cherche pas à noyer le poisson. À qui tu as menti, à nous ou à l'autre ?

Je ne l'avais pas vu venir, effectivement ils sont en droit de croire que je viens de dire la vérité et que c'est à eux que j'ai menti, mais curieusement Owen n'a pas l'air de se poser la question, il sait que je ne lui ai pas menti. Dans la mesure du possible, j'essaie de ne jamais lui mentir, je peux lui dire que je ne veux pas lui donner certaines informations, il est capable de l'accepter, ce qui ne m'oblige pas à fabuler pour éviter ses questions, contrairement à Jessie, à qui, si j'avais dit avoir un pied à terre mais que je ne tenais pas à lui dire où, aurait remué la Terre entière pour le trouver. Pas pour m'y embêter, juste au cas où, il a besoin de savoir où me débusquer en cas de souci, il a du mal à accepter que je puisse refuser son aide parfois.

— Rassure-toi, c'est pas à toi que j'ai menti. Donc pas la peine d'insister je me sens bien assez mal d'avoir dû faire un plan comme ça à mon frangin.

Owen me lance un regard intrigué

— J'aurais pas cru que c'était lui, pourquoi tu lui as pas dit que tu avais ton appart, même si tu l'y invites pas ?

— Parce que contrairement à toi, il ne va pas être capable d'accepter que je ne lui dise pas où ça se trouve et qu'il a les moyens de trouver où c'est.

— Qui a dit que je l'acceptais ?

Il me toise, amusé, un brin provocateur.

— OK, passons à autre chose, je n'ai pas envie de parler de ça maintenant. Bon alors qu'est-ce que ça donne pour l'instant, est-ce que tes nouveaux protégés plaisent ?

— Ça peut aller, même s'il faut bien reconnaître que les graffs ne sont pas vraiment ce à quoi mes clients sont habitués. Je vais devoir étendre ma clientèle, mais c'est une bonne chose au fond. De toute façon l'important c'est qu'il y ait du monde, le bouche-à-oreille fera le reste.

Il continue à m'expliquer sa stratégie commerciale tout en gardant sa main sur mes reins qui irradie tout le reste de mon corps. Mais lorsqu'une cliente, apparemment habituée des lieux, s'approche d'Owen pour le saluer, il s'avance vers elle et sa main coulisse sur ma hanche jusqu'à mon ventre et j'ai immédiatement un léger mouvement de recul qui ne lui échappe pas. Il fait la bise à sa cliente, puis me toise d'une façon que j'ai bien du mal à décrypter, surpris et blessé, je crois. Il me dévisage, puis ses yeux descendent vers mon ventre et je me sens exposée, instinctivement j'ai envie de poser ma main sur mon ventre, mais je ne le fais pas, ne voulant pas augmenter la gêne qui s'installe entre nous. Je me tourne vers la cliente pour la saluer, espérant détourner l'attention d'Owen sur elle. Ce qui fonctionne, il est trop poli pour ne pas répondre à ses devoirs d'hôte.

Au bout de quelques secondes, il l'accompagne dans la galerie pour lui présenter lui-même les différentes œuvres exposées. Il est clair qu'il pense faire une vente dès ce soir avec cette femme qui doit être une vraie amatrice d'art. Oliver se rapproche de moi pour continuer à bavarder tranquillement, spéculant sur les invités, nous demandant qui vient pour jouer les curieux et qui va ouvrir son porte-monnaie. Mais je ne suis pas très attentive à notre discussion, je garde un œil discret sur Owen, qui fait de même quand son acheteuse est occupée à examiner des toiles. Je détourne rapidement les yeux, amusée qu'il m'ait surprise à l'observer.

Après un quart d'heure il finit par nous rejoindre

— Bon eh bien, la soirée commence plutôt bien, j'ai déjà vendu une pièce. J'avoue, c'était facile, c'est une habituée et elle attendait le vernissage pour se faire un petit cadeau. Sinon, vous voulez grignoter quelque chose ? Y a des amuse-bouches si ça vous tente.

J'ai judicieusement prévu le coup en prenant un médicament contre les nausées quand j'attendais Oliver dans ma voiture et je me sens alors capable de faire honneur au buffet. J'accepte donc sa proposition avec plaisir et il me fait signe de la main, m'enjoignant d'avancer vers la table couverte de petits fours. Je remarque qu'il s'apprête à reposer sa main sur mes reins, mais il se ravise. Je tente de ne pas trop y prêter attention pour ne pas culpabiliser davantage d'avoir eu ce mouvement de recul

quelques minutes plus tôt. Je commence à grignoter quelques canapés qui font le bonheur d'Oliver qui ne manque pas de faire remarquer qu'il n'est venu que pour cela. Owen ne peut pas rester très longtemps avec nous, trop occupé à aller saluer les différents visiteurs, prenant le temps de répondre aux questions de quelques journalistes. Je suis ravie de voir l'excellente tournure que ce vernissage prend, tout se passe au mieux, il a l'air heureux, épanoui, dans son élément. Cette galerie lui va tellement bien, chacun mettant en avant le charme de l'autre.

La soirée suit son cours, je prends le temps de faire tout le tour de la galerie avec mon cavalier pour examiner chaque œuvre présente. Mais effectivement, lui est plus là pour le buffet que pour les œuvres. En tout cas c'est ce qu'il me dit, mais je sais bien au fond qu'il est surtout là pour soutenir son ami et je trouve très mignonne la façon dont il s'en défend.

L'heure tourne et il commence à se faire tard, et la façon dont mon ami se tortille pour détendre ses muscles me fait comprendre qu'il est temps de lui rendre sa liberté.

— Tu veux rentrer ?

— Ouais j'avoue ce serait sympa, surtout que c'est pas ce soir que je vais pouvoir ramener une petite étudiante en art chez moi...

— Hooo, t'es trop gentil de t'être sacrifié pour m'accompagner.

Quel plaisir de retrouver cette complicité aussi simplement après trois ans, parce que même si on s'est appelés, ça aurait pu créer une distance mais il n'en est rien, notre connivence est toujours la même et c'est un vrai bonheur. À cet instant, je savoure la chance que j'ai d'avoir un tel ami dans ma vie.

D'un seul coup je le vois lever la main pour attraper un objet qu'on vient de lui lancer.

— Tiens, prends mes clefs si tu veux rentrer, à cette heure-là il y a plus de métro, je rentrerai à pied.

Owen vient de réapparaître à nos côtés.

Je me permets d'intervenir :

— C'est pas la peine, je l'ai emmené, je peux le raccompagner. En plus il a été un parfait cavalier, je m'en voudrais de ne pas assurer au moins pour ça, mais Oliver m'interrompt.

— Non t'embêtes pas, moi je suis crevé, mais si tu veux continuer à profiter de la soirée, reste.

J'hésite, mais quand je vois le désir briller dans les yeux d'Owen, ma décision est prise.

— Bien, si tu crois que tu peux te passer de moi pour faire le trajet du retour, alors je te laisse.

Je le serre dans mes bras chaleureusement et le remercie d'avoir été si adorable durant toute cette soirée.

Owen attrape ma main et m'entraîne dans son sillage auprès des derniers invités encore présents, m'introduisant comme « une très bonne amie » et m'enjoignant à participer à chaque conversation. Sa prévenance m'aidant à trouver ma place parmi toutes ses connaissances, je me détends et apprécie cette fin de soirée.

Les uns après les autres, tous finissent par quitter les lieux, nous laissant seuls avec le personnel engagé pour l'occasion.

— C'était une chouette soirée, mais je commence à être fatiguée, je vais rentrer maintenant. On s'appelle ?

— Reste, s'il te plaît.

Il dit ces mots avec une sincérité troublante. Il ne joue pas, il ne rigole pas, il veut juste que je reste et que je sache combien cela compte pour lui. Je resserre mes lèvres pour empêcher le oui que j'avais envie de lui crier de franchir mes lèvres.

— Je... je ne sais pas. Je sais que je te dois une réponse, je suis désolée. Je ne sais pas quoi te dire. Je suis... un peu perdue pour l'instant.

— Je ne te demande rien de plus que de rester avec moi. Pas de réponse, pas de promesse, pas d'engagement, juste reste avec moi ce soir, continuons juste à profiter de cette soirée qui est si agréable. Viens avec moi sur la péniche.

L'une des personnes attachées au service du traiteur s'approche de nous pour nous informer qu'ils en ont terminé. Owen la conduit vers son bureau, certainement pour régler quelques formalités liées à la fin de la prestation, ce qui m'octroie quelques précieuses minutes de réflexion. Qu'espère-t-il en m'invitant chez lui ? Il est inenvisageable qu'il se passe quoi que ce soit, pas dans l'état actuel des choses. D'une certaine façon je ne pense pas qu'il songe à quelque chose de très intime mais... je suis perdue, complètement perdue.

En l'attendant, je m'installe devant l'un des graffs, les bras enroulés autour de mon corps, le

contemplant en essayant d'oublier tout le reste. Je vois du coin de l'œil l'employée quitter les lieux quand j'entends les pas d'Owen se rapprocher de moi. Je ne fais pas un geste, parce qu'au fond je ne sais même pas quoi faire. Ses mains se posent sur mes épaules et glissent doucement le long de mes bras jusqu'à m'enlacer complètement, son corps plaqué contre mon dos. S'approchant de mon oreille, il murmure avec une infinie douceur.

— Reste. S'il te plaît, reste avec moi ce soir.

Toute la tendresse qu'il a mise dans ces mots me bouleverse parce que je *ressens* une certaine fragilité en lui et je comprends alors qu'il n'a pas un seul instant été serein en attendant une réponse de ma part. Des larmes d'émotion commencent à me monter aux yeux mais je les ravale, ne voulant pas le troubler davantage.

— Je ne te demande rien de plus que de rester avec moi, je ne sais pas ce que tu...

Je ne lui laisse pas le temps de finir sa phrase,

— D'accord.

Le simple fait d'avoir accepté sa proposition me fait frissonner. Il se penche au-dessus de mon épaule et m'embrasse la joue. On reste ainsi quelques secondes, contemplant le tableau devant nous.

— Il me plaît vraiment bien. Je crois que j'ai envie de te l'acheter.

— On a bien le temps d'en discuter. Rentrons tu veux bien ?

— On a le temps... si tu ne le vends pas à quelqu'un d'autre entre temps. Elle irait bien chez moi.

— OK, je note qu'il y a une option sur cette toile. On y va ?

Il finit par relâcher son étreinte, me saisit la main, l'embrasse, et me demande d'attendre une seconde le temps d'éteindre toutes les lumières. Il revient rapidement et m'entraîne vers la sortie. Une fois sur le pas de la porte c'est moi qui lui demande une seconde.

— Attends, il faut que je me débarrasse de ces deux tortionnaires, lui dis-je en désignant mes escarpins, elles sont trop magnifiques mais je n'aurais jamais dû les inaugurer ce soir, je dois avoir perdu au moins trois orteils dans la bataille, je rigole mais n'en souffre pas moins.

Au moment où je m'apprête à les retirer pour chausser mes ballerines il passe l'un de ses bras sous mes genoux, l'autre dans mon dos et me soulève dans ses bras. Je pousse un petit cri de surprise puis

pars dans un fou rire que je n'arrive pas à arrêter.

— Arrête, repose-moi, ça va aller, j'ai d'autres chaussures pour marcher.

— Non, garde-les, t'es trop belle comme ça.

Sur ces belles paroles, il commence à marcher en me portant, mes bras autour de son cou. Mais en le voyant prendre la direction de la péniche, j'interviens.

— Non, non, attends, j'ai ma voiture au parking d'à côté, faut que je la récupère.

— À tes ordres.

Nous nous mettons en route.

20.

Il se gare sur le petit espace réservé près de la péniche. Je l'ai laissé prendre le volant, j'avais trop mal aux pieds et j'apprécie de le laisser s'occuper de moi.

À peine sortis de la voiture, il reprend ma main dans la sienne et me guide vers la passerelle, mais me voyant peiner à marcher, en particulier parce qu'il y a des pavés au niveau du quai, il s'approche et je comprends qu'il va me reprendre dans ses bras.

— Non, non arrête, pas ici, ça glisse et la passerelle est trop étroite, tu vas me faire tomber.

— Je ne te laisserai jamais tomber.

Je ne relève pas ce qui est plus qu'une allusion de sa part, l'esquive doucement pour qu'il ne me porte pas et rigole de lui avoir échappé. Je retire mes chaussures et monte en premier sur le bateau.

— Tu veux boire un truc, p'tit cœur ?

Ça me fait toujours de l'effet quand il m'appelle ainsi. Je trouve cela mignon, gentil et ça ne le rend que plus attirant.

— Oui, je veux bien, un jus de fruit si tu as.

— Je t'apporte ça. Installe-toi, va te poser dans le canapé, pas besoin de continuer à souffrir en restant debout.

Je m'assois sur le sofa, rejette ma tête en arrière sur le dossier, prête à m'endormir sur place

tellement je suis fatiguée. En laissant glisser mes mains le long de mon corps sur le canapé, je sens une télécommande sur le canapé, celle de la stéréo. J'en profite, et pendant qu'il vient vers moi avec une bouteille de jus de pomme et un verre dans une main et une bière dans l'autre, j'allume sa chaîne pour faire ma petite curieuse et découvrir ce qu'il a pu écouter en dernier. Quel plaisir d'entendre la voix d'Ella Fitzgerald interpréter *Summertime*. Je me réinstalle immédiatement la tête en arrière, les yeux fermés, et me laisse envahir par cette voix envoûtante. Le canapé s'affaisse légèrement quand Owen prend place près de moi, je reconnais le bruit des bouteilles posées sur la table basse et d'un seul coup il m'attrape les chevilles, me faisant pivoter sur le canapé, dos à l'accoudoir.

— Qu'est-ce que...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase que je comprends, il me masse les pieds.

— Laisse-moi faire, détends-toi.

— Oh mon Dieu. Hummm, ce que tu me fais là...

Pfiouuu c'est trop bon. Tous mes muscles se relâchent d'un seul coup, j'ai l'impression d'être en coton, de ne plus avoir d'os. Je souris, n'ayant plus la force de rire, et me mords le côté gauche de ma lèvre inférieure, savourant ce plaisir intense qu'il me procure. Ses mains magiques finissent par m'extorquer un ronronnement, ce moment est trop parfait, la péniche, la musique, et lui, si doux, si attentionné, si... divin.

— Je crois que je pourrais rester comme ça jusqu'à la fin des temps.

Les mots sont encore une fois sortis trop vite de ma bouche, comme cela m'arrive trop souvent avec lui. Encore une défaillance de mon filtre cerveau/bouche !

— Si j'avais su qu'il suffisait d'un massage des pieds pour te convaincre, je ne me serais pas posé tant de questions.

J'entends son sourire en disant ces mots, mais je n'en ai pas la confirmation, ayant toujours les yeux fermés. Je ne réponds pas, que puis-je dire ? Il m'offre tout ce que je peux désirer sur un plateau d'argent, et même plus, beaucoup plus, trop peut-être. Et c'est là que je comprends où se trouve le cœur du problème. Ce qui m'ennuie ce n'est pas de savoir ce que je veux ou pas, au fond je sais que je veux ce qu'il me propose. Ce qui m'embête c'est que lui puisse en avoir envie, comment peut-il ? Je n'arrive pas à l'accepter. Je ressens même de la honte d'être prête à accepter sa proposition en le mettant dans une situation que je considère comme déplacée. Même s'il tient à moi, comment peut-il avoir envie que je partage sa vie alors que je porte l'enfant d'un autre ? Situation d'autant plus cruelle

qu'il est stérile, j'ai l'impression de lui renvoyer cet état en plein visage, de remuer durement le couteau dans la plaie. Je réalise que si je ne m'empresse pas d'essayer d'aller plus loin, c'est par égard pour lui. Quelle ironie quand on pense que c'est lui qui me le demande, si ça ne lui pose pas de problème, pourquoi cela m'en pose-t-il à moi ?

— À quoi tu penses ?

— À rien.

— Houu la petite menteuse. Ton cerveau est en train de carburer à plein régime, ça se voit. Dis-moi.

Son ton au début rieur devient plus doux mais néanmoins sérieux. Il arrête la musique, signe qu'il espère une vraie conversation.

— J'me disais que si jamais tu en avais marre de la galerie, tu pourrais te reconvertir en masseur.

— Très drôle. Dis-moi ce qu'il y a ? J'ai besoin de savoir à quoi tu penses, parce que si je peux être patient, j'ai quand même besoin de comprendre un minimum ce qui se joue. Tu dois te poser des questions, alors pourquoi ne pas en parler ensemble pour que j'essaie de t'apporter des réponses et vice versa ?

— Tu m'énerves à être aussi malin.

Je me redresse, me sers à boire et tente de répondre à sa demande.

— Je sais que tu as raison et que tu as le droit d'avoir des réponses, que d'en parler ensemble ça aiderait à faire avancer ma réflexion...

— Mais tu veux pas en parler, m'interrompt-il, l'air légèrement agacé.

— Non non, c'est pas ça, me défends-je. Je veux en parler avec toi, je ne sais juste pas comment en parler ni vraiment quoi dire. Quand je suis revenue, je n'étais pas du tout dans cet état d'esprit, j'avais besoin de quitter Pasadena, mais surtout je voulais retrouver mes amis. J'avais besoin de me sentir chez moi, entourée, c'est ça que je venais chercher. Et là tu me... je sais pas en fait.

— Comment ça, tu ne sais pas ? Tu sais pas ce que je te propose ? Parce que ça, je peux le clarifier tout de suite pour toi.

Je le coupe immédiatement.

— Non ! S'il te plaît, ne le dis pas.

Je sens les larmes commencer à me monter aux yeux.

— Je ne suis pas prête à mettre des mots sur tout ce que je ressens, et je suis désolée, mais je ne suis pas prête à les entendre tout de suite de ta bouche. Excuse-moi, s'il te plaît, ne m'en veux pas. Je sais que...

Il ne me laisse pas terminer ma phrase, voyant les larmes rouler sur mes joues, il me prend dans ses bras et murmure à mon oreille.

— Chuuuut, ça va aller. Ne t'inquiète pas, ça peut attendre. Chut.

Je niche ma tête dans son cou et essaie de recouvrer mon calme. J'en profite pour inspirer profondément et m'imprégner de son odeur.

Une fois apaisée, je me libère de son étreinte, les yeux baissés, gênée. Finalement je laisse retomber mon front contre son torse, fatiguée, éprouvée par cette tempête de sentiments, presque vaincue. Il dépose un long baiser sur le haut de mon crâne et je le surprends à humer mes cheveux, s'imprégnant de mon odeur comme je viens de le faire.

— Tu restes pour dormir hein ?

Il me pose la question tout en gardant sa joue contre ma tête.

— Oui, je lui réponds dans un souffle, n'assumant pas vraiment ma réponse.

— Tu veux grignoter un truc avant d'aller te coucher ?

— Non c'est gentil, j'ai bien profité du buffet ce soir. Je t'avoue, je suis crevée, j'ai juste envie de dormir et de recharger mes batteries.

— Tant mieux, moi aussi, la journée a été très longue et épuisante. À dire vrai, c'est toute cette semaine qui a été dure, j'ai bossé comme un dingue et j'ai mal dormi.

Quelque chose me dit que je ne suis peut-être pas étrangère à ses problèmes de sommeil, mais je ne veux pas l'interroger sur ce point.

— Je peux squatter ta salle de bain ?

— Fais comme chez toi.

Sur cette invitation je vais chercher son tee-shirt *Hard Rock Cafe* en lui lançant un regard taquin, trop amusée d'avoir mis la main sur son tee-shirt préféré, et me dirige vers la salle de bain pour me préparer.

En sortant, je le retrouve en train de faire du rangement dans la cuisine, il m'observe avec un regard plein de tendresse jusqu'à ce que ses yeux glissent sur mes jambes. Une lueur d'inquiétude traverse son visage mais il ne dit rien et je fais mine de ne pas avoir remarqué, je ne veux pas lancer une nouvelle conversation qui ne mènerait nulle part. Je me faufille jusqu'au lit où je me glisse sous l'épaisse couette, de « mon » côté du lit. Après quelques minutes dans la salle de bain, il me rejoint, non sans avoir éteint toutes les lumières, ma lampe de chevet seule nous enveloppant d'une douce lueur. Au moment de se coucher, alors que je m'apprête à éteindre la lumière, il m'arrête.

— Attends, je vais remettre de la musique.

— Laisse, ce n'est pas la peine, t'en fais pas pour ça.

— Si c'est bon, je sais que tu dors mieux avec du bruit.

C'est tellement adorable de sa part de se souvenir de ce genre de chose et d'avoir ce type d'attention. Pourtant je sais que je n'en aurai pas besoin, qu'une fois que je serai près de lui, ma tête sur son torse, les bruits de son cœur et de sa respiration emplissant mes oreilles, tout ira pour le mieux, j'aurai retrouvé mon chez-moi.

Quand il revient, il enclenche la musique et je m'installe tout contre lui, mes jambes mêlées aux siennes, un bras autour de son torse, je me sens étonnamment sereine là où j'aurais pu m'attendre à me sentir tendue. Je n'ai même pas réfléchi, je me suis blottie contre lui alors que j'aurais pu rester de mon côté sans m'approcher de son corps. Au fond, nous partageons juste un moment de tendresse dont nous semblons tous les deux avoir besoin, laissant nos questions et nos inquiétudes en stand-by, profitant simplement de l'instant présent.

Je suis pelotonnée contre lui, ma tête sur son épaule, ses deux bras m'enlaçant tendrement. Mon attention se porte alors sur la chanson qui vient de débiter... Hummm. Il n'a évidemment pas mis une musique au hasard, il a choisi *A drop in the ocean*. Ces mots que je ne l'ai pas laissé me dire quelques minutes plus tôt, Ron Pope est en train de les dire pour lui. Je perçois sa respiration pesante, son étreinte se raffermir et je ressens à quel point il a besoin de moi à cet instant. Mais alors qu'il caresse doucement mon dos, il s'arrête subitement, et pendant quelques petites secondes, je perçois un malaise en lui, il finit par soupirer, profondément, libérant le souffle que je n'avais pas vu qu'il retenait. Sa main ne bouge plus, son pouce uniquement continue un doux va-et-vient, et je réalise ce qui vient

d'arriver : il a senti mes côtes à travers son tee-shirt, ce qui accroît certainement son inquiétude qui a commencé à percer quelques minutes plus tôt en voyant mes jambes. Je lui dois au moins de le rassurer. Toujours étendue sur le flanc, je me redresse sur mon coude et je porte ma main, jusque-là sur son torse, à sa joue, l'incitant ainsi à tourner son visage vers moi, même si je ne discerne quasiment pas ses traits dans la pénombre.

— Tout va bien, ne t'inquiète pas, je t'assure que tu n'as aucune raison de t'inquiéter.

— J'aimerais pouvoir te croire...

Il soupire doucement, mais avant qu'il ne puisse continuer je presse mes lèvres contre les siennes, pour le faire taire, pour le rassurer, le consoler, lui montrer que je le désire, et parce qu'au fond, j'en ai tellement envie. Il ne bouge pas, répondant à peine à ce baiser. Je l'embrasse encore, puis suce avec une douceur extrême sa lèvre inférieure, la caressant ensuite avec ma langue qui se fait rapidement plus entreprenante. Je comprime mon corps contre le sien, remontant ma cuisse sur son entrejambe, l'exhortant à laisser libre cours à la passion que je sais bouillonner sous cet abord stoïque. En cet instant, je ne pense plus, et c'est comme un soulagement que de libérer mon esprit de tous ces tourments qui ne lui ont pas laissé de répit ces derniers jours. Mon cœur, non, mes hormones ont pris possession de chacune de mes cellules, et me libèrent des entraves que mon cerveau a si soigneusement mises en place. Ses lèvres commencent à répondre à mon appel, sa langue caresse la mienne, déclenchant un frisson qui court tout le long de mon échine. Sa main remontant de mon dos jusqu'à ma nuque, puis dans mes cheveux, maintient mon visage contre le sien. Son autre main effleure mon dos et finit par se placer sous mes fesses, me pressant plus fermement contre lui, affirmant son emprise sur mon corps. Sa passion s'éveille et la pression que je perçois contre ma cuisse m'assure de son désir grandissant. Il me fait basculer sur le dos et se positionne au-dessus de moi, une jambe entre les miennes. La pression qu'elle exerce me stimule dangereusement alors que je ne suis déjà plus vraiment maîtresse de moi-même. Le sentir, lourd, peser sur moi est si excitant, mon corps ne reconnaît que trop le sien. Ma mémoire sensorielle a archivé des sensations qui se rappellent à moi de façon fulgurante, sa façon de me toucher, de m'embrasser, de me faire jouir, tout cela exalte encore plus mon désir, je veux retrouver dans ma chair cette excitation si longtemps oubliée. Ses baisers sont de plus en plus vigoureux, sa main qui malaxe mes fesses remonte jusqu'à mon sein en soulevant le tissu qui me couvre. Ses lèvres explorent ma gorge avant de s'emparer de mon téton, ce qui provoque une onde de choc qui me fait basculer la tête en arrière et pousser un petit gémissement qui le stoppe net.

— Ça va ?

Son ton est inquiet. Je suis pantelante et déboussolée, comment peut-il s'interrompre comme ça ?

— Oui, pourquoi tu demandes ça ? dis-je en haletant.

— J'en sais rien, j'ai eu peur de t'avoir fait mal.

Je respire toujours rapidement, ayant du mal à me ressaisir après cet assaut délicieux.

— On en est loin. Je vais finir par m'inquiéter si tu ne sens pas la différence. Viens là.

Je l'attrape par les cheveux pour l'attirer de nouveau vers moi et l'embrasser, remontant l'une de mes jambes autour de sa taille, mais sa fougue a disparu, terrassée par la peur de m'avoir fait mal. Il m'embrasse, mais doucement glisse à côté de moi, m'incitant à venir me blottir contre lui. Frustrée, je ne veux néanmoins pas le brusquer, et puis un sentiment de honte m'envahit de ne pas avoir su faire preuve de plus de self-control et d'avoir pressé contre lui un corps qui ne doit plus rien avoir de désirable.

Je niche ma tête dans le creux de son cou, enfouissant mon humiliation dans sa chaleur.

— C'est plus sage comme ça. Attendons d'être bien sûrs de ce que l'on veut avant de se lancer dans ce genre de choses. Bonne nuit p'tit cœur.

Sur ce, il m'embrasse le haut du crâne. Comment peut-il garder son sang-froid après une telle vague de chaleur ? À moins que je n'aie été la seule à vraiment prendre un gros coup de chaud.

— Bonne nuit.

Heureusement, complètement épuisée et bercée par les battements de son cœur, ma tête n'a pas l'occasion de torturer mon âme de mille questions avant de sombrer dans le sommeil.

21.

Je me réveille, lovée dans un doux cocon d'une chaleur quasi étouffante, mais j'adore ça. J'aime avoir bien chaud quand je dors, et si la chaleur émane de son corps, c'est encore meilleur. Je bascule la tête pour l'observer, tourné vers moi, un bras replié sous sa tête, l'autre m'enserrant le corps juste en dessous de la poitrine, une jambe enveloppant les miennes. Sa respiration douce et régulière a quelque chose d'apaisant. Je savoure l'instant, en particulier parce qu'il dort et que je ne suis donc pas obligée de m'inquiéter de comment me comporter suite aux débordements de la nuit passée. J'en viens même à me dire que s'il se réveille, je vais refermer les yeux pour faire semblant de dormir. Cette idée me fait sourire, mais pour autant je ne suis pas très sûre de comment réagir. Finalement je ne me pose pas la question bien longtemps parce que je suis prise de nausées qui m'obligent à m'extraire de sa douce étreinte. J'essaie de m'extirper délicatement pour ne pas le réveiller mais l'urgence de la situation m'oblige à être plus rapide que délicate.

Il commence à se tortiller et à grogner alors que je file vers la salle de bain.

— J'ose croire que t'envisages pas de te faire la malle ! me lance-t-il d'une voix encore toute ensommeillée.

Après quelques secondes, je l'entends tapoter doucement à la porte de la salle de bain.

— Est-ce que ça va ? Je peux faire quelque chose ?

— N'entre pas ! J'arrive dans deux minutes.

Je me rafraîchis le visage, me brosse les dents et le rejoins dans la cuisine où il commence à

préparer le petit déjeuner.

Il me toise, visiblement inquiet mais essayant néanmoins de ne pas le laisser paraître.

— Ça va aller ?

— Oui c'est bon, je vais prendre un médoc pour faire passer et ça ira.

Je joins le geste à la parole en me dirigeant vers mon sac à main pour prendre mon flacon de cachets.

— Humm, et merde, soufflé-je.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien d'important.

Mais croisant son regard soucieux, je me dis que je n'ai aucune raison de lui cacher cela.

— J'arrive juste à la fin du flacon et mon ordonnance n'était valable que pour un mois, mais c'est rien, faut juste que je m'organise pour obtenir une nouvelle ordonnance. Arrête de t'inquiéter pour rien, OK ?

— Pour rien ?! Pour rien ?! T'es sérieuse là ?

Son ton est offensé et agacé, mais il prend une profonde inspiration pour se ressaisir et tenter de reprendre cette conversation plus calmement.

— Excuse-moi, j'aurais pas dû le dire comme ça, je sais que tu es inquiet, mais même si ça n'en a pas l'air, je t'assure que ça va bien. Je veux juste que tu ne te fasses pas de souci inutilement. Y a assez de monde qui s'inquiète pour rien pour que tu ne te rajoutes pas à la liste, dis-je en rigolant, espérant détendre l'atmosphère.

— Ton frère par exemple ?

— Jessie s'inquiète déjà tout le temps pour moi, alors là forcément...

— C'est censé me rassurer ? Si ton frère, qui est médecin, est inquiet, c'est qu'il y a matière à se faire du souci non ?

— Non. Il est juste inquiet parce qu'il n'est pas à côté de moi et qu'il ne peut pas intervenir aussi

rapidement qu'il le voudrait. Du coup, au moindre petit signe de défaillance, il flippe en se demandant s'il devrait venir me voir. Mais il n'y a pas forcément de quoi s'inquiéter, c'est juste qu'il n'a pas vraiment confiance dans les autres médecins quand il s'agit de moi. Je t'assure que ça va, je sais que le bébé va bien, je le sais, je le *sens*, je n'ai aucun doute là-dessus, j'peux pas te l'expliquer mais c'est comme ça.

Mais à cet instant, je m'en veux d'avoir prononcé ces mots, ce mot. Bébé. Je ne l'avais encore jamais évoqué comme une personne, j'ai parlé de ma grossesse mais sans vraiment parler de l'enfant en lui-même, et j'ai peur d'être allée trop loin. Mais il ne cille pas, se concentrant sur la préparation de ses tartines. Il relève les yeux pour m'interroger.

— Mais est-ce qu'on peut en dire autant de toi ? Est-ce que toi, tu vas bien ?

Je soupire profondément.

— Ça va aller une fois que les nausées seront passées, mais bon, c'est le début, et comme pour beaucoup d'autres c'est un peu dur, mais ça va aller.

Je contourne l'îlot central pour me glisser près de lui, j'écarte l'un de ses bras pour me mettre face à lui, dos au meuble. Je dégage mon regard que j'espère le plus rassurant possible. Il repousse légèrement ce qu'il était en train de préparer, m'attrape par les hanches, et me repose assise sur le plan de travail. Il fait une moue un peu boudeuse, sûrement fâché de voir avec quelle facilité il m'a soulevée. Instinctivement j'écarte mes jambes et les place autour de sa taille pour l'attirer contre moi. Réalisant ce que je viens de faire, et ne pouvant pas vraiment faire marche arrière, je pose mes mains sur son torse et pose ma tête contre son cou.

— Tu m'énerves.

Heureusement, il a dit cela en rigolant.

— Je sais, il semble que cela fasse partie de mes super pouvoirs, énerver les hommes de ma vie. Apparemment je suis très douée pour ça. Tiens d'ailleurs en parlant de ça...

Je m'écarte de lui et descends du plan de travail pour récupérer mon sac, quand mon téléphone se met justement à sonner. Je regarde l'écran, souris, et prends l'appel.

— Tiens tiens tiens, quand on parle du loup.

— Qu'est-ce que tu disais à mon sujet, la souris ?

— Je parlais de mon super pouvoir pour énerver les hommes de ma vie. Bon, qu'est-ce que je peux faire pour mon frère préféré ? Je pensais qu'on avait fait le point hier soir. Y a autre chose ?

— Je voulais qu'on prenne quelques minutes quand même. Est-ce que t'as vu un médecin ? Parce que sinon j'en ai deux ou trois que je pourrais te recommander.

— Ça sent la question piège. Si je dis non tu vas gueuler, si je dis oui, tu vas grogner aussi parce que ce n'est pas un de ceux que tu voulais. Donc je dis quoi ?

— La vérité, ce serait pas mal.

Et même s'il a dit cela sur un ton léger, je sais que ça ne va pas tarder à changer. Je plisse les yeux comme si j'anticipais un mauvais coup.

— Bon bah vas-y, gueule un coup...

Et c'est ce qu'il fait, il gueule, un bon coup. Je sais que ce n'est pas pour être méchant, qu'il est juste inquiet, et ne voulant pas en rajouter, j'encaisse ses remarques sans broncher. Je baisse la tête, masse ma nuque, ponctuant cette conversation par des « je sais » et des « tu as raison », j'essaie de laisser passer la tempête. Quand mon regard se pose sur Owen qui m'observe, il me demande silencieusement si ça va, et en souriant, je lève les yeux au ciel, lui faisant comprendre que je me fais passer un savon. Et le sourire qu'il m'envoie en retour signifie clairement que c'est bien fait pour moi, il jubile que quelqu'un puisse se permettre de me dire les choses qu'il sait ne pas avoir le droit de me dire. Pour l'instant...

— Bon et tu ne m'as pas dit dans quel hôtel tu es. Parce que du coup, autant que je te trouve un médecin plutôt proche de là où tu habites.

Je suis prise au piège, je connais l'hôtel dans lequel je veux faire nos réservations, mais n'ayant pas eu le temps de le faire jusque-là, je risque de lui donner le nom d'un hôtel qui pourrait finalement s'avérer complet.

— Je peux te rappeler dans une heure pour te dire ça ? Pour l'instant... tu sais.

— Tu n'es pas seule ?

— Exactement.

C'est moche de ma part de me servir de ce genre d'excuse pour esquiver sa question, mais je ne vois pas comment m'en sortir autrement.

— Franchement ma puce, c'est qu'un hôtel, et si ce sont tes amis tu peux bien leur dire, tu pourrais en changer facilement si besoin.

— Je gère ça comme je veux, OK ? Je t'envoie un texto d'ici une heure pour te dire ça. C'est bon pour toi ? On se dit à mercredi ?

— Oui, on fait comme ça. De mon côté je t'enverrai les coordonnées des médecins dont je t'ai parlé, et t'as intérêt à faire le nécessaire d'ici à ce que j'arrive.

Il souffle profondément et reprend.

— Tu sais que je t'aime, je suis juste inquiet, alors s'il te plaît, fais le nécessaire.

— Ne t'en fais, c'est bon.

— Tu n'as pas promis.

— Très bien, c'est promis. Allez, à mercredi.

— À mercredi.

— Hé ! Moi aussi je t'aime.

22.

Je m'installe sur l'un des tabourets de bar situé autour de l'îlot central et l'examine pendant qu'il prépare ce qui me semble être du pain perdu. Il est dos à moi, mais j'ai l'impression qu'il glousse, essayant d'étouffer un rire qu'il ne peut contenir. Il a eu sa revanche en quelque sorte, que demander de plus, Jessie s'est occupé pour lui de me faire la morale et de me demander des comptes, ce que mon frère est, d'une certaine façon, légitimement en droit de faire. Je lui dois tout, ma liberté, ma vie, les rêves que j'ai pu accomplir, et puis, il est de toute façon ma seule famille.

— Arrête de rigoler, lui dis-je d'un ton faussement agacé.

— Oh mais je rigole pas.

— Arrête ça, même de dos je vois bien que tu te marres comme une loutre.

Sachant qu'il ne me voit pas, j'esquisse un sourire, je ne peux pas lui boudier son plaisir, il a mérité que quelqu'un me dispute comme il aurait voulu le faire. Au fond il se réjouit de sentir qu'il a quelqu'un dans son camp, et quelqu'un qui a de l'emprise sur moi, qui plus est.

Il se retourne, et me tend une assiette avec deux belles tranches de brioche perdue, ses yeux encore pétillants de malice au bon tour qui vient de se jouer. Je décide de ne pas faire d'histoire et de manger, si ce n'est de bon cœur, au moins sans grogner. C'est délicieux et je savoure chaque bouchée, en particulier parce que j'ignore combien de temps je vais pouvoir apprécier ce pur délice.

Il s'installe en face de moi et me regarde avec contentement. À cet instant, je ne suis pas très sûre de ce qui lui procure cette satisfaction, que je mange, que je sois ici, que l'on partage un petit déjeuner

simplement, sans prise de tête ?

Mon téléphone émet un bip me signalant un message. Je roule des yeux pour lui montrer que je suis agacée d'être constamment dérangée et je repousse mon téléphone dans sa direction sans y jeter un œil. Un sourire se pose sur ses lèvres, amusé de me voir bouder mon portable.

— Tu ne veux pas regarder qui c'est ?

— Franchement, je crois que je vais mettre mon téléphone en quarantaine, au moins pour la journée. Vu comment elle a commencé, je ne vais pas laisser une porte ouverte aux enqueteurs de ma vie, j'ai envie de passer une bonne journée, tranquille et sans prise de tête.

Son téléphone bipe également, et il se lève pour le récupérer sur la table basse. En passant près de moi, il place sa main au niveau de mes reins, dépose un rapide baiser sur le haut de mon crâne.

— Tu as raison, va pour une journée tranquille et sans prise de tête.

Avec ces mots j'ai l'impression qu'il s'inclut dans mon programme, et j'ai dû mal à concevoir comment une journée à ses côtés pourrait être sans prise de tête, en tout cas dans l'état actuel des choses.

— Humm, c'est Oliver, il propose qu'on aille bruncher. A priori ton texto ça devait venir de lui. Dommage pour lui, je te garde juste pour moi aujourd'hui.

Il discerne mon air étonné suite à sa remarque puisqu'il ajoute :

— Quoi ? T'avais prévu quelque chose ?

— Bah un petit peu à dire vrai. C'est pas que je sois très motivée pour bosser mais bon je serais bien rentrée chez moi prendre une douche et me changer. J'ai quelques trucs à organiser aussi avant l'arrivée de Jessie et vu qu'il doit arriver mercredi...

— Tu sais que j'ai une douche ici, et rien ne t'empêche de traîner dans un de mes tee-shirts toute la journée.

Il sourit de toutes ses dents, trop content de me taquiner de la sorte.

— Et concernant Jessie, tu peux t'occuper de faire tes résas d'hôtel d'ici !

Il se moque ouvertement parce qu'il sait pertinemment que j'ai honte de ce plan dans la confidence

duquel il se trouve bien malgré moi.

Il tapote un message en retour et trente secondes plus tard mon téléphone me signale un nouveau message. Cette fois je regarde ce qu'il en est. Le premier message était bien d'Oliver :

* Tu fais quoi ? Réveillée ? On brunch ? tjrs avec Owen ? On lui propose ?

Le deuxième vient également de lui :

* Lâcheuse ! Tu vas devoir te faire pardonner.

Je me bidonne en imaginant vaguement la réponse qu'Owen a dû lui adresser et lui réponds :

* Mille excuses, je tâcherais de me faire pardonner pendant notre virée de demain. Ça tient toujours ? Je passe te prendre à quelle heure ?

* 10h. PS : j'adore tes textos sans fautes.

* Crote !

Mais un autre texto arrive, d'Owen cette fois.

* Ne cède pas à son caprice reste avec moi.

Il me surveille du coin de l'œil, guettant ma réaction à son message, affichant une moue amusée. J'hésite un instant à formuler ma réponse, je ne veux pas le contrarier alors qu'il est dans de si bonnes dispositions, mais en même temps, j'ai besoin de prendre du recul. Pour lui, tout cela semble si facile, alors que dans ma tête je suis en plein tsunami émotionnel. Et je ne sais que trop bien ce que je devrais faire pour apaiser tout cela, mais je ne suis pas prête à lui poser mes questions, ni à entendre ses réponses pour l'instant.

* Pour l'instant je ne cède qu'à ton caprice.

Je lève les yeux et il a l'air de se réjouir. Mais dans un moment de doute, un parmi tant d'autres, je continue :

* Celui de rester à traîner ici en tee-shirt. :op

* J'avais compris.

Je lui souris, puis me retourne vers mon assiette pour essayer de faire honneur à ce divin petit

déjeuner. Il me rejoint, n'oubliant pas de caresser le bas de mon dos en passant près de moi avant de regagner sa place. Il m'observe dans un silence qui devient embarrassant pour moi, et je me sens obligée de me plonger dans mon assiette pour éviter son regard. Je reprends mon téléphone :

* Arrête de me fixer.

Du coin de l'œil, je le vois froncer les sourcils en entendant son téléphone l'alerter d'un nouveau message. Il éclate de rire une fois lu.

— Bon, je vais prendre ma douche, ça m'évitera de trop te mater !

Il attrape ma main et l'embrasse avant de s'éloigner vers la salle de bain.

J'ai mangé la moitié d'une tranche de brioche et décide de m'arrêter là, histoire de ne pas trop pousser ma chance tant que ça passe. Je connecte mon mobile avec sa stéréo et surfe sur YouTube pour pouvoir mettre quelques chansons spéciales motivation du matin. Je cherche donc *Le brio* de Big Soul. Ça, ça me donne la frite ! Du bon son, à fond, pour me vider la tête de tout le reste, me saouler de bruit et d'énergie pour me *déconnecter* du reste du monde.

Je me trémousse, sautille, gesticule tout en débarrassant la table. Une fois cela terminé, je continue à profiter de la musique. Je connais bien cette playlist et laisse donc YouTube envoyer les chansons suivantes. Je danse toute seule, au milieu de l'espace salon, grisée, envoûtée par le rythme, shootée aux vibrations. C'est enivrant pour moi, pas besoin d'alcool, la musique à elle seule peut me tourner la tête et c'est pour ça que je passe de si bonnes soirées avec Oliver, dans des boîtes qui crachent du son à vous faire saigner les tympans, dont les basses vibrent si fort qu'elles anesthésient tous mes sens, je ne *sens* plus les gens autour de moi.

Je pousse un cri de surprise et sursaute alors que les mains d'Owen viennent se poser sur mes hanches. Je ne m'y attendais tellement pas, trop captivée par la musique, je ne suis plus aussi attentive à ce qui se passe autour de moi et je ne l'ai pas *senti* arriver, contrairement à d'habitude. Je pose la main sur ma poitrine et tente de retrouver mon calme alors mon cœur continue de s'emballer.

— Ça va ? Excuse-moi, je voulais pas te faire peur.

Il a l'air très inquiet, mais j'éclate de rire, me sentant trop bête d'avoir réagi si vivement. Je vois la tension qui avait gagné ses traits s'atténuer, puis s'effacer, pour finalement sourire, contaminé par mon hilarité.

23.

— Bon alors, qu'est-ce que t'as envie de faire ? m'interroge Owen alors que je sors de sa salle de bain après une bonne douche, portant toujours son tee-shirt, vu que je ne tiens pas à me promener en robe de soirée et que de toute façon j'ai prévu de flâner.

— À toi de me le dire, c'est toi qui voulais que je reste. J'ai dit que je voulais passer une journée tranquille sans prise de tête, à voir ce que tu me proposes. Surtout que j'ai pas mon ordi donc je ne peux même pas bosser. Ça va être de la vraie glandouille !

— Tu n'avais pas des coups de fil à passer ?

— Je ferais ça plus tard.

— Quand tu seras tranquille ?! souligne-t-il.

Je ne voulais pas le dire de cette manière, mais effectivement je préférerais passer mes appels plus tard, que ce soit à l'hôtel pour faire mes réservations ou à Maria pour lui expliquer que je vais bouger et lui dire de m'avancer pour faire mes bagages. J'aimerais aussi contacter quelques amis parisiens, un en particulier, un policier avec qui Jessie et moi étions amis et avec qui j'avais pris l'habitude de m'entraîner au stand de tir. Et ça non plus, je ne compte pas en parler à Owen, je ne suis pas très sûre que ce soit le genre de hobby qu'il apprécie. Ceci dit à l'époque je fréquentais déjà le stand, je disais juste que j'allais à la salle de sport, ce qui était vrai parfois, puisqu'Éric me proposait de m'entraîner. C'est Jessie qui nous a présentés quelques semaines après notre arrivée sur Paris. Il travaillait pour la Brigade anticriminalité, mais il avait fini par devenir formateur. Il est clair que mon

frère ne s'en était pas fait un ami pour rien, que c'était purement intéressé, il espérait bien qu'il me prendrait sous son aile. Mais nous nous sommes réellement liés d'amitié et les conseils qu'il me dispensait n'était qu'un bonus à notre entente. Était-ce grâce à moi qu'il avait pris goût à former des jeunes, je ne sais pas, mais en tout cas il avait rapidement postulé pour devenir instructeur et me faisait profiter gracieusement de ses compétences et d'un accès à un super stand de tir.

J'avais déjà appris à tirer aux États-Unis et j'adorais ça. Au-delà du fait que j'étais douée, cela me donnait une sensation de pouvoir et de sécurité, et quoiqu'illusoire, très rassurante. Éric avait ensuite semblé croire qu'il était très important que j'aie des connaissances de self-défense et avait eu à cœur de m'enseigner quelques techniques. Et même si l'idée venait de lui, Jessie en était ravi, ça l'avait rassuré au moment où il avait quitté la France.

— Allô la Lune ? Ici la Terre.

— Humm excuse-moi, tu disais ?

— Je disais que tu passeras tes appels quand tu seras tranquille.

— Non, j'ai dit que je voulais être tranquille et sans prise de tête, et ça, ça fait partie des trucs prise de tête que je gérerai plus tard.

Hoo la jolie pirouette.

— Donc qu'est-ce que tu veux faire ? Vu ta tenue on va se limiter à ce qu'on peut faire dans la péniche. Tu veux te poser pour bouquiner ?

Je ne vois que trop bien ce à quoi il fait référence, nous faisons cela si souvent par le passé, lui assis sur le canapé, moi, allongée, la tête sur ses genoux. On pouvait passer des heures comme ça, en particulier si une tablette de chocolat était à portée de main. Je ne sais pas si c'était intentionnel ou pas, mais il réveille en moi des souvenirs et des sensations très agréables qui me rendent nostalgique.

— Ça me paraît un bon plan.

En particulier parce que cela m'évitera de devoir faire la conversation et que le silence ne sera pas gênant.

— Je te laisse me proposer un livre, parce que vu la taille de ma pochette je n'ai pas le mien avec moi.

— Et tu lis quoi en ce moment ?

— *Orgueils et préjugés.*

— Je l'ai si tu veux reprendre ta lecture, sinon je t'en passe un autre. À toi de voir.

Évidemment qu'il l'a. C'est un passionné d'art, sous toutes ses formes, et la littérature ne fait pas exception. Il a une bibliothèque impressionnante, tant par la quantité que par la qualité des ouvrages. Pour certaines œuvres qu'il aime particulièrement il a même réussi à obtenir d'anciennes éditions de très belle qualité, parfois même dédicacées.

— Autant que je finisse celui-là, je l'ai presque terminé. Je t'en prendrai peut-être un autre après.

Et quand je découvre l'ouvrage, ancien, de très belle facture, aucun doute, il doit lui aussi beaucoup aimer ce texte pour avoir pris la peine d'en trouver une si belle édition.

Il saisit également un livre dont je ne capte pas le titre. Il s'installe, soulevant ses bras en attendant que je pose ma tête sur ses genoux. Je souris et m'installe sans me poser plus de questions. Les choses peuvent être si simples parfois avec Owen. En fait, en y réfléchissant, il ne tient qu'à moi que ce soit toujours aussi aisé, c'est moi qui complique tout, lui sait ce qu'il veut et il est assez compréhensif et conciliant pour qu'il n'y ait jamais de prise de tête. Qu'est-ce qu'un homme aussi merveilleux a pu faire dans une vie antérieure pour tomber sur une chieuse comme moi ?!

Et pour compléter cet instant délicieux, il pose une main sur le haut de ma tête, me caressant légèrement avec son pouce, ne s'arrêtant que lorsqu'il a besoin de sa main pour tourner la page de son livre.

Les minutes et les heures s'égrènent sans que je ne m'en rende compte et c'est lui qui se sent obligé d'interrompre cette douce parenthèse pour me proposer de déjeuner. C'est pas que je sois affamée, mais une petite collation ne serait pas de trop et je le laisse donc s'activer seul en cuisine, prétextant être en mode « détente absolue » pour ne pas aller l'aider. Ceci étant, je suis encore fatiguée de la soirée de la veille et rester tranquillement posée avec un bouquin est en train d'accentuer l'effet soporifique que peut générer le premier trimestre d'une grossesse. J'ai envie de jouer les marmottes, et s'il y avait un bon plaid dans lequel me pelotonner, je sombrerais sûrement très vite dans un profond sommeil.

Il faut croire que le plaid n'était finalement pas si nécessaire car je me réveille sous la caresse d'Owen, sa paume enveloppant ma joue, l'irradiant de sa chaleur. Je penche ma tête pour en savourer le contact, les yeux encore mi-clos, m'extirpant à peine de ma torpeur.

— Humm, laisse-moi faire dodo, lui dis-je avec une petite voix boudeuse mimant une enfant

capricieuse.

— À dire vrai c'est ce que j'ai fait p'tit cœur, mais il commence à être tard et ça serait bien que tu manges un bout.

J'inspire profondément pour essayer d'émerger et me hasarder à prendre une collation.

— Hummm, t'as préparé quoi ?

— Un steak tartare, il sourit mais je ne sais pas si c'est de voir que je suis disposée à manger ou parce qu'il est fier de me montrer qu'il se souvient de mes plats préférés.

— Oh non ! Ça c'est trop cruel ! J'adore ça et j'ai pas le droit d'en manger. Pas de viande crue pour moi.

J'use d'un air désolé car il est clair qu'il était content à l'idée de me faire plaisir et que je viens de ruiner son plan.

— Mince, désolé. Heuu bon, c'est pas grave. J'en fais des steaks, je les cuis et je nous fais des burgers. Avec des frites, ça te va ?

— Te donne pas tant de mal, une baguette, du beurre, du jambon et ça ira.

Je veux éviter qu'il s'embête à préparer quelque chose dont je ne mangerai certainement que trois bouchées.

— Bon, va pour des sandwiches, mais c'est juste parce que je sais que ça prendrait un peu de temps de faire les burgers et qu'il est assez tard comme ça pour que je te fasse pas patienter plus longtemps. Je te ferai les burgers ce soir.

Je me relève doucement pour m'asseoir et il se positionne en face de moi, mes jambes entre les siennes, ses mains reposant sur mes genoux. Je plonge mon regard dans le sien, essayant de jauger son humeur, et lui saisis le visage entre les mains avant de m'adresser à lui.

— Monsieur, je vous trouve bien présomptueux de croire que je pourrais céder à votre caprice au point d'être encore là ce soir.

Je lui dégaine un sourire malicieux et fais un mouvement en avant pour me lever mais il ne bouge pas, me bloquant sur le canapé.

— Et qu'est-ce qui te dit que moi je vais te laisser t'échapper ? Tu m'as trop habitué à te sauver comme une voleuse, on va changer la donne, demoiselle.

Je rigole et le pousse en arrière. Accroupi comme il l'est, il bascule facilement et j'en profite pour me carapater, histoire de jouer un peu avec lui. Mais il m'attrape le poignet avant que je n'aie fait deux pas.

— Je t'ai dit que je ne te laisserais pas t'échapper, les règles du jeu vont changer, jeune fille.

Il a un air... je ne sais pas trop, quelque chose comme amusé et en même temps déterminé. Il m'attire sur ses genoux et se met à me chatouiller, diaboliquement, une vraie torture qui ne prend fin qu'après l'avoir supplié. Je n'en peux plus, je suis essoufflée, je n'en reviens pas qu'il m'ait appliqué un tel traitement alors qu'il semble si inquiet pour ma petite santé. Il a décidé de ne pas m'épargner cette fois.

Finalement peut-être que les règles du jeu vont véritablement changer.

24.

— Arrête, je dois y aller. J'ai vraiment plein de choses à faire.

— Mais je t'en prie, vas-y.

Il dit cela tout en me prodiguant un massage hallucinant. Il m'a prise par surprise en se positionnant derrière le dossier du canapé alors que je finissais mon livre, et depuis lors je n'ai pas réussi à m'extraire de son emprise.

J'inspire profondément pour rechercher en moi l'énergie de résister à la tentation, et il en profite pour malaxer ma nuque et remonter doucement vers mon crâne.

— Hummm. Tu es diabolique. Je dois vraiment y aller, dis-je d'une voix geignarde.

Je finis par m'arracher à ce canapé pour me diriger vers la salle de bain et me rhabiller. Je le retrouve quelques minutes plus tard, à ma place, en train de lire à son tour. Concentré sur son livre, il ne lève même pas les yeux vers moi quand je m'approche de lui.

— S'il te plaît, ne boude pas. Je ne pensais rester que pour la matinée et il est bientôt dix-sept heures. J vais devoir carburer maintenant pour faire tout ce que j'avais prévu.

— C'est bon, pas de souci. Vas-y, va régler tes affaires.

Je ne sais pas trop s'il veut me faire culpabiliser ou s'il est vraiment contrarié, en tout cas sa stratégie fonctionne puisque je m'installe à califourchon sur ses genoux, face à lui, mes jambes

repliées de part et d'autre des siennes. Il ne bouge pas, focalisé sur son bouquin. Je le retire délicatement de ses mains, le pose derrière moi sur la table basse et me retourne vers lui, attrapant son visage entre mes paumes. Je l'incite à me faire face, le regardant droit dans les yeux j'essaie... de scruter son âme, parce que je réalise qu'il ne joue pas, il semble fatigué. Je me concentre intensément sur lui, pour être sûre que je trouverai les mots justes, ceux qui lui feront du bien.

— Écoute-moi attentivement, Owen Henderson, je tiens à toi, plus que je ne le voudrais et surtout plus que je ne le devrais. Je ne sais pas comment gérer les choses et je m'y prends certainement très mal en te laissant de l'espoir là où je ne sais pas s'il peut y en avoir. J'ai besoin de temps, même si je sais que je ne suis pas vraiment en droit de te demander ça. J'ai besoin de savoir... et en même temps ça me fait peur. Laisse-moi un peu d'espace s'il te plaît. Je sais que c'est pas juste pour toi, parce que toi tu sembles savoir ce que tu veux, mais moi...

— Toi aussi tu sais ce que tu veux, c'est juste que tu ne l'assumes pas et je vois pas pourquoi. T'as peur de quoi ? ou de qui ? J'ai été patient, il y a longtemps, acceptant de jouer selon tes règles, tolérant tous tes secrets, mais cette fois-ci je ne veux pas retomber dans les mêmes travers. Tu sais quoi, tu as raison, prends un peu de temps, parce que de toute façon je suis fatigué et frustré et je deviens désagréable. Et au fond tu le mérites pas parce que même si t'es une enquiquineuse, tu ne m'as pas fait de vaines promesses, c'est juste que je mets moins de temps que toi à voir comment les choses vont finir et que j'ai hâte que tu t'en rendes aussi compte.

Il esquisse un léger sourire sur cette dernière phrase, ce qui me rassure.

Je l'embrasse sur la joue en espérant que j'ai pu le rassurer un tant soit peu. Mais moi-même je ne me trouve pas vraiment cohérente, comment lui a-t-il pu y voir clair ? Je me relève, attrape mon sac et quitte la péniche en direction de ma voiture.

Mon pauvre cerveau carbure à plein régime, mais je décide d'essayer de le mettre en pause le temps de gérer les urgences du moment, à savoir l'arrivée imminente de Jessie. J'envisage de prendre une chambre dans un hôtel non loin de la galerie. En tous cas c'était l'idée avant que je ne demande de l'espace à Owen cet après-midi. M'installer près de sa galerie n'est peut-être pas l'idée du siècle. Mais bon, pour l'instant je décide de m'en tenir à mon plan initial plutôt que de m'éparpiller. Je m'arrête devant l'hôtel avec une petite idée en tête. Je procède aux réservations, en prenant soin de prendre deux chambres assez éloignées, histoire de conserver une certaine liberté de mouvement. Je tente ensuite de me mettre le concierge dans la poche afin de le convaincre de ne pas révéler à mon frère depuis combien de temps je suis installée ici, histoire qu'il ne soupçonne pas que je dispose d'un autre pied à terre. L'homme est plutôt sympathique et prêt à se montrer dévoué vis-à-

vis de sa clientèle, et un beau billet finit de le persuader que je serai sa cliente préférée.

Ceci fait, je reprends ma voiture pour entreprendre de préparer mes bagages et m'installer au plus vite à l'hôtel, histoire d'y prendre mes marques et de me faire un peu connaître du personnel. Sur le chemin j'en profite pour passer un coup de fil à Éric, espérant réussir à m'incruster au stand de tir.

— Anouk ?! Comment ça va ? Ça faisait longtemps.

— Oui, trop longtemps. Et justement, devine qui est de retour sur Paris ?!

— C'est vrai ?! Super, t'es là pour combien de temps ?

Sa remarque me fait sourire, suis-je si installable qu'on se sente systématiquement obligé de me demander pour combien de temps je suis là ?

— Pour un moment à priori.

En tout cas je l'espère parce que je commence à être empreinte de certains doutes.

— Il faut qu'on se voie, j'ai plein de choses à te raconter.

— Tu parles, tu veux juste te vanter de tes progrès, oui ! Avoue que tu as tes derniers scores en tête et que tu as envie de te frotter au maître.

Il éclate de rire et j'en fais autant car il me connaît bien, effectivement je voulais trop me vanter de mes dernières performances, et au fond il y a peu de personnes avec qui je peux partager cela.

— Bon, avoue que tu attends que je te propose de passer au stand.

Je rigole de plus belle en lui confirmant qu'il m'a percée à jour.

— Ce soir c'est un peu compliqué, j'ai déjà pris un engagement, mais demain, en fin d'après-midi si tu veux. On ira manger un morceau ensuite.

— C'est très bien, j'avais aussi des choses de prévues pour ce soir, on dit vers dix-sept heures ?

— Oui c'est parfait. Au fait, Jessie est avec toi ?

— Non, pas pour l'instant, mais il se pourrait qu'il fasse une apparition un de ces jours.

Je reste volontairement vague, habitude tenace que de ne jamais parler de lui et de son planning.

— OK, tu me raconteras tout ça demain. Je dois te laisser, je ne suis plus tout seul. À demain.

— À demain.

Quitte à perdre du temps en voiture j'en profite pour appeler Enid et faire le point avec elle sur les derniers chapitres envoyés à mon éditrice, lui expliquer ma démarche, en lui demandant de me soutenir et de m'aider à défendre mon texte. De toute façon je ne ferai aucune concession et je ne veux pas avoir à me battre, Enid est là pour ça au fond. Elle tente une petite négociation pour me faire comprendre qu'il est important de prendre en considération l'avis de professionnels de l'édition et je l'écoute uniquement parce que ça me distrait pendant mon trajet, et elle a dû s'en rendre compte parce qu'elle n'insiste pas longtemps. Elle essaie de me relancer sur d'éventuelles interviews et je lui octroie d'en organiser deux ou trois, uniquement par téléphone, ce qui me permet d'expédier la fin de cette conversation. Les bouchons n'aidant pas, je continue à passer quelques appels histoire d'optimiser mon temps et me débarrasse des affaires ennuyeuses mais néanmoins nécessaires qui concernent la paperasse avec mon comptable et mon avocat. Je fais rapidement le tour de ce qui concerne le club, mes droits d'auteurs et leur demande de faire les démarches nécessaires liées à mon changement de lieu de résidence pour être en règle avec la fiscalité locale. Après avoir raccroché, je réalise qu'on est dimanche et que ce n'est pas très cool de les appeler pendant leur week-end. Ceci étant, ils me courent toujours après et je ne prends jamais le temps de leur répondre, donc pour une fois ils étaient contents de m'avoir et d'obtenir des réponses. Il faudra que je pense à m'en excuser malgré tout. J'arrive enfin chez moi et termine de répondre aux dernières questions de mon avocat, en finissant ainsi avec les questions administratives.

Je passe directement chez Maria que je n'ai pas eu l'occasion de prévenir de mon installation à l'hôtel. Il faut dire que je suis arrivée depuis à peine huit jours et je me retrouve déjà à faire mes valises alors que j'ai l'impression de les avoir déballées la veille. C'est usant, je suis venue chercher de la sérénité et j'ai l'impression de m'en éloigner de plus en plus. Mais au fond je crois que j'aime bien ça, c'est aussi ça le piquant de la vie, je ne suis pas faite pour une vie pépère.

— Si vous le souhaitez je peux terminer seule et vous apporter le reste de vos affaires à l'hôtel.

— Vous allez faire de moi une grosse feignante, mais je crois que je vais accepter, j'en ai un peu marre et j'ai envie de me reposer.

Elle s'étonne de me voir si fatiguée, elle ne me trouve pas très en forme contrairement à d'habitude où je passe mon temps à courir dans tous les sens. Je décide de prendre le temps de lui parler de ma grossesse, histoire de me justifier et parce qu'elle fait partie de mes proches. Et là, enfin, quelqu'un de content, spontanément. Elle me prend dans ses bras, chose qu'elle ne s'était jamais permise jusque-

là, me félicite. Elle est enthousiaste et ça me fait du bien, finalement c'est peut-être à elle que j'aurais dû l'annoncer en premier.

Elle me propose immédiatement son aide pour faire mes bagages, ce que j'accepte bien volontiers. Quel dommage de devoir quitter mon appartement, j'aurais adoré rester ici, la laisser s'occuper de moi et me reposer sur elle. Mais bon, c'est temporaire, le temps de la visite de Jessie, normalement une petite semaine.

Je me décide à la quitter pour aller rejoindre mon nouveau point de chute. Maria m'aide à charger la voiture avec mes effets personnels en m'annonçant qu'elle passera d'ici deux ou trois heures avec le reste de mes affaires. Ce n'est pas que j'ai besoin de tout ça pour juste une semaine, mais si je dois faire croire à Jessie que c'est mon chez-moi, il faut bien que j'aie vraiment l'air d'y être installée et pas juste de passage. En y repensant il aurait été plus malin de prendre une petite location... bah, je n'aurais qu'à dire que c'est dans mes plans. Mais au fond je culpabilise de devoir faire de telles manigances pour tromper mon frère avec qui j'ai eu jusqu'à présent la satisfaction de tout partager. C'est une vraie bénédiction d'avoir une personne à qui tout dire, auprès de qui se confier, quelqu'un qui me connaît vraiment et à qui je n'ai pas besoin de mentir. Au fond, peut-être que je lui dirai ce qu'il en est, sans lui dire où est mon appartement. À voir, si je le sens prêt à encaisser l'information sans se montrer trop fouineur pour respecter mon petit havre de paix.

Je file en direction de l'hôtel dans mon « bolide » quand je reconnais le début de la chanson diffusée à la radio. Je monte le son pour laisser la voix d'Adam Levine inonder mon habitacle avec *Sugar*, vidant mon esprit de tous ses tracas. Je me trémousse, seule sur mon siège, comme une dingue, chantant à tue-tête, me saoulant avec le bruit, enivrée par les vibrations qui m'octroient un doux répit dans le tumulte de mes réflexions.

25.

— Madame, est-ce que je peux vous aider ? s'enquiert le voiturier.

— Bonjour. Oui, volontiers, en commençant par m'appeler Anouk, s'il vous plaît.

— Je suis navré madame, je ne suis pas autorisé...

— Bien alors, au moins Mademoiselle. Anouk Davis, lui dis-je en lui tendant la main.

Il me serre la main en retour, un peu gêné à priori que je le pousse à se montrer un peu familier.

— Mademoiselle Davis, je suis Anthony. Que puis-je faire pour vous aider ?

— Anthony, si vous pouviez me trouver un bagagiste pour prendre toutes mes affaires, ce serait parfait.

— Sans problème Mademoiselle Davis. Autre chose ?

— Non ce sera tout. Ah si, d'ici quelques heures, une dame se présentera pour moi, si vous pouviez voir à ce qu'on récupère les bagages qu'elle m'apporte et qu'on les dépose dans ma chambre, ce serait parfait.

Je le remercie, lui donne mes clefs pour qu'il puisse garer ma voiture et lui glisse un généreux pourboire.

J'ai d'ores et déjà la clef de ma chambre que j'ai récupérée au moment de la réservation. Je monte

donc m'installer, suivie du bagagiste.

La chambre est très bien, pas trop grande, une déco assez cosy et avec une télé en face du lit, ce qui me fait sourire, ce soir je vais dormir dans un lit. Enfin, ce soir... le bagagiste à peine sorti je m'élançais vers le lit sur lequel je me laisse tomber en faisant un léger rebond. J'allume l'écran plat et me fixe sur la première série que je trouve. Finalement, après toute l'agitation de ces dernières heures, je n'ai même pas le temps de voir arriver la première publicité que mes paupières sont déjà closes.

J'émerge alors qu'il est près de vingt-deux heures, ce qui est un bien mauvais calcul vu que je ne vais pas réussir à me rendormir de sitôt. On frappe à ma porte. C'est ce qui a dû me réveiller en fin de compte. J'hésite une seconde puis finis par aller ouvrir, trop ensommeillée pour réfléchir à qui cela pourrait être. Le bagagiste attend patiemment avec un chariot bien rempli de mes affaires que vient très certainement de me livrer Maria. Je l'invite à entrer et à déposer mes effets personnels dans la chambre, tout en me maudissant d'avoir mis en place un stratagème qui me contraint à faire et défaire mes bagages. Maintenant que je suis réveillée, et plus du tout prête à me rendormir, je décide de me lancer dans le rangement de mes vêtements, la journée de demain va être bien remplie avec Oliver, surtout que j'ai une nouvelle idée en tête. J'en profite pour appeler le room service et commander un encas.

Je tourne en rond dans cette suite, je ne suis pas franchement motivée pour faire du rangement, mais il faut que je m'occupe l'esprit, histoire d'en chasser Owen. Je reste tellement perplexe sur ce que ça pourrait donner entre nous. Finalement je me demande si je devrais en parler avec Oli, un regard extérieur ne serait peut-être pas mal venu et il nous connaît bien tous les deux. Hooo merde, faut que j'arrête ! Je peste intérieurement contre moi-même, incapable de prendre du recul et de penser à autre chose.

Je finis par me jeter sur le lit pour regarder la télévision, n'importe quel truc du moment que ça capte mon attention.

Je me réveille tranquillement le lendemain matin, je n'ai pas tiré les rideaux et c'est donc avec la lumière du jour que je m'éveille. Je trouve cela toujours plaisant d'avoir le soleil qui inonde ma chambre de bon matin, ça me permet d'émerger en douceur et d'en profiter pour traîner au lit.

J'attrape mon téléphone, neuf heures trente. Je décide d'appeler Oliver pour voir avec lui l'organisation de notre journée.

— Salut beau gosse. J'te réveille pas j'espère.

— À peine.

Il n'a pas dit ces mots, il les a grognés.

— OK. Tu te souviens qu'on devait partir en mission aujourd'hui. Je passe te prendre dans combien de temps ?

— Oui je sais. Mais... j'espérais roupiller un minimum quand même.

— D'accord, eh bien rends-toi, dis-moi juste à quelle heure tu veux que je vienne te prendre.

— Non bah c'est bon, maintenant que tu m'as réveillé... Tu veux venir dans combien de temps ?

— J'en sais rien, disons une bonne heure, le temps que je me prépare et que je fasse le trajet. Et tu sais quoi, vu que j'ai bon cœur et que je veux te laisser te reposer encore un peu, j'te ramène le p'tit déj.

— Bah y a intérêt ! dit-il de la façon la plus ironique qui soit.

Je m'esclaffe et termine l'appel en lui disant que je serai donc bientôt là.

Je fonce sous la douche, enfile une blouse crème avec un legging noir et ma paire de bottes. La blouse est une pure technique de camouflage, bien ample, histoire de dissimuler mes kilos manquants, même si Oliver n'est pas celui qui risque de me prendre le plus la tête à ce sujet. J'en profite pour avaler vite fait un médicament contre les nausées avant de partir, histoire de pouvoir partager le petit déjeuner que je vais chercher.

* * *

— Hello beau gosse.

Je débarque dans son petit appartement parisien, un sac de viennoiseries à la main. L'endroit est vraiment petit, ce qui est le lot de bien des gens sur Paris, surtout quand on vit seul avec un salaire moyen. Mais c'est son petit chez lui et on y est bien, chaleureux, cosy, à son image, avec quelques jolis tirages de motos en noir et blanc. Je souris, ça faisait longtemps que je n'avais pas vu son appartement et je n'avais pas eu l'occasion d'y aller si souvent, c'est lui qui venait tout le temps chez Owen, question de place, je présume. Il m'enlace chaleureusement pour me faire la bise et me laisse entrer et m'installer sur le canapé.

On discute de tout et de rien pendant qu'il dévore des pains au chocolat et que je picore un

croissant. Au bout d'une demi-heure on se décide à se mettre en route. Oliver joue les copilotes en m'indiquant la route pour accéder à la première casse où il espère trouver son bonheur. Par chance il y a au moins trois ou quatre casses accolées et nous passons ainsi de l'une à l'autre à pied. Mais nous ne trouvons par la pièce qui convient, soit c'est le mauvais modèle, soit en pas assez bon état, soit pas au bon prix. Au bout de deux heures et demi à trépigner je commence à avoir mal au dos et à fatiguer, mais je n'ose pas me plaindre, ne voulant pas gâcher son plaisir, et puis ça me plaît vraiment de passer du temps comme ça avec lui, sans prise de tête, sans cogiter à propos d'Owen.

— Oliver ! Ça te dirait pas qu'on se pose pour manger un morceau ? De toute façon on a fait le tour ici, donc quitte à reprendre la voiture, bah on fait un p'tit break dans un resto et après on part sur un autre site.

— Ouais si tu veux. J'suis trop saoulé, je sens que je vais pas trouver et ça me gonfle parce que je pourrai pas relancer ma moto sans cette pièce.

— Bah sinon on va dans un magasin de pièces détachées.

— Oui bah, je sais bien que c'est mon dernier recours, mais franchement, ça va me coûter un bras. Et sûrement un testicule en prime d'ailleurs !

— Bah merde, j'voudrais pas porter atteinte à ta future progéniture, alors on va continuer à chercher après avoir été bouffer.

— Allez, on va manger un truc. Tu veux aller où ?

— J'en sais rien, on a qu'à aller en direction de l'autre casse et on trouvera bien un truc sur la route.

Le plan lui convient et nous rejoignons donc ma voiture pour aller sur un autre site. Finalement il a dû reconnaître que ma présence était une bonne chose, d'une, parce que c'est bien pratique d'y aller en voiture dans la mesure où toutes les casses se trouvent en banlieue et qu'il y a quand même pas mal de distance à parcourir, de deux, parce que c'est finalement plus galère que prévu et que de la bonne compagnie n'est pas de trop.

Nous en profitons pour discuter de son boulot, sa moto, ses rencontres... Les voyages en voiture sont toujours propices au papotage et je suis friande de ces petites informations qu'il ne prend pas la peine de partager quand on se téléphone. Oliver fait partie de mes meilleurs amis ici, et d'ailleurs aussi, et c'est tellement génial de retrouver notre relation intacte malgré trois ans éloignés.

Sur le chemin, je lui propose qu'on déjeune dans un petit restaurant italien qui semble assez sympathique, sachant que je ferais mouche avec cet amateur de pizza. Et j'ai mis dans le mille, c'est ce qu'il commande tandis que je prends des bruschettas.

À peine a-t-on commencé à manger que je reçois un appel, je m'excuse et décroche, parce que je n'ai pas trop le choix...

— Salut toi. Ça va ? C'est toujours bon pour mercredi ?

— Salut ma puce. Justement, je t'appelais pour ça, je vais devoir décaler mon arrivée. J'suis désolé, mais j'ai un truc vraiment important à faire et qui ne peut pas attendre que je fasse une escapade sur Paris.

Je commence à m'inquiéter parce que ce doit être vraiment important pour qu'il reporte son séjour à mes côtés, en particulier alors qu'il vient d'apprendre ma grossesse et qu'on ne s'est pas vus depuis longtemps.

— Est-ce que je dois m'inquiéter ?

— Non, pas du tout. Tu n'as aucune raison de te faire du souci, ce n'est qu'un petit contretemps, je serai sûrement là d'ici la fin de la semaine. Je te tiendrai rapidement au courant. Par contre j'ai besoin que tu me donnes l'adresse de l'hôtel où tu es et sous quel nom, je voudrais t'envoyer deux trois trucs.

— Deux trois trucs genre quoi ? Des cadeaux ?

— Hummm, si on veut. Mais bon, ne compte pas trop dessus quand même !

— Je t'enverrai l'adresse par texto et sinon j'y suis sous mon nom. Pas de raison de me planquer outre mesure, si on m'embête je verrai pour changer, ce n'est qu'un hôtel.

— Ravi de voir que tu relâches la pression et que tu laisses les gens t'approcher en leur laissant la possibilité de savoir où tu vis.

— C'est bon, ça va. Bon eh bien tu me tiens au courant, et sois prudent s'il te plaît.

J'essaie de mettre fin à cette conversation qui ne met pas très à l'aise dans la mesure où je suis en train de lui mentir concernant les dispositions prises pour me loger, mais également parce que je sais qu'il ne va pas tarder à m'embêter avec cette histoire de médecin, ce dont j'ai prévu de m'occuper aujourd'hui même.

— T'en fais pas. Et je te laisse, mais crois pas que tu as réussi à me rouler pour le médecin, je te relance pas sur le sujet, mais j'ose croire que tu as fait le nécessaire. Allez, bisou ma puce.

— Bisou.

Je raccroche, contente de m'en sortir à si bon compte concernant le médecin, mais un peu soucieuse concernant ce « contretemps ».

— Désolée, c'était mon frère et il fallait que je le prenne.

— Tout va bien ?

— Oui oui, il devait débarquer mercredi, mais il semblerait qu'une affaire urgente le retienne. Et... bref, je m'inquiète pour rien, c'est un grand garçon qui sait très bien ce qu'il fait. Mais bon tu le croiras ou non, mais il existe quelqu'un d'aussi cachottier que moi et bizarrement j'aime pas ça du tout.

— Alors là, elle est bien bonne celle-là. Haaa c'est dur d'être de l'autre côté, hein !

Il jubile. Il faut croire que Jessie est l'arme de toutes les vengeances de mes amis parisiens, m'engueulant quand Owen ne peut pas le faire, me faisant des cachotteries quand j'en fais endurer à Oliver. Ce dernier n'en peut plus de rigoler et j'affiche un air faussement agacé qui ne fait que décupler son amusement.

— Bon allez, arrête de rire et mange. On a encore plein de trucs à faire et j'ai quelque chose de prévu à dix-sept heures.

— Sérieux ? Je pensais qu'on finirait la journée ensemble. On aurait même pu sortir.

— J'avoue que c'est tentant. Bon on va voir, parce que si on doit encore courir après ton embrayage pendant un moment et sachant que je voulais voir pour faire un « petit » achat pour moi, je risque d'avoir du mal à être à l'heure.

Après une minute de réflexion je décide de céder à l'offre de mon ami et téléphone rapidement à Éric pour savoir si on peut remettre notre petite séance au lendemain, tout en prenant bien soin de ne pas évoquer le stand de tir devant Oli, pas la peine de parler de ça pour l'instant. Il accepte sans souci et je l'en remercie.

— Bon et bien voilà, c'est réglé, aujourd'hui je suis toute à toi.

— Et sinon c'est quoi la petite course que tu veux faire ? Non parce que je te le dis tout de suite y a pas moyen que tu m'entraînes dans une virée shopping.

— Quoi ?! Après cette galère dans les casses, tu ne ferais pas ça pour moi ? dis-je en prenant un air choqué. Bon, ceci dit, tu t'en sors bien, je voudrais juste aller m'acheter une voiture.

— Ho bah oui, bien sûr, une petite course effectivement.

— Ça fait une semaine que je me trimballe avec une voiture de location, je vais pas faire ça éternellement. Autant que je m'en achète une, quitte à la vendre quand je partirai de France.

— Tu penses déjà à partir ?!

— Non, mais bon, ça finira bien par arriver.

— Pourquoi, tu pourrais rester ici, définitivement.

— Qui reste définitivement quelque part ? Mais toi tu pourrais vouloir venir avec moi aux États-Unis, ceci dit.

Les mots sont sortis trop vite de ma bouche, bien sûr que j'adorerais qu'il vienne avec moi, mais bon, il appartient à ma vie parisienne et je ne veux pas mélanger cette vie avec celle de Pasadena, ou même d'ailleurs.

— Humm va savoir... Ça pourrait être sympa, après l'Angleterre et la France, les États-Unis. Bon, et sinon, c'est quoi la voiture que tu veux acheter ?

— Bah je comptais un peu sur toi pour m'aider à choisir, mais ce qui est sûr c'est que je veux un modèle assez spacieux, même si c'est pas l'idéal dans Paris, et surtout une hybride.

— Une hybride... c'est pas ma spécialité, beauté, mais bon je vais regarder vite fait.

Il profite du fait que l'on attend nos desserts pour surfer sur son téléphone portable et voir ce qu'on peut trouver comme type de voiture. Il commence à pester contre le faible débit de sa connexion, puis il grogne sur le fait que j'aurais pu lui en parler plus tôt pour prendre vraiment le temps de faire des recherches, qu'on s'achète pas une voiture comme une paire de baskets et que ça mérite une vraie étude comparative et blablabla et blablabla... Finalement on finit par trouver un site référençant tous les véhicules hybrides disponibles en France et une fois écartés les modèles qui coûtent le prix d'un appartement et ceux qui sont trop petits, le choix est vite fait. Il ne nous reste plus qu'à aller chez un concessionnaire. L'addition réglée, nous nous remettons en route pour trouver la bonne occasion

d'Oli, qui semble pour l'instant bien cachée.

Après trois casses supplémentaires, Oliver baisse les bras et me propose d'aller voir le concessionnaire pour ma voiture. Je décide de regarder rapidement sur mon portable où trouver un magasin de pièces détachées et saisis l'adresse dans mon GPS, laissant mon copilote croire qu'il s'agit de l'adresse du vendeur de voitures. Arrivés devant le magasin, il me regarde étonné, pensant que j'ai mal saisi les coordonnées.

— Allons voir s'ils ont ta pièce, beau gosse.

— C'est pas la peine, bien sûr qu'ils vont l'avoir, mais je veux pas claquer une fortune pareille, je finirai bien par trouver une bonne occas'.

— Au cas où, allons-y.

Mais cet idiot ne veut rien entendre, il ne me voit pas venir ?! À force d'insister il finit par accepter, juste pour me prouver que c'est une bêtise et qu'il n'y aura aucune bonne surprise concernant le prix. Il était temps, parce qu'en plus je commence à être fatiguée et je n'aurais pas le courage de me relancer dans une mission pareille un autre jour.

Tellement sûr de lui et de me moucher avec le prix qu'il considère comme exorbitant, il se dirige directement vers le vendeur, lui demande s'il a le bon modèle et à quel prix. Et quand celui-ci lui annonce le montant, il a une espèce de hoquet et me lance un regard du genre « j'te l'avais bien dit ».

— Bon, t'es satisfaite ? On peut y aller maintenant ?

— Oui plutôt satisfaite, et regardant le vendeur, on va le prendre.

Et j'ajoute en rigolant

— Vous ne faites pas les paquets cadeaux par hasard ?!

Le vendeur sourit et part dans son stock chercher la pièce demandée.

— Mais qu'est-ce que tu fous là ?!

— Joyeux anniversaire en avance ! Vu que je suis gentille je ne t'obligerai pas à attendre que ce soit le jour de ton anniversaire pour en profiter. Je ne vais pas t'obliger à jouer les piétons pendant encore un mois.

— Tu délirés, c'est trop, j'peux pas accepter.

— Pourquoi pas ? Je peux l'acheter, ça me fait plaisir et en plus j'avais pas d'idée de cadeau, alors finalement ça m'arrange.

— C'est abusé, mais en fait j'ai grave envie d'accepter parce que je sens que ça va être une mission impossible sinon de trouver et que j'ai plus envie d'attendre. Mais j'aurais pu, s'il avait fallu. J'pouvais tout à fait me le payer.

— Je sais, mais garde tes économies pour le moment où l'alternateur ou je ne sais quel autre bidule va te planter.

Il affiche la mine réjouie d'un gamin de dix ans le matin de Noël. Son bonheur me fait tellement plaisir que c'est comme si c'était à moi que je faisais un cadeau.

Il n'en finit plus de sourire et pendant tout le trajet jusqu'au concessionnaire, il rigole et chante à tue-tête, sa voix emplissant l'habitacle. Il est survolté et c'est un vrai régal. Je commence à chanter avec lui comme une déjantée et les gens dans les voitures autour de nous semblent contaminés par notre bonne humeur, ou juste amusés par les deux tarés qui s'excitent dans leur voiture/karaoké. Et quand il lance mon best of des Rolling Stones dans le lecteur CD... bref, les deux compères sont de retour, et à leur top niveau !

En arrivant devant le concessionnaire, je remarque l'heure et réalise que je n'ai toujours pas appelé de médecin et que les secrétariats ne vont pas tarder à fermer, et qu'il n'est pas question que je repousse la prise d'un rendez-vous parce que je vais m'attirer les foudres de... bah de tout le monde en fait. Je demande donc à Oliver de commencer à regarder pour la voiture sans moi, le temps que je passe un petit coup de fil, n'hésitant pas à lui dire que je veux prendre un rendez-vous chez le médecin, au cas où il voudrait faire son rapport à quelqu'un... Inutile de dire que Jessie ne m'a préconisé que des praticiens dans des maternités de niveau trois. Il m'a envoyé cette liste – enfin on ne peut pas vraiment dire une liste quand il n'y a que deux noms – il y a quelques jours, alors que je ne lui avais pas encore envoyé l'adresse de mon hôtel, me disant de choisir moi-même le plus près.

— Bonjour, excusez-moi de vous déranger, j'aurais souhaité prendre rendez-vous avec le docteur Parks pour un suivi de grossesse.

Après les questions d'usage, la secrétaire me propose un rendez-vous dans trois semaines. Aouch ! Jessie débarquera avant que je n'aie pu voir le médecin, mais bon ce ne sera pas de ma faute et le rendez-vous sera pris.

— À quel nom le rendez-vous, madame ?

— Anouk Davis.

— Heuu, vous avez déjà un rendez-vous si je ne me trompe pas. Oui, c'est ça, le docteur Davis a appelé pour prendre rendez-vous. Il connaît personnellement le docteur Parks et lui a déjà transmis votre dossier médical.

— Vous m'en direz tant. Bien... et ce rendez-vous est prévu pour quand ?

— Jeudi matin, à onze heures quinze.

Si vite ! Comme par hasard. Quelle bourrique, il s'était bien gardé de me dire qu'il s'en était occupé. Ça, c'est un test en bonne et due forme. J'en viens à me demander si je devrais appeler l'autre médecin pour annuler un rendez-vous. Non, après tout, qu'il se débrouille. Je remercie mon interlocutrice et envoie un texto à mon frère pour lui faire savoir ma façon de penser et lui déconseiller de m'appeler dans la journée parce que je suis assez remontée contre lui pour ne pas garder un ton très aimable.

Je retrouve Oliver chez le concessionnaire tout en essayant de recouvrer mon calme après le mauvais tour qu'on vient de me jouer.

— C'est bon j'ai trouvé ! dit-il victorieux.

Il me présente le catalogue avec l'un des modèles que vous avions repérés. Il semble sûr de son coup et moi, je ne suis plus trop d'humeur et le suis donc dans son choix.

— OK, elle a une bonne tête et ça semble coller avec ce que je voulais. Ils en ont pas une ici quand même, parce que bon, je voudrais bien la voir en vrai.

Le vendeur intervient pour me dire qu'il n'en a pas, mais que si je suis décidée, il peut en faire venir une d'une autre concession pour après-demain. C'est décidé, on reviendra dans deux jours pour faire tous les papiers et prendre la voiture, si l'essai se passe bien. La visite est réglée en même pas vingt minutes.

— Hé beauté, qu'est-ce qui se passe ? T'as laissé ta bonne humeur sur le trottoir ? Je t'ai laissée dans la voiture avec une super patate et tu m'as rejoint avec une mine toute décomposée. C'est la voiture, tu ne voulais pas celle-là ?

— Non, non, c'est bon, c'est mon frangin qui m'a fait un plan pas très cool et ça m'agace. Et vu

que je ne l'ai pas eu au téléphone je n'ai pas pu me défouler sur lui, mais ça ne saurait tarder.

Je finis par sourire à l'idée de passer un savon à Jessie.

— Laisse couler. Allez, on se remet dans l'ambiance, parce que je te le dis beauté, ce soir on fait la fête.

Sur ce, il rallume l'autoradio et se remet à chanter comme un dingue, m'entraînant avec lui dans une folle interprétation. La soirée s'annonce Rock & Roll !

26.

— Tu veux qu'on propose à Owen de nous rejoindre ?

— Tu déconnes, on a dit que c'était notre journée à tous les deux ! On va prendre un verre, grignoter un bon petit truc, et aller bouger nos corps !

Sur ces bonnes paroles je me trémousse, lui montrant combien je suis tout excitée à l'idée d'aller danser.

— OK, alors j'lui envoie un texto parce qu'il vient de me proposer de dîner avec lui.

— Ça marche.

Le téléphone d'Oliver se met à biper, plusieurs fois, suite à l'envoi de son message et j'imagine très bien ce qui est en train de se passer, en particulier quand je le vois lever les yeux au ciel. Il soupire, longuement, et regarde encore un message avec une mine qui signifie « non mais c'est bon là... », il a l'air saoulé et je suis bien contente que ces messages arrivent sur son téléphone et pas le mien.

— Oli, je ne veux rien savoir, on ne change rien à nos plans, compris ?

Il rigole à gorge déployée, trop amusé de voir que j'ai déjà compris la substance de ces textos.

— Très bien, mais s'il y a des représailles je n'hésiterai pas à te balancer et à tout te mettre sur le dos.

Il s'esclaffe, trop content de sa blague, mais ceci dit il doit un peu le penser, vu le nombre de messages reçus, Owen a dû se montrer très clair sur le fait qu'aller faire la fête n'était pas l'idée du siècle.

— Bon on fait quoi alors, tu veux aller où ?

— J'en sais trop rien, d'une parce que les menaces d'Owen pourraient bien commencer à faire effet, de deux parce que là j'ai beaucoup de mal à me dire que j'ai mon embrayage et que je vais devoir attendre demain pour commencer à le monter.

— T'as trop hâte de t'amuser avec ton nouveau jouet ?! Si c'est pas mignon... Bah désolée tu vas devoir patienter, maintenant que tu m'as promis une soirée de folie, y a pas moyen qu'on fasse l'impasse.

Il finit par céder et décide du programme de la soirée. Un bon resto où on pourra se poser un moment au bar vu qu'il est encore tôt, suivi d'un bon dîner et ensuite un super club où on adorait aller à l'époque. Du coup on décide de repasser chacun chez soi pour se changer. Je le dépose chez lui sachant qu'on se retrouvera une heure plus tard directement au restaurant. En arrivant à l'hôtel, je me dépêche de prendre une bonne douche, histoire de détendre mes pauvres muscles qui ont été bien mis à l'épreuve durant cette journée à piétiner au milieu des carcasses de motos. Je prends tout mon temps, savourant la chaleur relaxante de l'eau et regrettant qu'Owen ne soit pas là pour malaxer chacun de mes petits muscles endoloris. Houla ! Mes pensées s'égarer dangereusement. Il faut dire que cette dernière semaine il a un peu pris possession de mon esprit. Je m'étonne qu'il ne m'ait pas envoyé un message comme à Oliver, mais après tout je lui ai demandé un peu d'espace et il a conscience qu'il n'est pas vraiment en position de me demander de ne pas sortir ou un truc du genre. J'en viens à me dire qu'il faut vraiment que je me décide à parler avec lui, c'est trop injuste de le laisser dans cette attente, et au fond, moi aussi il faut que je sache où je vais avec lui.

J'enfile une jolie petite robe moulante noire, sans manches et avec un col bénitier qui met bien en valeur mon décolleté, pure technique de diversion pour éviter que l'on remarque mes petites cannes de serein. Merci les hormones. Je complète ma tenue avec de jolis escarpins assez confortables pour cette soirée. Un petit coup de maquillage et je me mets en route pour le restaurant. C'est un petit lieu très cosy et chaleureux où il n'y a pas de carte puisqu'on y propose un menu découverte. On prend le temps de boire un verre, de jus de fruit pour moi, de la bière pour lui, puis nous passons au dîner.

— Tu sais que je vais prendre cher si jamais il y a le moindre souci ce soir. J'ai des instructions strictes. Pour info je me suis gardé de lui dire où on allait parce que franchement je me suis demandé s'il serait pas foutu de se pointer pour garder un œil sur toi.

Je ne devrais pas, mais je ne peux pas m'empêcher de trouver ça trop mignon. C'est trop adorable ce côté protecteur, voire même chevaleresque.

— Sérieux, ça donne quoi vous deux ?

J'hésite à lui répondre, mais finalement ça me semble l'occasion parfaite pour m'aider à y voir plus clair, un genre d'entraînement à la discussion que je devrai forcément avoir avec Owen.

— C'est difficile à dire... Enfin pas tant que ça si on considère le point de vue d'Owen, mais moi... Est-ce qu'il t'en a parlé ? Il t'a dit quelque chose ?

— Oui, mais je pense pas qu'il tienne à ce que je te le répète, tout comme je ne répéterai pas ce que tu voudras bien me dire.

— OK. Alors disons que j'ai l'impression, enfin c'est même plus qu'une impression, qu'il veut qu'on reprenne en quelque sorte les choses là où on les a laissées il y a trois ans. Et moi... eh bien je ne sais pas.

— Comment ça, tu ne sais pas ?! Soit t'en as envie soit tu ne veux pas. Y a pas cinquante mille possibilités.

— C'est plus compliqué que ça.

— Au fond je crois pas, mais vas-y, explique-moi.

J'inspire profondément pour essayer de trouver assez de courage et de sérénité en moi pour dire ce que j'ai sur le cœur.

— J'en ai envie, très envie, je tiens encore énormément à lui mais...

— Bah voilà, point, c'est réglé, te pose pas plus de questions.

— Hé t'es chiant, c'est déjà pas facile et j'accepte de t'en parler, alors me coupe pas comme ça, dis-je, légèrement énervée.

C'est vrai, je fais un vrai effort pour oser dire ce que je n'ose même pas m'avouer à moi-même et lui... Il lève les mains en signe de reddition.

— En fait, ce qui m'embête, c'est surtout que je ne comprends pas que lui en ait envie. Ça me fait très peur. Pour commencer... non en fait pas besoin de rentrer dans tous les détails de ce qui fait que

je ne devrais pas accepter. Il y a déjà un problème qui à lui tout seul devrait régler la question. Comment peut-il vouloir de moi alors que je suis enceinte d'un autre ? Je finis par me dire que peut-être qu'il l'envisage pour l'instant parce qu'il ne réalise pas vraiment, mais dans quelques mois quand j'aurai un joli bidon bien rebondi... Je ne veux pas me lancer là-dedans si ça doit s'arrêter dans quelques mois. Je me sens trop borderline pour pouvoir encaisser ce genre de chose. Si je me lance dans cette relation, je vais me reposer sur lui et si ça tombe à l'eau, j'ai peur de me noyer.

En disant cela je sens les larmes me monter aux yeux. Ça me semble un problème tellement insurmontable et au fond j'ai tellement envie d'essayer. En voyant mon trouble, il saisit ma main dans la sienne au-dessus de la table.

— Hé beauté, crois-moi, t'as vraiment pas à t'inquiéter pour ça. Je voudrais t'en dire plus mais au fond c'est à lui que tu devrais raconter ça pour qu'il puisse te rassurer, parce que tu peux être sûre qu'il aura toutes les réponses que tu espères, et les bonnes réponses. C'est tellement évident que vous êtes faits l'un pour l'autre et qu'il pourrait balayer toutes tes inquiétudes en deux minutes.

— Ce n'était pas tellement une évidence quand je suis partie il y a trois ans. C'est clair que je n'aurais pas dû partir, je n'aurais pas dû céder à mon envie de retourner aux États-Unis, mais s'il tenait tant à moi, pourquoi il ne m'a pas retenue, pourquoi il n'est pas venu avec moi ?

— C'est franchement pas à moi de te dire ça, mais sérieusement je sais que ça il n'osera sûrement pas te le dire. Vous étiez ensemble depuis un moment, et tu étais en droit d'espérer que les choses évoluent, et il est stérile. Tu me suis ?

— J'en suis pas sûre. Développe.

— Quand tu lui as dit que tu voulais partir, il a vu là l'occasion de te rendre ta liberté, de te laisser l'opportunité d'avoir une famille. C'est pour ça qu'il a accepté de te laisser partir, pour te donner une chance d'avoir ce qu'il ne pourrait jamais t'offrir.

Je suis effarée par cette révélation, il m'a laissée partir pour me donner la possibilité d'avoir des enfants, sans m'en parler, sans me consulter, sans être sûr que ce soit ce que je voulais, sans se demander si l'on pouvait envisager une alternative.

— Il voulait te laisser une porte de sortie.

— Alors ça c'est trop fort. Je peux pas croire un truc pareil, non mais sérieusement, il a pris seul cette décision qui nous concernait tous les deux. J'arrive pas à y croire ! Et du coup, pour bien remuer le couteau dans la plaie, je reviens ici alors que je suis enceinte. Super... Non mais franchement,

pourquoi il voudrait de moi maintenant ? T'as raison, c'est pas avec toi que je devrais en parler, mais là du coup, tu m'as donné matière à réfléchir.

— Bien, alors changeons de sujet. Je ne t'ai pas encore dit que je voulais déménager.

J'essaie de me concentrer sur cette nouvelle information, mais mon cerveau n'arrive pas à décrocher de ce que je viens tout juste d'apprendre. Il fait signe au serveur et commande un pichet de vin. Il paraît embarrassé, certainement gêné d'en avoir dit plus qu'il ne l'aurait voulu et d'avoir un peu trahi la confiance de son ami. Il doit aussi remarquer que cela me perturbe et que je suis en train de cogiter. Il descend son premier verre de vin d'un trait et le remplit de nouveau pour pouvoir continuer à boire.

— Je suis désolée, excuse-moi, je n'aurais pas dû te poser des questions là-dessus. Il n'y a pas de raison que je t'implique là-dedans, même si j'avoue que je suis contente que tu m'aies donné ces infos, parce que ça va me permettre d'aborder un peu mieux la discussion avec Owen. Allez, te mets pas la pression pour ça, on passe à autre chose. Alors vas-y, raconte-moi cette histoire de déménagement.

— Bah disons qu'on me confie de plus en plus de ventes aux magasins, des modèles de plus en plus sympas et donc mes commissions commencent à être pas mal. Du coup je vais pouvoir me permettre de prendre un nouvel appart, un peu plus grand. Et puis je vais essayer de me rapprocher de chez Owen, sans m'éloigner de mon boulot, comme ça les jours où je vais lui filer un coup de main à la galerie je galérerai moins pour rentrer, et puis ce serait bien qu'on puisse boire un verre ensemble et que chacun puisse rentrer à pied chez lui.

— Dimitri va t'aider ?

— Évidemment. On doit s'y mettre dès son retour. J'ai trop hâte.

Il commence à se détendre en parlant de son projet, de ses envies, des quartiers qui l'intéressent, et je m'enthousiasme avec lui parce que je trouve ça vraiment excitant de partir à la chasse à l'appartement.

— Franchement, si ça te dit, tu devrais venir avec nous pour faire les visites, on s'amusera bien tous les trois.

— Je désespérais que tu ne me le proposes. Ça me fait trop envie, on va bien se marrer ! Et puis comme ça je pourrai profiter un peu de Dimi avant qu'il ne soit complètement pris par son boulot.

— Surtout après deux semaines de vacances, tu peux être sûre qu'il va être débordé.

Nous continuons à discuter de son projet d'appartement, de ce qu'il espère, tout en mangeant notre dîner, enfin en grignotant en ce qui me concerne. Mon estomac n'étant déjà pas à son meilleur niveau et avec les nouvelles que je viens d'apprendre, mon appétit est définitivement mort.

Nous prenons tout notre temps pour dîner histoire de ne pas finir trop tôt et de pouvoir aller directement au club. C'est un endroit très sympa, avec des petites tables tout autour de la piste de danse, nous permettant d'osciller entre discussion en prenant des verres et déhanchements sur un rythme endiablé. Le duo infernal est en marche. Avantage notoire, ensemble, on nous suppose en couple et du coup personne ne vient m'embêter en se collant à moi, c'est Oliver qui est collé à moi, et ce sans la moindre ambiguïté. Parce que si au moment où l'on s'est rencontrés je n'étais pas encore en couple avec Owen, j'ai appris par la suite qu'il lui avait tout de suite dit que j'étais chasse gardée, avant même de nous présenter. Il ne m'a donc jamais regardée avec des yeux intéressés, et moi je le vois plus comme... mon ami gay. Quelqu'un avec qui l'on s'amuse sans avoir besoin de se poser des questions sur ce qui peut être ambigu ou déplacé, avec lui rien ne l'est car il sait à quoi s'en tenir. Ceci dit, il est hors de question de lui dire un truc pareil, ça ne le ferait qu'à moitié rire.

Nous sommes arrivés depuis déjà trois heures et je commence à fatiguer, mais je n'ose rien dire, je ne veux pas gâcher sa soirée, il est trop euphorique. Je décide quand même de regagner notre table, histoire de me ménager un minimum. Après tout, comme j'aime à le dire, je ne suis pas malade, juste enceinte. Mais ceci dit, il faut reconnaître que ma santé n'est pas fantastique, et que les nausées me mettent à plat, dans ces conditions je ne vais pas concourir pour la médaille de la forme olympique.

— Hé ! Tu me lâches déjà ?! Allez viens, en plus tu adores cette chanson !

— Laisse-moi quelques minutes, faut que je boive un peu en plus. Mais vas-y toi, et qui sait, tu te trouveras p't-être une partenaire plus endurente que moi !

Il glousse mais finit par me rejoindre sur le siège à côté du mien.

— Tu parles, t'es nulle comme copilote, on nous croit en couple, aucune nana ne va oser m'approcher. Si j'avais voulu me donner une chance de trouver une fille, c'est avec Dimitri que je serais venu, avec lui au moins c'est pas tendancieux et c'est un vrai fêtard !

— Sous-entendu contrairement à moi ?!

— Sous-entendu contrairement à Owen. Il est nul pour ce genre de trucs.

Intérieurement je jubile, savoir qu'il est nul pour aller draguer des filles dans un club, ça me fait plaisir, plus que ça ne devrait. Il remarque mon esquisse de sourire que j'essaie pourtant de cacher et il me sourit en retour, parce qu'il a compris. Le rouge me monte aux joues parce que je suis gênée d'avoir été percée à jour aussi facilement, et alors que je baisse les yeux il me donne un petit coup d'épaule, histoire que je rigole avec lui plutôt que de faire ma timide.

— Bon alors, tu veux y retourner ?

— Franchement j'ai envie, mais je suis trop crevée. On a bien cavale aujourd'hui et j'ai besoin de recharger mes batteries. Mais je te l'ai dit, vas-y toi, je profite aussi de la soirée ici.

— Non c'est bon. De toute façon on aura bien d'autres occasions. Et puis moi aussi j'vais me reposer, comme ça demain j'aurai assez d'énergie après le boulot pour travailler sur ma moto !

Il soulève ses sourcils d'une façon trop amusante pour souligner sa blague.

Finalement ce n'est pas plus mal de ne pas traîner davantage vu qu'il faut que je raccompagne Oliver chez lui avant de rentrer à mon hôtel.

Une fois devant son immeuble, on se quitte en se promettant de rapidement remettre ça, et surtout je lui demande de me tenir au courant pour sa moto, j'ai hâte de la revoir sur le bitume, même si maintenant il n'est plus question pour moi d'aller faire un tour dessus.

Sur le chemin du retour je réalise que finalement j'ai plutôt bien profité de ma soirée, que j'ai réussi à passer outre les inquiétudes de notre première conversation et que j'ai aussi laissé de côté la petite blague de mon frère avec le médecin. Et surtout, surtout, Oliver a eu la gentillesse de ne pas me prendre la tête avec des questions trop personnelles, ou sur la bouffe, ou le médecin ou je ne sais quel autre sujet sur lequel on me harcèle légèrement en ce moment. Mais maintenant que je suis seule je recommence à cogiter, mais d'une façon pas très cohérente, vraisemblablement à cause de la fatigue. Et heureusement que je suis épuisée, parce que pendant un instant, j'ai envisagé de me pointer directement à la péniche pour mettre fin à toutes mes interrogations.

Arrivée à mon hôtel, je me traîne jusqu'à ma chambre où après avoir allumé la télé, je me vautre sur le lit sans même me déshabiller. Je n'ai même pas le temps de voir la fin des publicités que je dors déjà.

27.

J'émerge vers dix heures mais décide de jouer les prolongations sous ma couette. J'appelle quand même le room service, histoire de me faire monter un petit déjeuner et jette un coup d'œil à mon téléphone portable. Quatre textos en attente.

* Hello, j'espère que ça va. Il faut qu'on se parle. Rappelle moi asap sauf si tu bosses trop, dans ce cas j'attendrai.

Hummm Enid... Évidemment. Elle a dû m'envoyer le message en fin de journée, et avec le décalage je l'ai reçu pendant la nuit, et fatiguée comme je l'étais, je n'ai même pas entendu mon téléphone biper.

* Durrrrr

J'éclate de rire en voyant qu'Oliver m'a envoyé ce message ce matin à sept heures. Puis cinq minutes plus tard :

*J'espère que tu n'as pas prévu de faire la grasse mat', ça serait trop cruel de savoir ça.

* Bonjour p'tit cœur. J'espère que tu as passé une bonne soirée.

Un message d'Owen qui est arrivé depuis à peine un quart d'heure. Voilà le genre de texto trop mignon qui va me mettre de bonne humeur pour la journée. À lui, je vais répondre tout de suite :

*Super soirée. Le duo infernal s'est remis en marche. On a enflammé le dancefloor. :o)

Sa réponse est quasi immédiate :

* Ça ne m'étonne pas. J'en attendais pas moins de vous deux. Y en a pas un pour rattraper l'autre.

Encore heureux, Dimitri n'était pas là.

* J'te le fais pas dire. Ceci dit je tiens à préciser que c'est moi qui ai été la plus raisonnable ;o)

* Je suis fier de toi.

Sa remarque pue l'ironie à plein nez et je vois d'ici le sourire qu'il doit afficher en écrivant ces quelques mots.

* T'es à la galerie ?

* Oui, y en a qui doit bosser pour gagner leur vie.

* Ha – ha – ha. Amuse-toi bien. A+

* A+

Il est trop adorable, pas envahissant, juste présent, un soupçon taquin, une touche de charme, bref, il sait y faire.

Le room service m'apporte mon petit déjeuner, et alors que je commence à grignoter mon croissant, mon téléphone sonne. Owen. Humm, curieux, finalement va-t-il commencer à devenir plus envahissant que je ne le pensais ?

— Bonjour Mademoiselle Davis, je ne vous dérange pas ?

Sa voix est des plus sérieuses.

Il est d'humeur joueuse et j'adorerais ça si la situation n'était pas aussi bizarre entre nous en ce moment.

— Bonjour Monsieur Henderson. Vous ne me dérangez pas, que puis-je pour vous ?

— En fait, je me permettais de vous appeler concernant la toile sur laquelle vous avez mis une option, j'ai un client qui est très intéressé et je souhaitais savoir si vous étiez toujours preneuse.

Je pouffe de rire, essayant de ne pas m'esclaffer, quand je réalise qu'il ne joue pas, qu'il est vraiment sérieux.

— Mince, je l'avais pas vu venir ! Ton client est à côté de toi, c'est ça ?

— Oui, tout à fait.

— Alors ça c'est trop tentant, je pourrais essayer de te raconter des grosses cochonneries, histoire de voir si tu réussis à garder ton flegme devant ton client. Tss Tss Tsss, Monsieur Henderson, pensez-vous être capable de relever ce défi ?

Je ne peux m'empêcher de sourire en pensant à la tête qu'il doit faire.

— Je crains que non Mademoiselle. J'aimerais pouvoir vous satisfaire, mais je ne suis pas sûr de pouvoir répondre à votre niveau d'exigence.

Il choisit habilement ses mots qui sont pleins de sous-entendus pour moi et sûrement sans intérêt pour son client. Ceci dit, c'est plus raisonnable, il serait très mal venu de ma part de l'exciter par téléphone, surtout en ce moment, aussi tentant que cela puisse être.

— Monsieur Henderson, vous avez toujours su répondre à mes exigences. Bon, je vais être gentille et t'épargner. Tu peux dire à ton client qu'il peut se trouver une autre toile, celle-ci est à moi, je confirme ma réservation. Enfin, attends, tu voulais lui vendre ? Non parce qu'en fait si c'est un gros client et qu'il t'en prend dix de plus avec celle-là, je veux bien lui laisser.

— Ce genre de considération n'entre absolument pas en ligne de compte. Nous restons donc sur ce qui était convenu, Mademoiselle Davis. Je vous remercie d'avoir pris le temps de me répondre.

— Mais je vous en prie, Monsieur Henderson.

— Je vous souhaite une bonne journée. Au revoir.

— Au revoir Monsieur Henderson.

Tout cela m'a beaucoup amusée et me pousse à aller voir Owen. D'une, pour acheter la toile que j'ai réservée, deux, pour voir avec lui à quel moment on pourrait prendre le temps de discuter. On est trop bien ensemble, que ce soit en tant qu'amis ou qu'amants, il faut juste qu'on détermine la nature de notre relation une bonne fois pour toutes pour pouvoir en profiter. En espérant que si l'on décide d'être amis, chacun de nous arrive à s'en satisfaire.

Je furète dans mon armoire à la recherche d'une tenue sympa pour cette journée pleine d'enjeux. Et là, en farfouillant, je remets la main sur une robe que j'avais presque oubliée, dans un style rockabilly, noire à pois blanc, très cintrée, nouée au niveau de la nuque, avec un petit jupon en tulle.

Bon, j'avoue c'est d'un style très particulier et pas franchement discret, mais elle est raccord avec mon humeur. Quand je la porte, je n'ai pas envie de marcher, je veux sautiller. Et pour l'instant je suis d'humeur à sautiller jusqu'à la galerie. Et puis je ne vais pas tarder à avoir un petit bidon qui éloignera définitivement cette robe de mes options vestimentaires des prochains mois, alors autant en profiter tant que c'est possible.

Mais je n'ai pas le temps de l'enfiler que je suis obligée de foncer à la salle de bain. Comment ai-je pu espérer qu'un croissant entier allait passer sans le moindre problème ? À cet instant je croise les doigts pour que, comme me l'avait indiqué le médecin vu aux États-Unis, cela ne dure que le premier trimestre, parce que même si encore un mois à ce rythme-là ne va pas être une sinécure, je tiens bon en me disant que ça va bientôt s'arrêter. Il est hors de question que je fasse partie de ces pauvres femmes qui vomissent tripes et boyaux pendant neuf mois. Oui, je sais qu'on ne décide pas, mais je l'ai quand même décrété, ça va bientôt s'arrêter. Pour une fois j'ai envie de croire au pouvoir de la pensée positive, parce que soyons honnête, il ne me reste plus que ça.

Je finis par prendre une douche et me prépare pour partir en vadrouille. Je mets donc ma petite robe rétro, de grosses lunettes de soleil, et je relève mes cheveux en queue de cheval. J'attrape un petit sac qui se marie très bien avec ma tenue, mais je prends également un grand sac dans lequel je fourre mon ordinateur portable et tout le barda que je considère comme vital.

La galerie n'étant vraiment pas loin de mon hôtel, je décide de sautiller jusque-là. Je fais un peu de lèche-vitrine mais sans vraiment m'y attarder, je ne veux pas prolonger l'attente. Il faut que les choses bougent, maintenant.

J'arrive devant la baie vitrée de la galerie à travers laquelle je l'observe.

Il est occupé avec un homme d'un certain âge à qui il fait faire le tour de la galerie, un couple observe les graffs, mais leur gestuelle m'indique qu'ils ne sont là que pour regarder, ils n'achèteront pas, pas aujourd'hui. Par contre, une jeune femme, la petite trentaine, blonde avec un tailleur strict grâce auquel elle cherche sans doute à se donner une certaine crédibilité, semble désespérément attendre que l'on prenne la peine de s'occuper d'elle. Owen a l'air de l'avoir remarquée mais n'arrive pas à se libérer de son visiteur. Et malgré son esprit accaparé de toute part, il tourne les yeux vers la baie vitrée, et lorsque son regard croise le mien, il sourit, son visage s'illumine. Je décide d'entrer pour voler à son secours et l'aider à gérer sa clientèle, parce que même s'il ne m'a pas débriefée pendant trois jours, il m'en a assez dit pour que je puisse commencer à le libérer d'un client en attendant qu'il soit plus disponible. J'entre, pose discrètement mes sacs dans un coin pour ne pas perdre de temps en allant jusqu'au bureau pour les ranger. Je me dirige directement vers le couple,

Owen n'a pas l'air de comprendre ma manœuvre car lui aussi doit avoir compris qu'ils ne sont pas acheteurs, mais justement, ils ne vont pas me monopoliser longtemps et au moins ils verront qu'on ne les a pas abandonnés. Et effectivement, il suffit que je leur demande si je peux les renseigner pour qu'ils déclinent ma proposition en disant qu'ils ne veulent que regarder. Je m'approche ensuite d'Owen, lui faisant comprendre que je vais prendre le relais, je lui lance un regard complice pour lui rappeler que son client est ma cible de prédilection et que je le laisse user de ses talents sur la jeune femme.

— Excusez-moi monsieur Quilin, permettez-moi de vous présenter ma collaboratrice, mademoiselle Davis.

— Enchantée. Est-ce que vous trouvez votre bonheur ?

Je lui dégaine mon regard charmeur spécial gros client. Et je fais mouche.

— Pas tout à fait, mais peut-être qu'un avis féminin... histoire d'avoir un avis éclairé par rapport à la décoration de mon appartement...

C'est trop facile, je pensais qu'il m'aurait fallu faire un peu plus de courbettes pour arriver à ce résultat. Je ne relève évidemment pas sa remarque limite sexiste qui voudrait que les femmes soient plus indiquées pour les questions de décoration. Je pose ma main sur le biceps d'Owen pour lui faire comprendre que je reprends la main et qu'il peut nous laisser.

— Ça ne te dérange pas si je continue avec monsieur Quilin ?

— Sans souci, monsieur Quilin... ?

— C'est très bien pour moi. Je suis sûr que mademoiselle Davis pourra m'aider.

— Je vous en prie, appelez-moi Anouk.

— Si vous m'appellez Thomas.

Owen s'éloigne avec une moue amusée, ravi de voir que nos anciennes stratégies fonctionnent toujours aussi bien. Il aborde la jeune femme et lui fait son numéro habituel. Chacun est pris par son client, mais ça ne nous empêche pas de nous surveiller mutuellement du coin de l'œil, nous lançant un défi implicite. Mais il faut croire que je ne suis pas à la hauteur, puisqu'au bout d'un quart d'heure je le vois se diriger vers le bureau avec sa cliente. Je l'ignore, histoire de ne pas devoir reconnaître ma défaite, et je redouble d'efforts et d'attention envers mon potentiel acheteur, parce que si je n'ai pas

réussi à vendre la première, je veux au moins vendre, hors de question de faire capoter une transaction de la galerie. Après quelques minutes, Owen raccompagne la jeune femme jusqu'à la porte et revient vers nous. Au moment où il se rapproche de nous, monsieur Quilin finit par se décider et je le confie donc aux bons soins du patron pour s'occuper de la paperasserie.

— J'ai bien cru que je n'y arriverais jamais. Mais bon, félicitations, on sait pourquoi c'est toi le propriétaire des lieux.

— Ceci dit, si on avait échangé, tu aurais sûrement gagné parce que j'ai la vague impression que « Thomas » avait envie de faire durer votre entretien, et que le plaisir de ses yeux n'était pas satisfait que par les toiles.

Je rougis et détourne légèrement le regard. J'ai aussi eu cette impression, mais je n'aurais pas eu l'outrecuidance de le dire et de m'en servir comme excuse à mon échec.

— Ne fais pas ton modeste, tu as gagné, et à la loyale.

— En tout cas, tu es arrivée à point nommé. Enfin des renforts, même si tu as une semaine de retard.

Il est vrai que je suis supposée l'aider depuis une semaine mais que, trop déstabilisée par tout ce qui s'est passé, j'ai fait l'impasse.

— À dire vrai ce n'est pas une vendeuse que tu viens de récupérer mais une autre cliente. Je voulais m'occuper de faire tous les papiers et te régler pour ma toile.

— Mince. Ceci étant, je t'ai présentée tout à l'heure comme une collaboratrice, pas comme une vendeuse. Si tu viens travailler ici, tu ne travaillerais pas pour moi, mais avec moi. Et concernant la toile, y a pas d'urgence, j'avais une offre, je voulais vérifier que tu y tenais toujours, mais sinon ce n'est pas pressé.

— Bien sûr que si, je suis pressée de l'avoir chez moi.

— Chez toi ?! Tu veux que je te livre ?

Il s'amuse de sa petite plaisanterie.

— Si tu veux, je suis à l'hôtel en ce moment j'te rappelle.

— Ton frère arrive quand au fait ?

Quelle délicatesse que de souligner cette relation de cause à effet !

— À dire vrai il devait arriver demain, mais il me fait faux bond. Donc vu que je ne vais pas m’amuser à bouger tous les deux jours, bah je vais rester là où je suis pour l’instant et ce jusqu’à ce qu’il arrive et qu’il soit reparti. Et donc je veux avoir mon tableau dans ma chambre d’hôtel, avec moi. Il me suivra ensuite dans mon appartement.

Il affiche son air dubitatif

— Donc tu ne dis pas non au fait que je vienne te le livrer dans ton hôtel ?

— Je ne dis pas non.

— Bon, et est-ce que tu ne diras pas non au fait de venir travailler ici ?

Il pousse sa chance, mais je ne peux pas lui en vouloir d’essayer, et ça me fait envie, surtout que je pourrai travailler tranquillement sur mon livre quand il n’y a personne et lui filer un coup de main en cas de besoin. Ça me permettrait d’être dans un cadre sympa et agréable, pas toute seule, et dans une ambiance plaisante sans être obligée de squatter un Starbucks. Mais pour l’instant je veux d’abord savoir où on va,, pas question de dire oui et me retrouver ensuite dans une situation tendue. Il baisse les yeux sur ma main droite et fait une moue amusée.

— Quoi ?! Qu’est-ce qu’il y a ?

— Tu le fais encore, ce truc avec tes doigts.

Je baisse les yeux vers ma main, mais en me le faisant remarquer mon tic s’est arrêté. Quand je suis nerveuse ou que je cogite trop, je touche le bout de mes doigts avec mon pouce en faisant des allers-retours.

— Oui, il faut croire que certaines petites manies ne me quitteront jamais. Je voulais...

Mon téléphone m’interrompt, mais je ne décroche pas, je suis persuadée que c’est Sam et que ça peut attendre.

— Tu ne réponds pas ?

— Ça peut attendre. Je voulais... on déjeune ensemble ?

— J’te dirais bien oui, mais j’ai un rendez-vous vraiment important, mais on peut dîner ensemble

si tu veux.

— Oui, OK. Ho non non non. J'ai zappé, j'ai un truc de prévu, j'ai déjà décalé une fois, je peux pas lui faire ça deux fois.

— Lui ?

Je me régale de voir qu'il n'a pas manqué de relever ce détail et qu'il y a une pointe de jalousie dans sa remarque. Je ne devrais pas m'en réjouir, mais je n'y peux rien, c'est plus fort que moi.

— Oui, un ami que je n'ai pas vu depuis longtemps et que je dois rejoindre en fin de journée, et avec qui j'ai prévu de dîner.

— Tu voulais prendre un dernier verre avec moi, tu pourrais passer après ton dîner.

— C'est tentant mais ça risque de ne pas finir tôt et je vais être crevée, c'est pas la peine de venir si c'est pour somnoler à moitié.

— Ça ne me dérangerait pas.

Il me dégage un regard coquin auquel j'ai bien du mal à résister. Ceci dit je suis agacée parce que je vais devoir lui proposer de remettre ça et que je resterai donc en stand-by un jour de plus.

— Demain soir ?

— Si tu veux p'tit cœur. Tu veux aller où ?

— J'en sais rien, trouve un truc dans le coin, mon hôtel est à côté, comme ça je pourrai venir et rentrer à pied.

— OK, je m'en occupe.

— Bon alors, on les fait, ces papiers ?

Il tend son bras en direction du bureau et pose sa main au creux de mes reins pour me guider. Ce contact m'électrise et je pourrai presque lui sauter dessus au milieu de la galerie s'il n'y avait pas une grande baie vitrée donnant sur la rue. Bon peut-être pas, mais il me fait un effet de dingue et mes petites hormones en ébullition ne m'aident pas du tout. Il s'installe derrière son bureau et complète tous les papiers. Il ne relève pas les yeux au moment de me demander, l'air de rien, mon adresse. Je lui donne celle de ma boîte postale et il ne cille pas.

Des clients arrivent avant que nous ayons fini et je lui propose de finir de remplir les documents sur son ordinateur pendant qu'il s'occupe des visiteurs. Il s'éloigne rapidement, me laissant m'installer à son poste de travail. Je finis de tout compléter en quelques minutes et lance l'impression des documents pour pouvoir les signer. Une fois que c'est fait, j'en profite pour aller sur internet regarder mes mails en l'attendant. Le navigateur est déjà ouvert, dès la première page je me sens très mal à l'aise. Déjà parce que bien malgré moi je me retrouve à espionner ses dernières recherches, ensuite par l'objet en lui-même de ses recherches. Et au point où j'en suis, je regarde tous les onglets ouverts. Que des sites de santé, des pages traitant des désordres alimentaires pendant la grossesse, des nausées, la liste des maternités parisiennes avec les différents niveaux, et enfin un forum sur lequel des gens posent des questions. Il s'est arrêté sur une page où quelqu'un s'inquiétait de savoir quel risque était encouru lorsque les nausées causaient une trop grande perte de poids. Pas besoin de regarder les réponses pour savoir que les gens sur ce genre de forum disent tout et n'importe quoi et surtout le plus flippant. Je me sens trop mal qu'il en vienne à consulter ce genre de site, il s'inquiète vraiment et il cherche des réponses là où il peut, vu que je n'en parle pas avec lui. J'ai tellement honte de l'entraîner là-dedans, qu'il se fasse autant de souci, et pire que tout, que j'envisage sincèrement de l'entraîner dans ce qui risque fort d'être un vrai parcours du combattant. C'est trop injuste pour lui, déjà que sortir avec une femme enceinte d'un autre ça me paraît abusé et déplacé, à cela s'ajoutent les révélations d'Oliver concernant les raisons de notre séparation. Je me sens vraiment, vraiment trop mal, je n'ai pas le droit de lui faire un coup pareil, quand bien même il semble croire qu'il en a envie, c'est trop immérité. Les larmes me montent aux yeux et je me dépêche de remettre mes lunettes, je laisse son ordinateur comme je l'ai trouvé, et pose les documents signés en évidence sur son bureau. Je déguerpis en direction de la sortie tout en ramassant au passage mes affaires que j'avais posées dans un coin en arrivant. Je lui fais un petit signe d'au revoir, histoire qu'il ne dise pas que je suis partie comme une voleuse, et je remarque qu'il semble interloqué par mon départ précipité. Je décide de retourner directement à mon hôtel, même si au fond ça ne me convient qu'à moitié, je me sens fragile, sur le fil, et j'ai besoin de me retrouver dans mon nid, cachée, à l'abri, dans ma zone de confort. Sauf que je n'ai plus vraiment d'affaires chez moi et que de fait, je me résigne à retourner dans mon nouveau point de chute. La journée avait si bien commencé...

Je m'écroule sur le lit, rabats le coin de la couette sur moi et allume la télévision pour essayer d'occuper mon esprit. Mais rien ne pourrait me distraire. Je décide donc de prendre mon portable pour vérifier qui m'a appelée un peu plus tôt. Sam. J'en étais sûre, je l'avais *senti*. Je veux le rappeler, mais il est trop tôt chez lui, et je me contente d'un message m'excusant de ne pas avoir décroché et lui demandant de me rappeler quand il se lèvera. Mon téléphone sonne immédiatement.

— Salut Sam. Tu n'es pas couché, il est quoi ? Genre trois heures du mat' ?

— Oui mais on a peu fait la fête après la fermeture, mais je vais me coucher dans quelques minutes. Je voulais juste te prévenir qu'Anton est passé et qu'il était d'une humeur franchement maussade, et il a noyé son désespoir dans le whisky. Autant te dire qu'on a doublé les recettes ce soir rien qu'avec lui !

Vu le peu de gants qu'il a pris pour me parler d'Anton, il doit être très fatigué et au moins un peu alcoolisé. Il enchaîne en m'expliquant qu'il l'a mis dans un taxi en disant au chauffeur de le déposer dans un motel. Je ne sais pas quoi en penser, soulagée que Sam ait été assez prévenant pour ne pas le laisser reprendre la route, et ennuyée qu'il persiste à retourner dans mon club. Je n'y suis plus et il le sait, alors pourquoi persiste-t-il à venir là-bas ? Mais il n'est pas question que j'intervienne là-dedans, si je lui montre que je m'implique, que je lui porte un quelconque intérêt, il s'engouffrera dans la brèche et ne me lâchera plus. J'ai coupé les ponts et il faut que je m'y tienne.

— OK. Et sinon tout va bien pour toi ?

— Ouais ouais t'en fais pas. Écoute je sens que tu veux être sympa et prendre des nouvelles mais là je suis trop crevé pour papoter, on remet ça à demain si tu veux ? Pas trop tôt hein...

J'esquisse un sourire, je l'imagine tellement bien, assis sur un tabouret du bar, la tête posée sur le comptoir, les yeux fermés et le téléphone accroché à l'oreille. Après certains services très longs, je le retrouvais comme ça, n'ayant plus le courage de rejoindre son petit appartement qui était aménagé à l'arrière du club, en dessous du mien.

— Mon Sami... allez, décolle ta tête de ce comptoir et jette-toi dans ton lit ! On se rappellera plus tard.

Il éclate de rire et je réalise que j'ai vu juste, il est bien vautré sur le comptoir.

— J'y vais... Anouk ?

— Oui ?

— Tu me manques.

— Toi aussi tu me manques, mon Sami. Plus que tu ne peux l'imaginer.

En particulier en cet instant où j'ai besoin de me sentir rassurée et entourée. Sam serait parfait dans un moment tel que celui-ci.

— Ça va quand même ?

— Mais oui. Allez va te coucher. À demain.

— À demain.

Je repose mon téléphone et m'étale de toute mon long sur le lit, genre étoile de mer, regardant le plafond, essayant de faire le tri dans toutes les idées qui tourbillonnent à une vitesse folle, au point que j'ai rapidement un mal de crâne carabiné. Et bien sûr, pas moyen de prendre le moindre antalgique. J'opte pour un bon bain chaud.

28.

Après quelques heures à faire tout et n'importe quoi pour soit faire passer mon mal de tête, soit me changer les idées, je me décide à me mettre en route pour le stand de tir. Je n'ai pas pris la peine de me changer, et même si la tenue n'est pas des plus appropriées je m'en fiche, parce qu'au fond on ne décide pas de la tenue qu'on porte le jour où on a besoin de se servir de son arme.

En arrivant, plusieurs regards convergent vers moi et tentent de me faire comprendre que je ne suis pas à ma place. J'espère qu'ils seront encore là quand je commencerai à m'entraîner pour qu'ils réalisent à quel point je suis à ma place. Je repère le crâne chauve d'Éric à quelques mètres de moi, en train de conseiller une jeune femme qui, vu son équipement, doit faire du tir sportif. J'attends quelques instants qu'il remarque ma présence, mais il est trop absorbé par les performances de son élève. Je m'avance vers lui et pose doucement ma main sur son épaule.

— Éric.

Je lui parle doucement, le but n'étant pas de surprendre qui que ce soit dans le stand. Il se retourne, m'observe de la tête aux pieds, fait une moue amusée, sûrement parce qu'il constate que je ne déroge pas à mes mauvaises habitudes que de venir m'entraîner dans une tenue qui n'a rien de sportive. Il rigole et m'attrape vigoureusement dans ses bras.

— Anouk ! Qu'est-ce que je suis content que tu sois de retour. T'en auras mis du temps à te décider à revenir.

— Oui, je sais. Mais l'important c'est que je sois là maintenant.

— Oui. Mais bon, allons à l'essentiel, voyons voir si tu as perdu la main ou pas.

Et sur ce, il m'attrape brusquement au niveau du poignet et en un quart de seconde je comprends ce qu'il va faire et crie :

— NON NON NON. J'suis blessée !

Il me lâche instantanément, surpris. Il voulait me tester et il s'apprêtait à me mettre à terre avec une clef de bras, histoire d'évaluer mes aptitudes à me défendre. J'ai dit la première chose qui m'est venue à l'esprit, enfin pas vraiment, j'y avais un peu pensé en me demandant ce que j'évoquerais pour éviter une séance d'entraînement au cas où je n'aurais pas eu l'occasion de lui annoncer convenablement ma grossesse. Et heureusement que j'ai réagi vite parce qu'il allait me coller au sol sans ménagement et sans pitié pour ma magnifique robe. Il pensait peut-être que je serais plus motivée s'il s'agissait de la protéger de la poussière.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je ne suis pas en grande forme, je te raconterai ça plus tard. Pour l'instant, place à l'essentiel.

— Tu as pris ton arme.

— Oui, mais je préférerais utiliser une arme à air comprimé en fait. Tu peux m'en prêter une ?

— Si tu veux, mais si tu as ton arme ça serait plus sympa.

— Pas aujourd'hui, une prochaine fois peut-être.

— On a même pas commencé que tu veux déjà t'assurer que je vais te réinviter ?!

Il plaisante pendant qu'il me choisit une arme et que l'on s'occupe ensemble des réglages. Je mets les plombs pendant qu'il installe une cible, à vingt-cinq mètres. Une fois prête, je m'installe, perpendiculairement à la cible, tends mon bras et m'apprête à tirer quand il m'interrompt.

— Enlève tes chaussures au moins. Tu vas gagner en stabilité et ta posture ne sera pas faussée.

Je n'ai pas bougé d'un poil pendant qu'il me parle, concentrée sur la cible, prête à faire feu.

— T'inquiètes pas pour moi.

Je tire quatre fois avant de m'interrompre pour ajuster les réglages du pistolet. Les tirs suivants font mouche. Je tourne la tête vers mon ami, avec un air triomphal sur le visage dont je n'arrive pas à

me départir. J'aurais voulu avoir le triomphe plus modeste, mais je suis trop fière pour ne pas jubiler et lancer quelques regards autour de moi, histoire de voir si ceux qui semblaient me juger quelques minutes plus tôt ont ravalé leur petit air supérieur. Mais ils ont repris leurs activités et je ne pense pas qu'ils aient vu ma performance.

— Bien jeune fille ! J'arrive pas à croire que tu aies réussi un si joli tir groupé perchée sur des machins pareils ! Bon allez, toi et moi, deux sessions de tir, le meilleur score se fait offrir le dîner.

— Tu me laisses me faire la main sur un ou deux de tes poulains d'abord ?

— C'est toi ma pouliche ! Mais si tu veux.

Il demande à la cantonade s'il y a des volontaires pour un petit défi. Et je remarque l'un de ceux qui m'avaient toisée avec condescendance à mon arrivée. Je fais signe à Éric du coin de l'œil de le choisir. Il me regarde avec un air de dire « tu ne sais pas dans quoi tu te lances », mais je confirme mon choix en hochant la tête.

— Stéphane ! À toi l'honneur !

— Dis-moi juste que c'est pas un tireur d'élite, lui soufflé-je discrètement.

— Non, mais il est doué, je l'ai un peu entraîné donc... Bon pas autant que toi, mais c'était il y a longtemps, alors si tu ne t'es pas entraînée ces dernières années...

J'affiche mon petit air satisfait, prête à en découdre avec mon adversaire qui n'hésite pas à me scruter de la tête aux pieds en nous rejoignant. Je vais me faire un plaisir de lui rabattre son caquet.

— Bonjour. Vous voulez procéder comment ?

— Disons deux sessions de treize tirs où l'on élimine les trois plus mauvais tirs à chaque fois.

— Ça me va. Heuu, juste comme ça, vous allez les garder ?

Il désigne mes chaussures avec un air qui veut clairement me signifier que je suis ridicule. Je ne m'étonne même pas.

— Je sais qu'elles ne sont pas réglementaires, mais bon... Vous ne craignez pas qu'elles me donnent l'avantage ? ironisé-je.

— Alors là, pas du tout.

— Bien, alors c'est parti.

Il n'y a pas d'enjeu mais franchement je serai ridicule si je n'assume pas, et il est hors de question que je lui laisse ce plaisir. Je me concentre et prends un air sérieux, loin du regard narquois que je voudrais lui lancer, mais je ne suis pas assez sûre de mon coup pour l'instant.

On tire quasi simultanément, mais je garde constamment un œil sur sa cible. Je vise soit au centre de la cible soit dans le premier cercle. Il prend un peu plus de temps et fait des tirs relativement similaires mais à l'arrivée il me devance d'un petit point. Ses yeux le trahissent, il jubile, même s'il a dû être un peu étonné par mon résultat, sûrement bien meilleur que ses prévisions. Éric me regarde avec un air de « je te l'avais bien dit ». Mais quand Stéphane se retourne pour la deuxième session de tir, je l'observe et constate que cette session équivaut la précédente. J'exulte intérieurement. Et je ne sais comment mais Éric comprend.

— Ho putain... tsss, souffle-t-il.

Je tends le bras alors qu'il lui reste encore deux tirs à réaliser et aligne l'intégralité de mes tirs en quelques secondes, tous en plein cœur de la cible.

— C'est moche ce que tu viens de faire là, Mistinguette !

Je hausse les sourcils, histoire de faire ma petite maligne, je suis complètement en droit de triompher. Mon adversaire nous regarde à tour de rôle, ne comprenant pas le mauvais tour qui vient de lui être joué.

— Humm j'adore qu'on me sous-estime, le nargué-je.

— Tu t'es fait avoir mon gars. Elle t'a laissé croire que tu menais la danse et au lieu de te concentrer davantage tu t'es relâché, et voilà le résultat. Ça vaut pour cette fois et pour toutes les autres, reste méfiant, ne sous-estime pas tes adversaires. Et toi l'affreuse, si tu avais été sport, tu aurais donné le meilleur de toi-même dès le début.

— C'était pour être gentille, je ne voulais pas qu'il se prenne une trop grosse déculottée, de surcroît pas par une petite midinette en talons hauts.

Stéphane baisse les yeux une seconde, il a évidemment compris que c'était ma petite vengeance pour sa condescendance et affiche une grimace mi-gênée mi-amusée par la leçon qu'il vient de prendre. J'ai l'impression qu'il a compris son erreur et qu'il s'en repent un minimum, ce qui me le rend finalement un peu plus sympathique.

— J'exige une revanche, tranche-t-il tout en gardant un ton enjoué.

— Pas cette fois-ci, mais j'aurais bien l'occasion de revenir, je verrai avec Éric pour organiser ça.

— Ça se fait pas. Allez, une petite revanche.

Il y a un peu de monde qui s'est rapproché pour nous observer, et mon ami me fait remarquer que je pourrais faire preuve d'un peu de sportivité et accepter. Je cède et cette fois-ci je lui colle la raclée qu'il mérite, même si son score s'est légèrement amélioré. Deux autres personnes demandent à me défier et je remporte chaque duel sans une once de modestie. Finalement, Éric décide de mettre bon ordre à cette situation et me met la déroutée que mon insolence justifie à elle seule.

— Et merde, une seule défaite et bien sûr c'est celle qui va me coûter un dîner !

— Bon, et maintenant tu veux me montrer de quel bois tu te chauffes avec ton Glock ?!

— Non pas aujourd'hui. Il commence à être tard et de toute façon le stand va fermer, alors allons plutôt au resto.

— Tu sais que je peux rester après la fermeture ? J'ai les clefs si besoin.

— Je sais mais franchement je commence à avoir les crocs.

Après quelques minutes de marche, nous arrivons devant le restaurant où nous avons pris l'habitude de venir après certains entraînements tardifs.

On discute de tout et de rien pendant que nous prenons un apéritif qui se résume à un jus de fruits pour moi. Nous discutons de sujets plutôt vastes mais finalement très peu de nos vies privées, il a très vite compris que c'était un sujet assez tabou pour moi, et de son côté il n'est pas très loquace sur la question, et je ne me sens pas du tout en position de lui poser des questions personnelles.

J'avale rapidement mes médicaments contre les nausées quand il en profite pour me demander :

— Au fait, tu ne m'as pas dit ce que tu t'étais fait.

— Oui je sais. Eh bien, disons que je ne me suis rien fait en vérité, je ne suis pas blessée, en fait... je suis enceinte.

Il a forcément l'air surpris, mais l'étonnement laisse rapidement place à la joie. Il me félicite chaleureusement et je remarque qu'il semble hésiter à me dire quelque chose.

— Si tu te demandes qui est le père, eh bien disons qu’il n’y en a pas. C’est mon ex et la notion d’ex résume tout.

— Je n’allais pas... bon si j’allais te le demander. Mais est-ce que ça te convient comme situation ?

Il est soucieux et je trouve ça trop mignon, ce petit côté paternaliste, c’est quelque chose que je n’avais encore jamais vu chez lui, d’ordinaire il a plus une attitude de coach.

— Oui, ça me va très bien, je suis ravie d’avoir ce bébé dans ma vie. Je ne veux pas me prendre la tête, je veux m’offrir une vie simple, tranquille, avec des gens qui ne me veulent que du bien. Cet enfant est une bénédiction qui me rend tellement heureuse. J’y réfléchis encore, mais il se pourrait que je reste ici un moment, au moins jusqu’à la naissance du bébé, peut-être un peu après, on verra.

— Qu’est-ce que Jessie en a dit ?

— Il est content, ravi que notre mini famille s’agrandisse. C’est d’ailleurs pour ça qu’il doit venir, parce qu’on a pas eu l’occasion de se voir depuis un moment, je n’ai même pas pu lui annoncer de vive voix.

Nous continuons à papoter ainsi un long moment tout en mangeant. Je lui explique que c’est la raison de mon refus de tirer avec une arme à feu, je crains que le bruit et les vibrations ne soient pas bons pour le bébé, surtout que dans le stand réservé aux armes à feu certains tirent avec des gros calibres qui feraient presque trembler les murs. On parle de Jessie, il veut qu’on organise un truc tous les trois dès qu’il sera là et j’adore l’idée.

Il embraye sur son boulot, qui occupe tout son temps, de ses poulains qu’il voudrait inscrire pour certains à un concours de tir sportif. Il me propose également d’y participer mais sans grande conviction, déjà à l’époque il m’y invitait et je refusais systématiquement. Il est hors de question d’être mise en lumière, je cherche toujours à rester discrète. Il ne le conçoit pas, ce qui est normal vu qu’il n’est pas au courant que je souhaite rester cachée, il pense que c’est de la timidité. Me connaissant comme c’est le cas, je ne vois pas comment il peut croire que je puisse être timide, je ne suis pas du genre à la jouer profil bas quand je rapplique au stand.

Il me relate ses propres exploits en compétition, ses projets, et j’essaie tant bien que mal d’en faire autant sans pour autant trop me dévoiler. C’est ce qui me complique souvent la vie, même avec mes amis, je pèse chaque mot, réfléchis avant de dire quoi que ce soit, j’aimerais tellement avoir une conversation où je pourrais parler de tout et n’importe quoi sans m’inquiéter. Et finalement, je n’ai plus personne maintenant avec qui discuter ainsi, parce que même avec Jessie je commence à faire

des secrets.

Il est près de vingt-deux heures trente lorsqu'on se sépare sur le parking du stand où j'ai laissé ma voiture. Je le remercie pour cette super soirée et il me promet qu'on remettra ça rapidement, il planifie déjà un affrontement avec un de ses poulains.

Sur le chemin du retour je réalise que j'ai passé une bien meilleure soirée que je ne l'avais espéré, j'ai, sans m'en rendre compte, oublié mes contrariétés du jour. Mais à peine mon esprit n'est-il plus occupé que tout revient et obscurcit mon humeur.

Je regagne ma chambre, allume la télé et me pose sur mon lit, adossée à la tête de lit, car je ne peux pas m'allonger pour l'instant, j'ai trop de mal à digérer. J'appelle le room service pour commander de l'eau gazeuse, espérant que cela pourra m'aider. Je n'essaie même pas de prendre mon ordinateur pour travailler, je n'ai pas le cœur à ça, et si je me force le résultat s'en ressentira.

Je zappe lorsqu'on frappe à ma porte.

29.

Après une seconde d'hésitation je réalise que c'est le room service et je fonce ouvrir la porte. Quelle n'est pas ma surprise de trouver Owen, accoudé au chambranle de la porte, une bouteille de Champomy à la main. Il affiche un large sourire en levant la bouteille.

— Salut p'tit cœur. Je sais que tu ne voulais pas venir boire un verre mais si le verre est livré à domicile ? Et puis il n'y a pas que ça que je livre.

Il se recule légèrement en me désignant un grand paquet posé sur le mur à côté de ma porte. Ma toile. Je reste immobile, essayant d'analyser ce qui est en train de se passer. Comment est-il arrivé ici ? Pourquoi ? Je perds complètement le contrôle sur la situation et sur moi-même, mes doigts restent crispés sur la poignée de la porte. Son sourire s'efface doucement au fur et à mesure qu'il voit mon visage qui reste fermé, mon regard dans le vide.

— C'était une mauvaise idée, je vais te laisser.

— Non ! Non non reste, excuse-moi, j'ai été surprise, je ne m'attendais pas à te voir là. Comment...

— Tu m'as dit que tu étais dans un hôtel tout près de la galerie et vu que tu t'es enregistrée sous ton nom, bah dès le premier que j'ai appelé, je t'ai trouvée. Et bon, t'es partie un peu vite ce matin, je pensais que tu resterais, du coup j'ai eu envie de te faire la surprise et arroser avec toi ta nouvelle acquisition. Et ce n'est pas un traitement de faveur, je fais ça avec mes autres clients également.

— Entre, vas-y.

Je m'écarte pour le laisser entrer, mais il me tend la bouteille pour pouvoir utiliser ses deux mains pour porter la toile. Il la pose contre l'un des murs près d'une petite méridienne. À cet instant un des employés de l'hôtel apparaît, légèrement surpris de me voir sur le pas de ma porte, il va s'imaginer que je l'attendais. Il me remet la bouteille que j'ai commandée et s'en retourne immédiatement.

— Tu as passé une bonne soirée ?

— Oui, c'était très bien. Écoute, Owen, j'suis désolée, cette situation est trop bizarre et je me sens mal à l'aise. J'voudrais qu'il en soit autrement, mais ça se commande pas.

— Je sais, pour moi aussi c'est bizarre. J'espérais que c'était qu'une fausse impression et qu'une fois avec toi ça irait, mais ça le fait pas. Et ça le fait pas parce qu'on a besoin de mettre les choses au clair, alors arrêtons de nous torturer tous les deux en repoussant cette échéance. Je tiens à toi et je veux faire partie de ta vie, peu importe de quelle façon et la place que tu voudras m'y offrir.

— S'il te plaît, dis pas ça, fais pas comme si tout dépendait de moi.

— Bah, c'est un peu le cas malgré tout. Tu sais très bien où j'en suis, je sais ce que je veux, mais toi... Si toi, tu sais ce que tu veux il faut que tu me le dises parce que je suis perdu et que j'ai besoin de comprendre.

Il est debout, face à moi, il me scrute attentivement et je baisse les yeux, trop embarrassée par sa demande, parce qu'il a mis le doigt sur le vrai problème, je ne sais pas moi-même ce que je souhaite. Piégée par mon désir égoïste de l'avoir à mes côtés et mon affection pour lui qui m'oblige à ne pas l'enchaîner à moi dans une situation trop anxiogène pour lui. Il s'approche et sa main se pose sous mon menton pour relever mon visage et m'obliger à le regarder dans les yeux. Je regarde en l'air pour essayer d'empêcher de couler les larmes qui montent inexorablement. Je place mes mains sur son torse, pas pour m'y blottir mais pour arrêter sa progression, je dois l'arrêter dans son élan qui le rapproche de moi, au sens propre comme au figuré. Son bien-être compte plus que mes désirs, je dois le stopper avant de ne plus avoir le courage de le faire.

— Dis-moi, s'il te plaît. Dis les choses, simplement. Ne te pose pas mille questions sur comment, dis-les comme ça te vient.

J'appuie mon front près de son cœur pour ne plus affronter son regard et laisser une petite larme s'échapper.

— Owen, on ne peut pas. Ce n'est pas possible, balbutié-je.

— Pourquoi ?

— Owen, s'il te plaît, je le supplie presque de ne pas m'obliger à continuer, je ne veux pas lui mentir, et la vérité ne le satisfera pas.

— Viens là.

Il m'attrape dans ses bras et m'enveloppe complètement en me plaquant contre son buste. Le fait qu'il essaie de me réconforter et de me rassurer alors que je le mets dans une situation impossible m'accable. Il reste en attente de réponses de ma part et malgré cela il est prêt, encore une fois, à attendre, ne considérant que mes sentiments et oubliant les siens. Je finis par me ragaillardir parce que je suis presque énervée de voir à quel point il est prêt à s'oublier et à se perdre dans cette relation.

— Arrête. Je ne sais même pas quoi te dire, comment te le dire.

— Dis-le comme ça te vient, ne cherche pas à prendre de gants.

Et sur ces mots, et sous le coup de l'émotion, les mots jaillissent hors de ma bouche sans que mon filtre cerveau-bouche ne soit activé :

— Je ne peux pas, je ne peux pas te faire ça. Ça serait tellement injuste pour toi, tu ne mérites pas ça, tu crois que c'est que tu veux, mais tu ne rends pas compte dans quoi tu te lances. Rien n'a changé par rapport à il y a trois ans, si ce n'est des complications en plus. Tu vas te perdre dans cette relation et je ne veux pas te faire ça, parce que tu vas en souffrir et que je ne le supporterai pas.

Je me recule complètement pour échapper à son emprise et appuyer mes mots en me détachant de lui. Il penche la tête sur le côté et me dévisage avec un air tellement désolé, il est en train d'assimiler cette information.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?! Je ne sais que trop bien dans quoi je me lance, attends, j'te connais quand même, on a vécu ensemble. Et ne me dis pas que les choses n'ont pas changé par rapport à il y a trois ans, j'ai changé, tu as changé, et un enfant va modifier toute cette équation.

— Pour en faire une équation impossible.

— Ne dis pas ça.

— Owen, mais est-ce que tu te rends bien compte ? J'ai l'impression que tu ne réalises pas vraiment, mais je suis enceinte, ça ne se voit pas encore mais bientôt ce sera le cas, et il y aura alors un bébé, un bébé que j'aurais eu avec un autre homme. Comment je pourrais être avec toi et t'imposer

ça, à toi en particulier ?

— Comment ça à moi en particulier ? Est-ce que tu dis ça parce que je suis stérile ?

Je ferme les yeux et incline la tête tellement j'ai honte de lui avoir lancé cela en pleine figure.

— Regarde-moi !

Je sursaute à cet ordre dit d'un ton impérieux. Mais je n'ose pas bouger. Il s'approche de nouveau de moi, prend mon visage entre ses mains, et alors que je crois qu'il va de nouveau m'obliger à le regarder, il m'embrasse. Un baiser intense et puissant censé balayer tous mes doutes, me semble-t-il. Puis il s'adoucit, et je ne peux m'empêcher d'y répondre tout en m'agrippant à son tee-shirt. L'une de ses mains quitte mon visage et enlace ma taille fermement. Il interrompt notre baiser, appuie son front contre le mien et murmure :

— Je ne te laisserai plus t'enfuir, je ne ferai pas deux fois cette erreur.

— S'il te plaît... ne fais pas ça, je n'aurai pas la force de lutter contre toi.

C'est surtout que je n'aurai pas le courage de lui dire non très longtemps quand moi-même j'en ai tellement envie.

— Eh bien ne le fais pas.

Je n'arrive plus à lui répondre, je ne sais pas comment argumenter, je perds mes mots et mon énergie. Je me recule doucement et sa main glisse doucement de mon visage à mon bras jusqu'à ma main. En me déplaçant mes jambes heurtent le lit et je me laisse alors glisser au sol. Mes yeux scrutent le vide à la recherche de réponses qui n'existent pas. Alors qu'il tient toujours ma main, il s'avance pour s'asseoir à mes côtés, en silence, à croire que lui non plus ne sait plus quoi dire.

— Est-ce que tu veux que je m'en aille ?

J'incline la tête, laisse une larme rouler sur ma joue et...

— Non.

Je le sens sourire sans même le voir, certainement ravi que je ne le repousse pas et de constater qu'il arrive au bout de ma résistance. Je me penche légèrement vers lui et laisse retomber ma tête contre son épaule. Une nouvelle larme m'échappe.

— Je ne me pardonnerai jamais de te faire ça. S'il te plaît, aie le courage de faire ce que je n'arriverai pas à faire moi-même et pense un peu à toi, préserve-toi et éloigne-toi.

— Tu ne vois pas que c'est exactement ce que je suis en train de faire, je pense à moi et à ce que je veux. Et ce que je veux, c'est toi. Toi et tout ce qui va avec, tes secrets, tes problèmes, et ce bébé surtout. Je prends tout, tout le package.

Il dépose un doux baiser sur le haut de mon crâne, inspire profondément, le nez dans mes cheveux, et m'enveloppe de l'un de ses bras. Nous restons ainsi en silence un long moment, parce que je suis trop perdue pour dire quoi que ce soit et j'ignore comment gérer cette situation, je suis en train de céder du terrain.

— Dis-moi que tu veux bien essayer.

— Je... Je ne sais plus, je suis larguée. Owen, je sais à quel point tu es déjà inquiet, qu'est-ce que ça va donner si...

— Si on se remettait ensemble ? Si tu acceptais que je sois là pour toi et ce bébé ? Tu te rends bien compte que je ne pourrais de toute façon pas être plus inquiet que je ne le suis déjà, je n'ai pas besoin qu'on soit en couple pour me faire du souci pour toi.

— J'ai cru voir ça.

— Comment ça ?

Il s'écarte légèrement pour que je relève la tête et qu'il puisse me jauger. Il m'adresse un regard interrogatif et intrigué.

— Ce matin... je... je ne voulais pas espionner, je voulais juste consulter mes mails et...

Je remarque une sorte d'illumination traverser ses yeux et tout son visage semble s'éclairer. Il vient de comprendre.

— C'est pour ça, c'est pour ça que tu t'es sauvée ce matin. J'en étais sûr que tu n'avais rien de prévu, tu fuyais quelque chose et je ne mettais pas le doigt dessus. Et bah tu sais quoi, si on était ensemble, c'est à toi que j'aurais posé mes questions, à ton médecin, et j'aurais été rassuré et je ne me ferais pas autant de souci qu'en ce moment où je n'ai aucune information fiable sur ton état de santé.

— Je t'ai dit que ça allait.

— Oui, alors autant je veux bien que tu me fasses certaines cachotteries, autant j’apprécierais que tu te foutes pas de moi.

— Je t’assure que je me sens bien. Ce n’est que le début et j’ai des nausées, rien de très inhabituel.

— Le pire c’est que j’ai l’impression que t’y crois quand tu dis ça. Quand est-ce que ton frère doit arriver ? Non parce que lui, je suis sûr que tu l’écouteras et qu’il saura faire le nécessaire.

— Je ne sais pas exactement, il devait arriver demain mais il m’a dit qu’il était retenu, à priori il sera là d’ici la fin de la semaine. Mais si ça peut te rassurer j’ai un rendez-vous chez le médecin jeudi.

Je me mords l’intérieur de la joue en réalisant que j’ai parlé un peu vite, je ne tiens pas à ce qu’il s’en mêle et qu’il fasse une fixation là-dessus.

— Tu voudrais pas boire la bouteille que je t’ai ramenée ?

— Heuu si tu veux.

— Non, mais en fait, j’ai mal au derrière à rester assis par terre.

Nous éclatons de rire et je le remercie intérieurement d’arriver à faire retomber la pression aussi facilement. Il se lève et me tend la main pour m’aider à relever, il m’attire vers lui, replace une mèche rebelle derrière mon oreille et en profite pour caresser ma joue avec son pouce. Instinctivement j’appuie ma joue contre sa main pour prolonger ce contact. Je me sens fatiguée par toute cette soirée et finalement je me presse contre son torse.

— Je suis désolée, mais je crois que la bouteille ce sera pour une prochaine fois, j’ai eu une longue journée et je suis vraiment crevée.

— J’aimerais rester avec toi.

Il a dit cela spontanément et naturellement, comme s’il n’y avait pas une vraie pression autour de cette question. Il attend une réponse, mais je ne sais pas quoi dire, encore une fois. Il m’embrasse les cheveux et se défait de notre étreinte. Il commence à enlever sa chemise, me laissant complètement pantoise.

— Tu comptes dormir avec tes fringues ?!

Je comprends très bien ce qu’il essaie de faire mais je n’arrive pas à réagir. Il est torse nu, mais je n’y prête pas vraiment attention, tellement je me sens prise de court. Il se dirige vers la salle de bain et

une fois qu'il se trouve hors de ma vue, je retrouve un peu mes moyens. Je veux profiter de son absence pour me changer, mais je réalise que ma tenue n'est pas du tout adaptée. J'ai pris l'habitude de ne porter qu'une culotte et une brassière, simples mais confortables. Mais du coup, pas du tout appropriées vu la situation. J'ai beau avoir des tonnes de fringues, pour dormir je n'ai que ce genre de vêtements, le peu de nuisettes que je possède ne sont pas ici et n'auraient de toute façon pas convenu. J'enfile ma tenue rapidement en essayant de mettre la main sur un tee-shirt assez long pour compléter. Mais évidemment, ça aurait trop simple, Owen sort de la salle de bain, ne portant plus que son boxer, au moment où j'allais l'enfiler. Je le porte immédiatement contre moi pour me cacher et ce geste le fait sourire.

— Tu sais que je t'ai déjà vue en petite tenue, et avec moins que ça d'ailleurs !

— C'est différent.

— J'aimerais bien que non justement.

Il me regarde avec un regard tendre en essayant de retenir la lueur coquine que je décèle malgré tout. Mais cette lueur disparaît vite, et son sourire avec, quand il commence à m'observer plus attentivement, ce qui me met extrêmement mal à l'aise.

— Arrête ça s'il te plaît. Retourne-toi.

Mais à cet instant c'est lui qui semble figé et incapable de réagir.

— Owen ! Owen ! Retourne-toi !

Ce n'est plus le fait que je sois en sous-vêtements qui me gêne désormais, c'est qu'il porte un regard si inquiet sur mon corps. Peut-être va-t-il revoir sa position. Il s'exécute. J'enfile mon tee-shirt, pas assez long à mon goût, et file vers la salle de bain sans même lui avoir dit qu'il pouvait se retourner. Une fois prête, et après quelques secondes d'hésitation, je réintègre la chambre. Toutes les lumières sont éteintes, seul l'écran de la télévision éclaire la pièce. Owen s'est glissé sous la couette, adossé contre la tête de lit, il feuillette le livre qui était sur ma table de nuit.

Sans trop réfléchir, je le rejoins et pose directement ma tête sur l'oreiller, couchée sur le flanc, tournée vers lui. Je n'ai pas trop réfléchi en m'installant, mais je n'allais me mettre à plat sur le dos, ce n'est pas très naturel, et encore moins lui tourner le dos.

— Pourquoi tu es aussi inquiète ?

— Tu me le demandes ?

— On a dit qu'on essayait, alors pourquoi tu t'en fais ? C'est pas comme si j'étais un inconnu.

— TU as dit que tu voulais essayer, moi, je ne sais pas ce que je veux.

— Tu sais pertinemment ce que tu veux, c'est juste que tu te retiens pour de mauvaises raisons que je pensais avoir balayées. Mais s'il le faut je peux te le redire. Je tiens trop à toi pour te laisser filer une nouvelle fois, je veux être avec toi, avec vous.

Je ferme les yeux pour ne pas affronter son regard, ses mots m'embarrassent et me perturbent.

— Arrête de faire ça, ne ferme pas les yeux pour m'éviter, ne te cache pas de moi.

Je sais qu'il parle au sens propre comme au sens figuré, mais je choisis de ne relever qu'un seul sens à cette phrase.

— Ça vaut peut-être mieux que je me cache. Tu flippes assez comme ça. Tu vois, rien que ça, tu ne l'avais pas imaginé, mais tu te rends bien compte que ça va être un problème.

Il s'allonge à son tour et me fait face, installé dans une position similaire à la mienne.

— J'ai le droit à deux minutes pour encaisser, s'il te plaît ? Je flippe pas, je m'inquiète juste, et c'est légitime. Tu le sais. Sans tes vêtements, eh bien oui, ta perte de poids est encore plus flagrante. Qu'est-ce qu'il y a ? Y a un truc que tu ne dis pas et qui coince, donc dis-moi, qu'on puisse passer à autre chose.

— Tu veux que je te dise, je ne vois pas comment tu peux avoir envie d'être près de moi quand je suis dans cet état. Comment tu pourrais être avec quelqu'un dont la vue seule te fait flipper !

Je commence à me redresser, parce que j'ai l'impression que cette discussion ne va pas rester très paisible, et il en fait de même.

— Je t'ai dit que je ne flippais pas mais...

— Non, ça te dégoûte, c'est mieux ?

— C'est ça que tu penses, que ton corps me dégoûte. Non mais t'es pas sérieuse ? Ça m'inquiète oui, mais tu restes toujours la femme qui m'excitait il y a trois ans.

Il allonge son bras vers moi et le glisse près de ma hanche. Il garde un visage impassible alors

qu'il remonte doucement et doit sentir mes côtes à fleur de peau. Il dérive vers mon dos qu'il caresse de haut en bas.

— Tu es belle et rien ne m'empêchera d'avoir envie de te tenir dans mes bras. Je ne sais pas comment te le dire pour être sûr que tu me crois, mais je tiens à toi, rien ne saurait me garder loin de toi, rien ne me fera partir, et je me battrais pour que tu n'aies pas envie de te sauver.

Il sait trop bien trouver les mots justes mais je reste vigilante, il n'est pas question que l'on puisse continuer à avancer sans que je ne sois sûre qu'il ait bien pris en considération tous les problèmes au-devant desquels il va.

— Est-ce que tu crois que ce corps te fera toujours envie quand j'aurai un petit ventre rond ? Quand à chaque fois tu le toucheras tu y verras le signe qu'un autre m'a touchée avant toi et que je porte son enfant ?

— D'une, techniquement, je t'ai touchée avant lui. Et de deux je ne verrai pas en cet enfant le fruit d'un amour avec un ex, non je le vois pas comme ça maintenant, et ça ne changera pas. Je ne le vois que comme ton enfant, un petit bout de toi. Pour le reste, ne t'en fais pas, comme tous les hommes j'aurai sûrement quelques appréhensions, mais rien de plus que le désir que je ressens pour toi ne puisse me faire oublier.

Il approche doucement ses lèvres des miennes et m'embrasse d'une façon si voluptueuse qu'il finit d'abattre le dernier rempart de mes réticences. Je m'abandonne complètement, physiquement et mentalement, il a réussi à me rassurer et à me convaincre qu'il ne prenait pas cette décision à la légère. Demain, mes doutes se raviveront sûrement, mais pour le moment je veux profiter de la pseudo tranquillité d'esprit qui me gagne et m'enivrer de lui, de son odeur, de son corps, de sa chaleur. Pour une fois je suis prête à lâcher prise, je me sens suffisamment en confiance pour m'abandonner dans ses bras. Sa main dans mon dos m'attire plus près, contre lui, je remonte alors ma jambe par-dessus sa hanche pour l'attirer encore plus contre moi, qu'il comprenne qu'en cet instant, moi aussi j'ai envie de cette étreinte passionnée. Sa langue caresse mes lèvres et la mienne l'invite à partager un baiser plus profond. Son désir enflamme mon corps, j'ai extrêmement chaud subitement mais je m'en fiche, seul lui compte. Sa main est revenue sur ma hanche et remonte doucement, effleurant la courbe de mes seins avec une infinie douceur. Sa bouche quitte la mienne pour embrasser mon cou mais il s'interrompt pour attraper les bords de mon tee-shirt et me l'enlever. Il dégrafe ensuite ma brassière qu'il fait glisser le long de mes bras en m'effleurant du bout des doigts dans une caresse exquise. J'essaie de ne pas trop réfléchir au fait qu'il redécouvre mon corps et que je ne me sens pas à mon avantage. Je jette un coup d'œil rapide vers la table de nuit et découvre

la télécommande, je m'en saisis rapidement pour éteindre la télévision et nous plonger dans la pénombre.

— Qu'est-ce que... ?

Avant même d'avoir fini sa phrase il comprend ce que je m'apprête à faire et pourquoi. J'ai tout juste le temps de le voir étirer ses lèvres avant de nous plonger dans l'obscurité. Alors qu'il se positionne au-dessus de moi, il chuchote :

— Tu crois que c'est avec mes yeux que je peux le mieux découvrir ton corps ?

Le sentir peser de tout son poids sur mon corps me fait trembler de plaisir, un frisson me parcourt littéralement l'échine. Il repose sur ses coudes de part et d'autre de ma poitrine alors que j'ai passé mes bras autour de son cou, cherchant à l'attirer vers moi pour l'embrasser de nouveau, mais après un petit baiser il entreprend de promener ses lèvres sur le reste de ma peau déjà brûlante. Il descend le long de ma gorge pour se diriger vers mon mamelon qu'il suce délicatement alors que je me cambre, grisée par ce contact si érotique. Puis il continue sa descente jusqu'à mon ventre et je suis prise d'une sorte de sursaut, un rappel très violent à la réalité. Je ne suis pas prête pour cela, j'aurais voulu, vraiment, mais ma réaction a été instinctive, il s'est approché de mon bassin, du bébé, et d'un seul coup...

— Excuse-moi, je ne voulais pas réagir comme ça. J'ai pas réfléchi...

— Chuuuut. Encore heureux que tu n'étais pas en train de réfléchir.

Il s'est repositionné près de moi et dans le noir j'entends son sourire.

— Je n'aurais pas dû me montrer si entreprenant si rapidement, mais... disons que j'ai eu du mal à retenir mon enthousiasme.

Son ton est détendu et je suis soulagée qu'il prenne les choses aussi bien.

— J'aime quand tu n'arrives pas à retenir ton enthousiasme.

Je lui caresse doucement la joue et me rapproche de lui pour mordiller sa lèvre inférieure, il est allongé sur le dos avec ma jambe enveloppant les siennes, mon bras sur son torse. Je veux reprendre ce que nous venons d'interrompre, je dois éviter qu'il y ait un nouveau malaise et que nous redoutions une certaine intimité.

— Hé p'tit cœur, on va peut-être se laisser un peu de temps, OK ?

— Là tout de suite, c'est pas ce qui me vient en premier à l'esprit.

Je plaisante mais en vérité j'en rajoute, car même si mes petites hormones sont en ébullition, je n'y tiens pas plus que lui, ce mouvement de recul que je viens d'avoir m'impose de prendre un peu de temps, mais je ne souhaite pas que ce moment d'intimité devienne anxiogène et que l'on appréhende ce moment par la suite. J'entreprends de caresser son torse nu, je suis les lignes de ses muscles si bien dessinés et glisse doucement vers son entrejambe où je constate, qu'effectivement, mon corps est loin de le dégoûter. Le sentir dans cet état d'excitation réveille en moi des sensations oubliées depuis longtemps et ravive la flamme sur laquelle il avait soufflé en embrassant mon ventre. Il attrape ma main qui le touche d'une façon indécente et pleine de promesses, et porte mes doigts à sa bouche pour les embrasser.

— Pas ce soir p'tit cœur, j'en ai envie, très envie, et tu le sais, mais on a le temps. J'ai envie qu'on se retrouve tranquillement, en prenant notre temps, sans stress ni pression.

Je rétorquerais bien qu'il y a bien des façons de se retrouver mais au fond, il a raison.

Je me blottis dans ses bras, cherchant « ma place » dans le creux de son épaule pour y nicher ma tête. J'essaie de recouvrer mon calme et me concentrer sur autre chose que son corps d'athlète. Il inspire profondément, le nez dans mes cheveux, c'est si bon de nous retrouver.

— Merci.

— De quoi p'tit cœur ?

— Tout.

Il ne m'en demande pas plus, il a compris. Il tente d'attraper la télécommande, il sait que je dors avec le poste allumé, mais je lui dis que c'est inutile. La musique qui émane de tout son corps est comme une berceuse familière et apaisante qui m'entraîne rapidement vers un sommeil profond.

30.

Je me réveille assez brusquement, tirée du sommeil par un bruit que je n'identifie pas immédiatement. Owen commence à remuer, probablement dérangé par le fait que je ne sois plus blottie contre lui. On frappe à la porte et je cherche rapidement des yeux le peignoir de l'hôtel tout en commençant à m'inquiéter, qui cela peut-il bien être ? Et subitement, je me demande si ça ne pourrait pas être Jessie qui aurait voulu me faire une « surprise ».

— Lève-toi et enfile un truc ! Non, en fait, file dans la salle de bain !

— Quoi ?!

Il se réveille à peine, ses yeux tout brillants m'interrogent pour comprendre pourquoi je m'agite de la sorte.

— S'il te plaît, fonce te planquer dans la salle de bain !

Il me regarde, mi-amusé mi-dubitatif, puis finit par rigoler.

— Non, mais t'es pas sérieuse ?!

— Écoute-moi, si c'est mon frère, je ne suis pas sûre qu'il le prenne très bien de voir que je couche avec un homme alors qu'il sait depuis peu que je suis enceinte d'un autre. On va peut-être éviter de lui rappeler que sa petite sœur a une vie sexuelle.

— Techniquement, on a pas vraiment « couché » ensemble et...

— Mademoiselle ! Room service !

Je relâche mes épaules que je n'avais réalisé avoir autant crispées jusque-là et attrape mon peignoir pour aller ouvrir.

— Bonjour.

— Bonjour Mademoiselle. Désolé de vous déranger, mais ce paquet a été livré pour vous ce matin, et les consignes qui l'accompagnaient demandaient à ce qu'on vous l'apporte le plus rapidement possible.

Je le remercie et m'en retourne vers le lit pour ouvrir ce colis.

— Tu m'expliques ? C'était quoi ce plan de « va te planquer dans la salle de bain » ? Sérieux t'as pas seize ans pour planquer ton mec quand ton frère arrive !

— Mon mec ?! dis-je sur un petit ton moqueur.

— C'est bon, tu sais ce que je veux dire. C'était ridicule.

— Oui peut-être, mais tu comprends, je ne l'ai pas vu depuis longtemps, et s'il me retrouve avec un homme dans mon lit alors qu'il vient d'apprendre il y a peu que je suis enceinte d'un autre... J'me sens pas très à l'aise avec ça.

— Depuis quand tu t'inquiètes du regard des autres ?!

— Jessie n'est pas « les autres », et c'est pas que je tiens particulièrement à avoir l'air de la fille la plus vertueuse qui soit, mais bon je me sens pas obligée d'afficher l'image opposée non plus. Et donc même si je me fiche de l'avis des gens, l'opinion de Jessie compte. Beaucoup.

Il me rejoint sur le bord du lit, posant sur moi un regard compréhensif, et m'embrasse dans les cheveux.

Une enveloppe est accrochée au paquet que l'on vient de me livrer. Je ne suis pas surprise de découvrir que mon frère en est l'expéditeur. Il n'y a que trois personnes qui savent que je suis ici, Maria n'ayant rien prévu de m'apporter, Owen étant déjà là...

« Voilà ton cadeau ma puce !

Je t'appelle vite.

XOXO

J »

J'ouvre son « cadeau » pour découvrir de quoi il s'agit. Je soupire et roule des yeux en apercevant son contenu, un tensiomètre. Je remarque Owen qui se retient de rire, il ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil et constate combien cet envoi m'agace. Il n'est pas dans son emballage et de toute évidence Jessie l'a bidouillé parce qu'il y a une sorte de boîtier raccordé dessus. Pas de doute, je vais rapidement avoir de ses nouvelles.

— Qu'est-ce qui te fait rire comme ça toi ?

Je prends un air offusqué même s'il n'en est rien, au fond je crois qu'il est rassuré de voir que quelqu'un à qui je ne peux pas le refuser va s'impliquer très activement dans mon suivi médical.

— Vous me faites rire tous les deux. Je trouve ça mignon cette relation que vous avez.

Je roule des yeux, encore, et m'apprête à aller dans la salle de bain quand il m'attrape par la taille et m'attire sur ses genoux.

— Hé, bonjour toi.

Il est vrai qu'avec mes idioties je n'ai même pas pris la peine de lui dire bonjour convenablement. Je mords ma lèvre inférieure, il est si attentionné et avenant et... sexy. Sa façon de me tenir dans ses bras, de me regarder, de me désirer, tout cela m'excite terriblement. Je ne parle même pas du fait qu'il soit torse nu, m'offrant une vue délicieuse sur sa musculature. Je prends son visage entre mes mains, lui susurre un doux « bonjour » avant de l'embrasser. J'enroule mes bras autour de son cou et il me fait basculer sur le lit en se positionnant au-dessus de moi. Ses prunelles ont une lueur grivoise qui me laisse imaginer les scénarios les plus osés. Mais finalement il se contente de déposer un rapide baiser sur mes lèvres avant de se relever, me laissant pantoise et frustrée. Je ne sais pas à quel jeu il a décidé de jouer, mais je suis prête à jouer avec lui.

— Owen, j'vais prendre une douche, tu veux bien commander un truc au service d'étage ? À moins que tu préfères qu'on sorte pour prendre un p'tit déj ?

Je me redresse et balance le peignoir sur le lit.

— Non c'est bon p'tit cœur, autant rester traîner ici.

Alors que je m'apprête à entrer dans la salle de bain, il m'interpelle.

— Hé, qu'est-ce que tu as là ?

Il désigne le bas de mon dos avec une pointe d'inquiétude.

— Ho, c'est rien.

— Anouk...

Sa façon de dire mon prénom en laisse entendre beaucoup plus.

— Désolée, l'habitude. Mais ceci dit, ce n'est vraiment rien, j'ai eu droit à un examen il y a quelques jours, peu avant de partir des États-Unis, et ça m'a laissé un bleu.

— T'appelles ça un bleu ? Ça fait bientôt deux semaines que t'es là et tu as encore une trace. Ça devait être un sacré hématome. Et est-ce que je peux demander de quel examen il s'agissait ?

— Tu peux.

Sa question en cache une autre, savoir s'il peut me demander, c'est surtout une façon de savoir s'il est en droit de me la poser, une façon de savoir si je l'autorise à prendre une certaine place dans ma vie. J'ai refusé quelques jours plus tôt, aujourd'hui je ne veux plus lui dire non. J'espère voir un sourire apparaître après ma réponse, mais il n'en est rien. Il recommence à être soucieux, exactement ce que je voulais éviter.

— OK. Donc de quel examen il s'agissait ?

— Une ponction lombaire.

Il fait une grimace évoquant la douleur, clairement il connaît la procédure.

— Et ça a donné quoi ?

Il pousse sa chance, mais il a raison, je suis prête à essayer de m'ouvrir un petit peu.

— Tu commences déjà à flipper, j'le vois. Je veux bien te répondre, mais tu crois que tu pourrais essayer de rester cool ?

— Ça veut dire que c'est pas bon, hein ?

Je pince mes lèvres, les remuant de gauche à droite, ne sachant pas comment tourner ma phrase pour minimiser son impact.

— Non c'est pas que ce soit pas bon... C'est juste que j'en sais rien. Je suis partie avant que l'on ne me communique les résultats. Mais bon ne t'en fais pas, Jessie est informé de tous mes examens et reçoit tous les résultats, donc s'il y avait eu un souci il m'en aurait déjà parlé. Je fais une mimique montrant que je crains de déclencher ses foudres, parce que même si je ne l'ai quasiment jamais vu énervé, je pourrais comprendre que cette fois-ci il perde son self-control. Il inspire profondément et ne dit rien. Il se retourne pour prendre le téléphone, se poste face à la fenêtre et commence à passer la commande pour le petit déjeuner. Je me rapproche de lui, glisse mes bras autour de sa taille et me colle à son dos, la joue plaquée sur son omoplate. Il raccroche et ne bouge pas. Il finit par positionner ses bras au-dessus des miens, mais ne prononce pas un mot.

— S'il te plaît, ne sois pas fâché.

Je dépose un baiser au centre du piège à rêves tatoué en dessous de son épaule et entreprends de me mettre face à lui sans pour autant enlever mes bras de sa taille. Il regarde au loin, plongé dans ses pensées. Je saisis son visage entre mes mains pour l'obliger à poser ses yeux sur moi. Je n'arrive pas à identifier exactement son regard, lassitude, agacement, frustration... ?

— Écoute-moi. Je peux comprendre que tu trouves ça stupide, mais cet examen était inutile, OK ? Je ne le voulais même pas. C'est un peu compliqué à expliquer, mais disons que je n'ai jamais eu des bilans sanguins, et pas que sanguins d'ailleurs, dans les normes. Les normes pour moi, ce ne sont pas les normes de tout le monde, mon organisme fonctionne différemment, c'est comme ça, et franchement c'est pas un sujet que j'aime aborder, alors je t'en parle maintenant, mais j'aimerais autant qu'on évite de remettre ça sur le tapis par la suite. Cet examen révèle des résultats qui du coup peuvent paraître bizarres, mais qui finalement sont « ma » norme. Jessie est au courant, il connaît mes antécédents, et tout ce qui va avec, lui seul peut vraiment interpréter mes résultats et savoir si c'est mauvais ou pas. Donc si lui ne s'affole pas, c'est que ça va.

J'ai vraiment tout donné : des explications que je n'aurais pourtant pas voulu partager avec qui que ce soit, ma voix la plus rassurante, mon regard le plus réconfortant, de petites caresses apaisantes sur ses joues avec mes pouces. Il soupire comme s'il se résignait et je n'ose sourire en voyant que j'ai peut-être réussi à le convaincre.

— D'un autre côté, il vient de t'envoyer un tensiomètre. Qu'est-ce que je dois en conclure ?

— Qu'il est excessivement prudent. Sincèrement, s'il avait le moindre soupçon d'une éventuelle suspicion de je ne sais quoi, tu peux être sûr qu'il serait déjà ici en train de me torturer avec des batteries de tests. Promis, tout va bien...

Sur ce, je me mets sur la pointe des pieds, dépose un baiser sur sa joue et file vers la salle de bain pour me doucher.

Quelques minutes plus tard, on frappe à la porte et Owen va ouvrir. Certainement le service d'étage qui apporte notre petit déjeuner.

Mon portable se met à sonner, je l'ai pris avec moi dans la salle de bain ; l'habitude. Mais avec mes mains toutes mouillées je ne peux pas répondre. Je réfléchis une seconde et souris à l'idée de ma petite ruse.

— Owen ! OWEN !! Tu peux décrocher mon portable s'il te plaît, j'suis toute mouillée !

Il passe à peine sa tête par la porte entrebâillée, mais son regard ne risque pas de m'embarrasser dans la mesure où les parois de la cabine de douche sont partiellement opaques. De toute façon, il en a déjà vu suffisamment depuis hier soir.

— Tu l'as mis où ?

— Là ! Sur la vasque. Décroche vite, y a pas besoin de le débloquer pour décrocher.

Je ne prends aucun risque en le laissant prendre l'appel, je suis quasi certaine de qui appelle. Et pourtant ce pourrait être bon nombre de personnes, et il n'y en a que deux ou trois à qui j'accepterais qu'il parle, mais quand son visage s'éclaire, je sais que je ne me suis pas trompée.

— Secrétariat de Mlle Davis bonjour !

— ...

— Non, désolé, elle n'est pas disponible pour l'instant.

— Mets le haut-parleur s'il te plaît.

J'entrouvre la porte de la cabine de douche pour pouvoir me faire entendre.

— Salut beau gosse.

— Salut Anouk. Bon je vois que tu n'es pas une pauvre jeune fille en détresse, seule et abandonnée dans son petit hôtel. Je voulais voir si tu voulais que je t'accompagne au garage pour récupérer ta nouvelle caisse, mais bon, il semblerait que tu aies trouvé un nouveau chevalier servant.

— Oliver Morgan, serais-tu jaloux ? Tu sais bien que c'est toi mon chouchou. Et si tu en as envie,

c'est évidemment avec toi que j'irai chercher ma voiture, mais bon si tu préfères profiter de ton temps libre pour bosser sur ta moto, je solliciterais un autre chevalier servant.

— Mouais, bien sûr. Tu parles de la moto pour m'amadouer. Bon t'as raison, ça marche. Tu te doutes bien que j'y ai passé mon dimanche et que c'est déjà réglé. Donc si tu veux, je t'emmène chez le concessionnaire en fin de journée.

— OK, j'te rappelle dans la journée pour qu'on voie comment on s'organise.

— T'es où là ? J't'entends super mal.

— Dans ma douche.

— Et c'est Owen qui décroche ?! OK, j'veux rien savoir de plus. Allez à tout', beauté.

— Salut Oli !

— Tu vas m'expliquer ?

— Tout de suite ? Si tu veux, mais je finis de me laver.

— J'attendrai que tu aies fini.

Il esquisse un sourire à mon sous-entendu mais sort de la salle de bain pour m'attendre.

J'aurais bien besoin d'une bonne douche froide, mais j'opte plutôt pour un jet bien chaud et délassant. J'en profite pour me détendre quand je suis subitement prise de nausées. Ça commence à devenir très agaçant, surtout que je ne suis pas seule et que je veux pas qu'Owen s'inquiète inutilement. Je m'adosse contre le mur carrelé et me laisse finalement glisser jusqu'à me retrouver assise dans le bac de la douche. Je replie les genoux devant moi et pose ma tête dessus en espérant que ça passe. Mais ça ne passe pas, pas du tout et je ne vais pas pouvoir rester ici éternellement. Je finis par sortir de la douche et m'enveloppe directement dans un peignoir sans avoir pris la peine de me sécher avant. C'est de pire en pire, je fais un début d'hypoglycémie, j'ai faim, mais je n'arriverai évidemment pas à manger. Si j'avais été seule je me serais recroquevillée en position fœtale au fond de mon lit en attendant que la situation s'améliore, mais là, je me sens obligée d'essayer de faire bonne figure.

— Tu veux quoi comme thé ? Ils en ont mis plusieurs.

— Pas de thé pour moi, tu sais la théine c'est pas idéal... plutôt du jus, mais pas tout de suite, la

douche m'a trop relaxée, finalement j'ai envie de me recoucher.

— Tu pourrais éviter de me prendre pour un idiot complet ?! Si tu veux que je parte, dis-le franchement mais ne te fous pas de moi comme ça. Je ne te demande pas de me parler de tout, mais si tu pouvais faire preuve d'un minimum d'honnêteté j'apprécierais. Si tu ne veux pas me parler de quelque chose, dis-le-moi simplement plutôt que de me mentir.

Il est contrarié, et pas qu'un peu. Il va falloir trouver un mode de fonctionnement qui nous convienne à tous les deux. Mais je dois reconnaître qu'il fait d'ores et déjà des efforts en acceptant toutes mes cachotteries, ce qu'il demande est légitime, et il est nécessaire que je fasse ce qu'il faut si je suis vraiment décidée à nous laisser une chance.

— Excuse-moi, j'ai pas l'habitude d'accord ? Je me suis toujours occupée de moi toute seule, à l'exception de Jessie, mais c'est particulier. Alors oui, d'instinct, j'ai un peu de mal à partager ces choses-là avec toi. Laisse-moi un peu de temps, s'il te plaît, je vais essayer de faire des efforts, mais c'est tellement pas naturel pour moi...

Son visage se radoucit et il s'approche pour me prendre dans ses bras, mais je me sens trop mal, je ne veux surtout pas me retrouver comprimée.

— Désolée, c'est pas contre toi, mais je me sens pas terrible, et franchement, je veux pas qu'on me touche pour l'instant. Je veux juste m'allonger en attendant que ça passe.

Il saisit ma main et me guide vers le lit, il soulève la couette pour m'inviter à m'y installer, ce que je fais.

— Tu veux quelque chose ? Un médicament ?

— Mouais, tu peux me passer mon sac à main, y a une boîte de médoc dedans. Et un verre d'eau aussi, s'il te plaît.

Il m'apporte le tout, mais je réalise que la boîte de cachets est vide, je l'ai finie la veille au soir.

Me voyant avec la boîte vide, Owen me propose d'aller à la pharmacie, mais je lui réponds que j'ai du stock et lui demande de m'apporter une très grosse mallette rangée au fond d'un placard.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Vu le poids y a pas que des médocs ou alors t'es une vraie dealer.

J'esquisse un léger sourire, mais n'ai pas la force de plaisanter avec lui, je suis vraiment vidée. Il pose la mallette à côté de moi mais ne l'ouvre pas, ne sachant pas si je suis d'accord. Je lui fais signe

de l'ouvrir, et il semble étonné en l'ouvrant, mais se contente de farfouiller jusqu'à mettre la main sur les médicaments dont j'ai besoin, la dernière boîte qu'il me reste.

— T'es pas une dealer, t'es une braqueuse en fait ! T'as dépouillé combien d'hôpitaux pour avoir un tel équipement ?

Découvrir ma « petite » trousse de secours, voilà qui ne va pas aider à le rassurer.

— Disons qu'il y a de quoi parer à pas mal d'urgences. C'est pas forcément pour moi. C'est comme une trousse de secours. Tu peux regarder dans le premier tiroir de la commode, il y a un pilulier, il faut que je prenne ça aussi.

Il rigole en constatant que je l'ai rangé au milieu de mes petites culottes.

— Qu'est-ce que ça fait là ?

— C'est pour pas oublier, c'est des vitamines que je dois prendre tous les jours, donc rangées là, j'y pense à chaque fois que je prends mes fringues.

— Tu devrais peut-être le garder dans ton sac, au cas où tu ne dormirais pas chez toi.

Il me lance ce petit regard taquin... Il s'assoit à mes côtés et me caresse les cheveux alors que j'ai reposé ma tête sur l'oreiller.

— Tu devrais y aller. La galerie t'attend et je vais dormir de toute façon.

— Non, je te laisse pas toute seule alors que t'es dans cet état-là. C'est pas grave si j'ouvre pas pour une journée.

— T'es gentil, mais tu sais, je m'en suis sortie toute seule ces dernières semaines, donc ça ira.

Il s'approche et embrasse mon front.

— Arrête de discuter. J'ai dit que je restais. Tu veux checker ta tension ? Bon, j'avoue, je sais pas m'en servir, mais bon, si toi tu sais, tu peux m'expliquer.

— Y a rien à faire, tu le mets à ton poignet et t'appuies sur le bouton.

— Vas-y, donne-moi ta papatte.

Je n'y tiens pas, mais je fais un effort et le laisse faire, après tout si cela peut lui donner

l'impression d'être utile, je ne voudrais pas lui retirer ça, j'ai bien conscience d'à quel point cela doit être frustrant pour lui de me voir ainsi et de se sentir impuissant, alors si j'ai l'occasion de lui octroyer ce petit réconfort...

— 9/4. C'est pas top ça, p'tit cœur.

Je soupire, je n'ai pas la force de discuter avec lui, je veux juste essayer de dormir pour oublier combien j'ai mal au cœur.

— Owen, j'veux pas être désagréable, mais j'ai juste envie de dormir. Tu vas voir, ça ira mieux dans une heure ou deux. Va bosser, j'te rejoindrai à l'heure du déjeuner.

— C'est bon, j'ai compris, je t'embête pas avec ta tension et en échange tu me jettes pas dehors, OK ?

— Je ne disais pas ça pour te faire un quelconque chantage. Fais comme tu veux.

Je ferme les yeux, je n'ai plus une once d'énergie pour continuer cette discussion.

Mais ce que je craignais arrive, mon téléphone se met à sonner, et je sais exactement ce qui m'attend.

— Tu veux que je décroche ?

— Non, c'est bon, donne.

Je décroche sans même regarder de qui il s'agit.

— Tu sais que t'es chiant. J'étais sûre que tu l'avais bidouillé !

Owen me regarde, complètement surpris par ma remarque, étonné que je débute cette conversation si abruptement, alors qu'il doit penser que je ne suis pas sûre de l'identité de mon interlocuteur.

— Bonjour à toi aussi, la souris.

— Arrête de m'appeler comme ça, tu sais que ça m'agace. Écoute je suis fatiguée et j'ai des nausées, et je veux juste me reposer. Donc s'il te plaît, laisse-moi dormir et on verra ça plus tard.

— J'veux bien te laisser dormir, mais ta tension n'est franchement pas bonne, donc tu fais une vérification en début d'après-midi et on avisera à ce moment-là.

— OK si tu veux. À plus.

— Salut ma puce. Repose-toi bien.

Je dépose mon téléphone sur la table de chevet et croise le regard interrogateur d'Owen.

— C'est rien, c'était le casse-pied qui me sert de frère. Il a traficoté le tensiomètre pour que le résultat lui parvienne. J'en étais sûre, le fait qu'il soit pas dans son emballage, c'était trop suspect. Et donc s'il me fiche la paix, c'est que tu peux en faire autant et que ça va.

Je ferme les yeux en quête d'un sommeil réparateur quand il quitte le bord du lit, mais c'est pour finalement mieux s'y installer deux minutes après, sous la couette, et d'après le bruit des pages qu'il tourne, il a pris un livre. Finalement, je me retourne et me blottis contre lui, je soulève son bras avec ma tête comme un petit animal qui cherche à faire son nid. Il m'accueille et je m'installe au creux de son épaule, au chaud.

— Lis pour moi, s'il te plaît.

— Monsieur Woodhouse aimait la société, mais à sa manière...

Hummm, *Emma*.

31.

Après deux bonnes heures installée dans ses bras, je commence à me sentir mieux. Je n'ai pas réussi à dormir mais finalement il a occupé mon esprit, me faisant un peu oublier mon malaise. À contrecœur, je me décide à bouger, je passerais bien la journée dans cette position, mais je souhaite le libérer pour qu'il puisse aller travailler.

— Hé ! Qu'est-ce que tu fais ?

— J'me sens mieux. Je vais me passer un peu d'eau sur le visage et me préparer.

Mais alors que je m'apprête à quitter le lit, il m'encercle avec ses bras au niveau de ma taille, me faisant basculer en arrière contre lui.

— Reste là. On est bien comme ça.

— Owen, tu dois aller bosser et moi aussi j'ai des choses à faire.

— Et si moi j'ai pas envie d'aller bosser ? Tu sais quoi, peu importe ce que tu feras, moi je n'irai pas travailler. Donc maintenant pas besoin de culpabiliser, tu peux rester tranquillement au lit.

Sur ce, il me fait rouler par-dessus lui et finit par se positionner au-dessus de moi. Il pèse de tout son poids sur moi, mais je ne m'en plains pas, j'adore le sentir ainsi, il le sait et je suis sûre qu'il le fait exprès pour être sûr que je ne tente pas de le faire changer d'avis. Et il a raison, mes hormones prennent le pas sur ma raison et je cède à son caprice. Je porte ma main à sa joue et ferme les yeux pour savourer ce contact qui me ramène des années en arrière. Mais même si je vais mieux, je n'en

suis pas au point de pouvoir faire des folies de mon corps, et pourtant j'en ai tellement envie, surtout que je perçois son propre désir s'affirmer, ce qui est très rassurant. Savoir qu'il me désire, vraiment, qu'il peut être excité par mon corps alors que je ne suis pas à mon meilleur niveau, loin de là. Mais il me faudra encore un peu de temps pour accepter cette situation, ça me semble tellement incroyable qu'il puisse en avoir envie, je me suis tellement convaincue que ce serait impossible que je n'arrive pas pour l'instant à assimiler ce changement.

— À quoi tu penses ?

— Que j'ai envie que tu m'embrasses.

Il dépose un tout petit baiser sur mes lèvres.

— Humm, mieux que ça ! dis-je d'un ton boudeur.

Il m'embrasse langoureusement, passionnément, et je n'ai maintenant plus aucun doute sur ses intentions, mais subitement il se lève et se dirige vers la salle de bain et quelques secondes plus tard, j'entends l'eau couler.

Je ne réalise pas vraiment ce qui vient de se passer, mais je ne veux pas rester comme ça. Je frappe doucement à la porte de la salle de bain.

— Owen ? Je peux entrer ?

Il ne répond pas et j'insiste, pensant que c'est peut-être parce qu'il ne m'entend pas.

— Anouk, donne-moi quelques minutes, s'il te plaît.

Je décide de ne pas l'écouter et passe le bout de mon nez dans l'entrebâillement, après tout, est-ce qu'il m'écoute quand je lui demande de me laisser tranquille ?

— Owen qu'est-ce qu'il se passe ? Ça ne va pas ?

— Je t'ai demandé quelques minutes.

— Je sais. Dis-moi ce qu'il y a. J'ai fait quelque chose ?

— Mais non ! Bon, s'il te plaît, laisse-moi cinq minutes et je reviens.

Son ton est assez ferme pour m'inciter à l'écouter et pourtant mes petites hormones me dictent de rester. Je laisse glisser mon peignoir sur le sol et entrouvre doucement la porte de la cabine de

douche pour m’y faufiler. Il se retourne et me lance un regard contrarié en me voyant le rejoindre. Je m’approche de lui, mais il se détourne pour continuer à se laver. Je coulisse mes bras autour de sa taille et me colle à son dos, profitant avec lui du jet d’eau chaude. Je prends le temps de redécouvrir chaque détail de son tatouage qui lui confère, si c’est possible, encore plus de virilité. Je l’adore, l’entrelacement des fils, les quelques plumes qui s’en échappent et glissent jusqu’à ses côtes... Mais quelque chose me chiffonne et je n’arrive pas à mettre le doigt dessus, il me semble différent sans que je ne sache en quoi, mais le moment est très mal choisi pour parler de ça.

— Anouk... Tu m’aides pas là.

— T’aider à quoi ? Qu’est-ce qu’il y a ?

— T’es sérieuse là ?! Tu m’excites comme un dingue et j’ai vraiment envie de toi, mais c’est pas le bon moment, donc laisse-moi retrouver un peu de self-control.

Je me positionne en face de lui et constate avec délice qu’il n’a effectivement pas réussi à... retrouver ses esprits.

— Pourquoi ça ne serait pas le bon moment ?

— T’es pas en forme, y a pas deux heures tu étais recroquevillée dans ton lit prête à vomir tripes et boyaux. T’as d’ailleurs rien mangé depuis hier soir, donc j’aimerais autant que tu te remettes avant de...

Je me recule, je ne tiens pas le mettre mal à l’aise en m’exposant sous ses yeux s’il n’en a pas envie. Et même si je l’espérais, il ne me retient pas quand je sors de la douche. Finalement, j’aurais dû me contenter de l’écouter me faire la lecture en me câlinant, j’ai cassé l’ambiance et je m’en mords les doigts. Je finis par m’habiller.

Il me rejoint et remet ses affaires de la veille, sans dire un mot. Je ne sais moi-même pas quoi dire. Nous allons devoir retrouver nos marques, un mode de fonctionnement qui tienne compte des changements qui sont survenus dans nos vies depuis trois ans. Il s’installe sur le bord du lit, et à sa façon de pincer les lèvres je devine qu’il hésite à me dire quelque chose. Je décide de grimper sur le lit et de m’asseoir dans son dos, j’enroule mes jambes autour de sa taille et colle ma joue à son tatouage. C’est parfois plus simple de se parler ainsi, sans avoir besoin d’affronter le regard de l’autre.

— Dis-moi.

— Je ne sais pas comment m’y prendre avec toi.

— Et je te facilite pas les choses.

Je ne le vois pas, mais je sais qu’il doit déjà étirer ses lèvres.

— Disons que mes envies et ma raison ne sont pas en adéquation et que de ton côté... je sais même pas si tu es capable de faire preuve de raison. En ce qui te concerne je veux dire, tu ne sais pas prendre soin de toi.

J’embrasse son dos, parce que j’en ai trop envie, mais surtout pour essayer de le réconforter.

— Je sais prendre soin de moi, ne t’en fais pas, c’est juste que tu ne t’en rends pas compte. Je connais mes limites et je sais quand il faut agir. Quand j’en ai besoin je sais faire appel à mon frère, à un médecin ou n’importe qui d’autre. Je ne suis pas morte jusqu’à présent !

J’essaie de détendre l’atmosphère mais clairement ça ne prend pas.

— Humm... Qu’est-ce que je vais faire de toi ?

— Tout ce que tu veux !

J’ai répondu sur le ton de la plaisanterie, mais j’ai été un peu rapide, je ne suis pas sûre que ce soit le meilleur moment. Il glousse doucement et je suis soulagée de constater qu’il arrive encore à prendre les choses à la légère.

— Tu sais quoi, retourne à la péniche, change-toi, et on se retrouve à la galerie. Si ça te va, je m’installerai dans ton bureau pour travailler, comme ça tu bosses et tu gardes un œil sur moi au passage. Je te conseille de dire oui parce que je fais un vrai effort en te laissant jouer le garde-malade alors que je déteste ça, surtout que je ne suis pas malade. C’est vraiment pour te faire plaisir.

Il soupire et se retourne pour me dévisager.

— Comment pourrais-je dire non si tu fais un tel effort ?

Il se moque mais au fond je suis sûre qu’il apprécie cette proposition et le fait qu’il ne soit pas obligé de me réclamer une faveur que je lui propose spontanément.

— Ceci dit, je t’abandonnerai en fin d’après-midi pour aller chercher ma voiture avec Oliver.

— Tu ne m’as pas expliqué d’ailleurs.

— Y a pas grand-chose à en dire, ceci dit. Je dois récupérer une voiture chez un concessionnaire aujourd'hui. A priori je suis partie pour rester ici quelque temps, donc je ne vais pas continuer éternellement avec une voiture de location. Du coup, pendant notre virée spéciale pièces détachées avec Oliver, on en a profité pour chercher une voiture. A priori on en a trouvé une, elle doit être transférée d'une autre concession aujourd'hui, et si elle me convient, bah, je la prends.

— Tu voulais que j'y aille avec toi ?

— C'est gentil, mais je vais pas planter Oli. On l'a choisie ensemble, autant que je fasse l'essai avec lui.

— OK. Bon t'es sûre que ça va aller ? Je peux y aller ?

— Oui, ne t'en fais pas.

Et avant même qu'il ne me le demande j'ajoute :

— Et s'il y a le moindre souci je t'appelle.

Il sourit, sûrement satisfait par ma dernière remarque. Jee fais de mon mieux pour le rassurer et il semblerait que cela fonctionne.

Il est parti assez rapidement, et jusqu'à ce que la porte soit fermée, j'ai craint qu'il ne change d'avis et me demande de le suivre. Je m'apprête tranquillement, histoire de lui laisser une heure d'avance pour qu'il ait le temps de se préparer et qu'on se retrouve à la galerie sans que je ne me retrouve à l'attendre devant la porte. J'en profite pour reprendre ma tension qui est remontée à 10/5 et cette fois-ci je n'ai le droit qu'à un texto.

* Mouais, on va faire avec mais t'as intérêt à reprendre ta tension régulièrement. Bisou.

En arrivant devant la galerie je constate qu'il est déjà là et occupé avec un couple de clients. Je file directement dans son bureau après lui avoir lancé un petit clin d'œil complice.

Je ne souffre pas du syndrome de la page blanche mais ceci dit, je n'arrive pas à avancer, pas par manque d'inspiration, mais par manque de concentration. Je suis prise dans son champ de gravité, mais ça ne me dérange même pas.

Le temps file à toute vitesse, mais il n'est pas encore passé me voir. Est-il trop pris ou veut-il éviter

de me déranger ? J'en profite pour passer des coups de fil qui me demandent moins d'attention que mon boulot.

— Tu veux manger un truc ?

Owen se tient sur le pas de la porte, il n'a pas remarqué que j'étais au téléphone, je lui fais signe d'attendre une seconde que je termine. Il chuchote un « désolé » de m'avoir interrompue.

— Parfait, je passerai en fin de journée pour la voir. Vous êtes ouverts jusqu'à quelle heure ?

— ...

— Très bien. À ce soir. Au revoir.

— Excuse-moi je ne voulais pas te couper.

— Pas de souci, c'était le concessionnaire, il voulait juste me confirmer que la voiture était bien arrivée, et il voulait vérifier que j'allais bien venir. Sinon je nous ai déjà commandé un truc à manger, je ne savais pas si tu aurais le temps de prendre une vraie pause déjeuner, donc j'ai commandé chez le Japonais. On devrait être livré bientôt.

— Bon bah c'est parfait si tu t'occupes de tout, j'te laisse tranquille pour bosser.

— Hé ! C'est bon, tu peux rester. Je ne bosse pas de toute façon. J'arrive pas à m'y mettre. Ça va de ton côté ? T'as du monde ?

Nous discutons lorsque le livreur se présente avec notre commande. Je picore et Owen en fait autant, pas par manque d'appétit mais simplement parce qu'il est plus occupé à me surveiller moi que son assiette. Je ne relève pas, je ne tiens pas à ce que l'on remette ce sujet sur le tapis. Il m'observe, s'inquiète, mais ne dit rien. Après le repas je lui demande si je peux m'installer dans la pièce principale, au niveau du petit comptoir, j'en ai marre d'être seule dans ce bureau. Il accepte, se demandant même pourquoi je pose la question. Je le soupçonne de se réjouir de pouvoir garder un œil sur moi, mais ça m'arrange, car je pourrai de mon côté garder un œil sur son p'tit cul sexy !

L'après-midi continue de s'écouler tranquillement, Owen s'occupant de ses clients, appelant des prestataires, faisant des recherches sur Internet, et moi l'observant tout en faisant semblant de travailler.

Le vrombissement d'une moto m'interrompt dans ma séance de contemplation, je reconnais le bruit si particulier de la petite merveille d'Oliver. Je l'aperçois à travers la baie vitrée en train de se

garer, à moitié sur le trottoir. Un large sourire éclaire son visage dès qu'il me repère. Il se dirige directement vers moi et me prend chaleureusement dans ses bras pour me saluer.

— Salut beauté. T'es prête ?

— Oui, on y va quand tu veux.

Je range toutes mes affaires dans mon grand sac quand Owen nous rejoint pour saluer son ami.

— Vous partez tout de suite ?

— Oui, si on veut arriver avant la fermeture du concessionnaire, ça vaut mieux. Tu peux prendre le casque d'Owen du coup, beauté ?!

Oli me lance un regard espiègle parce qu'il s'agit là d'une pure provocation.

— Je ne prendrai même pas la peine de relever, chuchote son ami.

Mais je décide de me prendre au jeu et pour une fois de torturer un peu Oliver qui charrie un peu trop souvent son pote et n'en fait pas assez souvent les frais en retour.

— Parfait, ça sera plus rapide en plus. Tu le ranges où ? Il est dans le bureau ?

Et avant qu'Owen ne panique, je lui fais un clin d'œil entendu pour qu'il comprenne ma manœuvre. Je pars récupérer ledit casque et me dirige en direction de la moto.

— Bah alors ?! Tu viens ?!

— Qu'est-ce que... quoi ?

— Oli magne-toi, on va finir pas être en retard, je veux avoir le temps de la tester, cette caisse.

— Bon bah, vas-y, emmène-la ! Vu qu'elle a décidé d'y aller avec toi, te fais pas désirer maintenant !

— Ha ha ha. Très drôle, c'est bon, j'ai compris. T'es nulle, tu aurais pu jouer le jeu avec moi ! Et franchement j'aurais pu marcher si toi tu avais insisté, mais qu'Owen dise OK à une virée en moto, là ce n'était plus crédible !

Je glousse comme une dinde et balance le casque à son propriétaire.

— Allez, on y va. À plus, toi !

Conformément à nos bonnes habitudes, nous chantons à tue-tête comme deux dingues tout le long du chemin sur du bon rock.

La fin de journée se déroule comme je l'avais imaginée. Nous sommes arrivés devant un vendeur radieux à l'idée de faire sa vente, nous avons essayé la voiture, elle convenait, je l'ai achetée.

Mon ami est assez gentil pour ramener la voiture de location à l'agence, et je rentre directement à mon hôtel avec MON bolide.

Vautrée sur mon lit, je regarde mon téléphone pour voir les appels manqués. Un petit texto d'Owen m'attend sur mon portable.

* Ça roule ? T'as ton nouveau carrosse ? On dîne ensemble ?

Si le début du message m'a tiré un sourire, la suite beaucoup moins. Je suis peut-être parano, mais j'ai l'impression qu'il cherche à me surveiller pendant mes repas, et ça ne me convient pas du tout. Ça me fait même carrément flipper qu'il veuille contrôler ce que j'ingurgite, je crains de voir un Anton bis apparaître dans ma vie.

* J'ai mon carrosse. J'vais pouvoir frimer. Un peu crevée pour sortir dîner. Une prochaine fois. Bisou.

Mon message est tout juste parti que mon téléphone vibre déjà en retour.

* j'te livre ;o)

Il ne va pas me lâcher aussi facilement. Je décide de jouer la simplicité.

* Pas ce soir. Bisou

Contrairement à ce que je pensais, il ne répond pas. Je suis presque déçue, j'avais envie de le voir, mais ma parano a été plus forte que tout le reste.

La soirée est assez monotone, je glandouille devant la télé en picorant des cochonneries que j'ai commandées au room service. J'ai appelé Maria pour lui donner des nouvelles et Sam à qui je devais annoncer la grande nouvelle. Apparemment il se doutait qu'il se tramait quelque chose et il est vraiment très content pour moi. Il est heureux, sans réserve, sans inquiétude, sans avoir besoin de me poser la moindre question. J'ai savouré ce moment et regretté de ne pas pouvoir compter sur sa

présence pendant cette période chaotique, il me manque déjà et malheureusement je ne suis pas prête de le revoir. La proximité d'Anton m'angoisse trop pour prendre le risque de rester là-bas. Et finalement, la peine de ne pas pouvoir voir mon ami se mue en colère contre mon ex. Pourquoi est-ce moi qui ai dû partir, j'ai été contrainte de quitter mon chez-moi à cause de lui, parce qu'il n'était pas capable de garder ses distances et je lui en veux pour ça. Beaucoup.

Il se fait tard et je renonce à l'idée secrète de voir débarquer Owen à l'improviste. Voilà qui est très nouveau pour moi. Jusqu'à présent, personne ne savait où je vivais, sauf quand je m'étais installée sur la péniche, et du coup je ne risquais jamais d'avoir de visites imprévues, mais là je me sens... obligée d'être sur le qui-vive. Enfin disons plutôt que je suis dans l'expectative.

Il n'est pas venu, et le lendemain matin je n'ai aucune nouvelle de sa part. Je crains de l'avoir blessé en lui refusant ce dîner, mais je suis bien patraque dès le matin et je n'ai pas le courage d'essayer de récupérer la situation, surtout que je dois essayer de me remettre d'aplomb pour mon rendez-vous chez le docteur Parks.

32.

— Bonjour, comment allez-vous ?

— Bien, je vous remercie.

— Installez-vous mademoiselle Davis. Le docteur Davis m'a déjà transmis votre dossier et nous avons un peu échangé ensemble, mais j'aimerais que nous fassions un peu le point ensemble. D'ores et déjà, je vais vous faire une ordonnance pour refaire un bilan sanguin complet parce que vos résultats me semblent assez...

— Délirants. Vous pouvez le dire, y a pas de souci.

Le Docteur Parks est une femme d'une cinquantaine d'années, des cheveux bruns qui lui arrivent un peu en dessous des épaules, des yeux noisette reflétant une certaine sérénité, et plutôt jolie avec ses formes généreuses. Il émane d'elle beaucoup de bienveillance, son sourire est chaleureux même s'il commence doucement à disparaître.

— Je n'aurais pas dit ça ainsi... mais bon il est vrai que ce n'est pas très habituel. J'ai d'ailleurs recontacté le laboratoire qui avait procédé à vos analyses pour vérifier si on utilisait bien les mêmes unités de mesure. Mais ils m'ont confirmé qu'ils avaient été eux-mêmes étonnés et qu'ils avaient procédé à des contrôles.

— Je sais, je fais souvent cet effet-là aux laboratoires.

Tout en disant cela je panique légèrement, une affreuse connexion est en train de s'établir entre ma

vie aux États-Unis et ici, un lien qui pourrait aider Anton à me mettre la main dessus.

— Excusez-moi, mais avez-vous contacté quelqu'un d'autre concernant mon dossier médical ? En dehors du laboratoire ?

Elle semble étonnée par ma remarque.

— Uniquement le Docteur Davis, puisqu'il vous a adressée à moi. Est-ce qu'il y a un souci ?

— Non, non, mais j'aimerais que vous ne passiez que par le Docteur Davis. Il dispose de tout mon historique et vu que j'ai eu quelques soucis avec l'un de mes anciens médecins, j'aimerais autant éviter de me rappeler à son bon souvenir.

— Très bien, on va faire comme ça. Bon, on va vérifier un petit peu ensemble les différents points de votre dossier.

L'interrogatoire débute par les questions d'usage, identité, âge, antécédents... Il n'y a pas de surprise, Jessie a déjà bien fait le boulot.

— Je vais vous faire une ordonnance pour tout ce qui est vitamines. On reste sur ce que vous prenez pour l'instant. Vous avez besoin de quelque chose pour tout ce qui est nausées ?

— J'ai déjà des médicaments, mais ce n'est pas très probant, pour ne pas dire pas du tout.

— Ça n'apparaît pas dans votre dossier.

— Oui on m'a prescrit ça vite fait.

— OK on va voir ce qu'on peut faire. Je vais essayer de vous donner des petites astuces pour vous aider, des habitudes à prendre, des aliments à privilégier. Niveau poids, vous en êtes où ?

Je lève les yeux au ciel. On allait forcément finir par en parler.

— Sincèrement je n'en sais rien, je ne me pèse pas, mais pour être franche, j'ai vraiment beaucoup de nausées, et je sais pertinemment que j'ai perdu du poids.

— Bon, eh bien, passons aux choses sérieuses, alors. Montez sur la balance et ensuite je vous examine. On fera une écho de contrôle également.

Elle fait une moue un peu ennuyée en voyant mon poids s'afficher sur la balance.

— Donc, depuis le début de votre grossesse, on est à moins combien ?

— Six kilos de moins.

Je serre les lèvres, embarrassée par cette révélation.

— Effectivement, il va vraiment falloir qu'on trouve une solution pour que vous puissiez vous alimenter, vous êtes vraiment maigre. Ça pourrait vite devenir problématique.

— Hummm et attendez, vous n'êtes pas au bout de vos surprises. Si cela ne vous dérange pas, commençons plutôt par l'écho.

— Oui, bien sûr. Il y a donc quelque chose qui n'est pas dans votre dossier ?

— On peut dire ça. Vous serez vite fixée. Mais avant que l'on continue, j'ai besoin d'éclaircir un point. Je suis votre patiente et vous êtes tenue au secret médical ?

— Évidemment.

Elle ne voit pas encore où je veux en venir et semble plutôt perplexe.

— Même vis-à-vis de vos confrères ?

Son visage se détend doucement.

— Vous pensez à votre médecin avec qui vous êtes en litige aux États-Unis, on a déjà convenu que le Docteur Davis serait le seul référent.

— J'inclus également le Docteur Davis. Pourriez-vous ne pas l'informer de certains éléments ? Soyons clairs, c'est mon frère, il n'est pas mon médecin, il est évidemment très au fait de mon dossier médical, mais il y a des éléments dont je ne tiens pas à ce qu'il soit informé.

— Vous me mettez dans une situation un peu embarrassante, c'est lui qui m'a sollicitée pour m'occuper de vous, c'est quelqu'un que j'estime beaucoup et à qui je dois un grand service... Et je présume que vous le savez, mais il m'a demandé de le tenir informé.

— Je peux comprendre, y a pas de souci, si vous n'êtes pas à l'aise avec ça je peux consulter un autre praticien. Ça ne serait vraiment pas grave, sincèrement je comprendrais.

— Il veut que je fasse de mon mieux pour m'occuper de vous, si ça doit inclure que je lui cache certaines choses, eh bien je crois qu'on va faire avec.

Wouah ! Je ne pensais pas que ce serait aussi simple.

J'enlève les vêtements superflus pour l'examen et m'installe sur la table. Elle étale le gel sur mon ventre et commence l'exploration de mes entrailles. Elle prend tout son temps, et cherche minutieusement, et silencieusement, ce à quoi j'ai fait allusion. À voir sa tête et sa façon de froncer les sourcils, elle a mis le doigt sur le problème, même si elle a pris le temps de tout vérifier.

— OK, et c'est ça que vous voulez que je lui cache ?!

— Ça et la perte de poids. Il va s'en rendre compte en me voyant, mais disons que si je ne me promène pas en sous-vêtements, il ne réalisera peut-être pas à quel point j'ai maigri.

— Le positionnement du trophoblaste n'est pas idéal mais pour l'instant ce n'est pas inquiétant. On va surveiller ça sérieusement et on verra comment les choses évoluent.

— Je sais, mais ce n'est pas dramatique, c'est réversible, donc globalement, ça pourrait être pire.

— Je ne sais pas ce que vous savez exactement sur la question, mais on va rester vigilants même s'il n'y a pas de raison de s'inquiéter pour l'instant. De toute façon étant donné votre état général il faudra être suivie très régulièrement, et faire des échos fréquemment.

Je lève les yeux au ciel en souriant, j'en ai finalement tellement l'habitude, c'est le jour où un médecin me dira que je pète la forme que je serai étonnée. Ma réaction la déstabilise et je me sens obligée de me justifier.

— Ne vous en faites pas, c'est juste que j'ai l'habitude que les choses soient compliquées, à force je finis par relativiser. Mais j'ai bien conscience des difficultés qui m'attendent et des précautions à prendre. Par contre, j'insiste pour que vous n'en parliez pas au Docteur Davis et que vous n'en fassiez pas mention dans mon dossier médical.

— Il faut que je le note, si un autre médecin doit vous prendre en charge, il faut qu'il en soit informé.

— Eh bien je lui dirai, comme je viens de le faire avec vous.

— Si vous étiez inconsciente, s'il y avait le moindre problème, ça ne serait pas professionnel de ma part de ne pas le mentionner.

— Écoutez, vous l'avez dit vous-même, à ce stade il n'y aucune raison de s'inquiéter, on avisera selon l'évolution

J'ai l'impression de faire la négociation du siècle, il ne faut pas qu'elle mette ça sur le tapis avec Jessie, il dramatiserait et ne me lâcherait plus d'un pouce. Il va complètement déraisonner.

— Je ne suis pas très à l'aise avec ça, mais j'ai bien compris que si je ne marchais pas, vous alliez voir un autre praticien. Je veux respecter la demande de votre frère et faire de mon mieux pour m'occuper de vous, même si je dois faire une petite entorse en retardant la divulgation d'une information. Parce que soyons d'accord sur ce point, c'est juste un délai que je vous accorde, mais il faudra finir par lui en parler.

— J'en ai bien conscience.

Tu parles, quelle pipoteuse, si je pouvais faire l'impasse je le ferais volontiers, si je renonce à l'idée de lui cacher indéfiniment c'est parce que je sais que je serai contrainte de cracher le morceau.

— Mais après tout, la tendance peut encore changer, donc inutile de l'alarmer pour rien.

— Ceci dit, il est vrai que le rythme cardiaque du bébé a l'air bon et sa taille me semble correcte. J'aimerais que vous fassiez très rapidement une vraie écho pour avoir toutes les mesures, de taille, de poids, etc. Si vous n'avez pas d'échographe, je vous recommanderai un collègue qui travaille très bien.

— Pas de souci.

Inutile de détailler la partie « marrante » d'une visite chez une obstétricienne. Le reste semble aller parfaitement. Encore heureux, je ne vais quand même pas cumuler toutes les galères possibles, y a des limites à la scoumoune, même si au fond de moi j'ai conscience qu'il ne s'agit pas d'une simple histoire de malchance.

On finalise le rendez-vous en faisant le point sur les astuces pour limiter les nausées. Elle me donne un rendez-vous pour dans deux semaines. Clairement je ne m'en sortirai pas avec le simple rendez-vous mensuel dont se contentent les futures mères. Mais je suis décidée à faire tous les efforts nécessaires pour que tout se passe au mieux pour mon bébé.

Je pars relativement satisfaite, elle a l'air d'avoir compris la situation et d'accepter le fait qu'elle devra composer avec mes résultats bizarres et les cachotteries que je souhaite faire. J'espère pouvoir lui faire confiance, parce que c'est la condition à un bon suivi, et j'ai vraiment envie de mettre toutes les chances de mon côté, de notre côté.

33.

— Salut ma puce !

Je ne suis pas sortie du cabinet du docteur Parks depuis dix minutes que Jessie m'appelle déjà.

— Mouais, qu'est-ce que tu veux ?

— Sainte-mère de l'amabilité est avec nous aujourd'hui ?

— Tu m'énerves en ce moment. J'ai le droit de grogner.

— Arrête de bouder. Ça a donné quoi ton rendez-vous ?

— Tu devrais lui demander, je suis sûre qu'elle te fera son petit rapport.

— Elle ne répond pas pour l'instant, elle doit être de nouveau en rendez-vous.

— Ravie de voir que c'est elle que tu as essayé de joindre en premier. Enfin, au moins ça a le mérite d'être honnête. Donc disons que ça s'est bien passé, elle est sympa et j'ai plutôt un bon feeling avec elle. De toute façon, si tu me l'as proposée, c'est que ce doit être une cadore dans son domaine. Elle veut que je fasse une écho et que je refasse un bilan sanguin, mais ça c'était prévisible. D'ailleurs en parlant de ça, elle a contacté le labo de Pasadena, elle a dû dire où elle pratiquait, et Anton connaît ce labo. Il pourrait remonter jusqu'à moi et tu le savais, tu comptais m'en parler quand exactement ?!

— On se détend mademoiselle. Anton a été voir le laboratoire pour avoir tes résultats, il n'y retournera plus maintenant et y a aucune raison qu'ils l'informent de cet appel.

— Tu te fous de moi ?! Tu crois que je vais me contenter de ça ?! Tu t’imagines qu’il ne leur a pas laissé d’instructions ? Bon allez, laisse tomber, de toute façon, ce qui est fait est fait. On ne peut plus rien y changer. Je ne vais même pas reparler du fait que tu aies pris rendez-vous à ma place auprès d’une de tes copines pour être sûre qu’elle t’informe de tout, parce que là je suis assez contrariée pour devenir désagréable.

— S’il te plaît, t’énerves pas. Ça va aller. Du coup tu veux que je m’occupe de te trouver un échographe ?

— Non c’est bon, tu en as assez fait. Ta copine vient de me donner un contact et JE vais m’en occuper.

— OK, OK. Je te laisse faire. Mais s’il te plaît, ne sois pas fâchée contre moi, tu sais que je fais tout ça parce que je m’inquiète.

— Si tu étais vraiment inquiet tu serais ici, là t’es juste chiant.

Je dis cela sans vraiment le penser, je suis consciente que c’est l’anxiété qui lui dicte ses actes, mais je veux qu’il soit un peu moins omniprésent sur le plan médical et un peu plus sur le plan familial. Et surtout je souhaite plus que tout éviter qu’il finisse par mettre la main sur certaines infos qui le feraient complètement disjoncter.

— T’es injuste et tu le sais. Et de toute façon j’arrive bientôt, mais vu que je sais que tu es entre de bonnes mains, je ne m’inquiète pas trop.

— Quand tu dis bientôt, ça veut dire quoi exactement ?

— J’avoue que ça va être un peu plus long que prévu, je commence à douter d’être là pour la fin de la semaine. Non en fait, j’en suis sûr, je ne serai pas là pour la fin de la semaine, j’ai trop de choses à gérer avant de partir. Je veux boucler plusieurs trucs, parce qu’après, si j’ai besoin de rester plus longtemps avec toi, j’veux pouvoir le faire sans m’inquiéter.

— Gérer des choses, faire des trucs... Plus vague tu meurs, et c’est pas fait pour me rassurer. Je sais pas ce que tu es en train traficoter mais ça me convient pas, mais bon, fais comme tu veux. Je t’attends de toute façon.

— Hey, qu’est-ce qu’il y a ma puce ? Pourquoi tu t’énerves comme ça ? Y a un souci ?

— Non, c’est juste que tu souffles le chaud et le froid. Tu me dis que tu viens et ça me fait trop

plaisir, et puis finalement tu repousses, et tu repousses encore. Et moi je suis là à t'attendre bêtement. Je ne peux rien prévoir trop à l'avance parce que je ne sais même pas quand tu seras là.

Je suis injuste, je reporte ma frustration sur lui. Ce qui m'embête, c'est surtout de me retrouver bloquée à l'hôtel pour rien, et ce pour une durée indéterminée. Bon j'avoue ça a de bons côtés, le fait de pouvoir partager quelque chose qui ressemble à un chez-moi avec mes amis d'ici. Mais c'est d'autant plus frustrant que je ne peux pas lui expliquer tout cela et que je m'enlise inexorablement dans un mensonge que je ne supporte pas.

— Je suis désolé, ce n'est qu'un petit report, ma puce. Y a pas de raison d'être contrariée pour ça. Je sais que ça fait longtemps qu'on s'est pas vus et qu'on a des choses à fêter mais sois un tout petit peu patiente, d'accord ?

— Patiente ?! T'es sérieux ? Qui êtes-vous ? Qu'avez-vous fait de mon frère ? Parce que mon frangin me connaît trop bien pour me demander une connerie pareille. Comme si j'étais capable de patience...

Il est vrai que depuis que nous avons quitté le Labo, si j'ai eu, au début, une phase pleine d'angoisse et de stress à l'idée d'être retrouvée, j'avais finalement repris du poil de la bête, les choses allant de mieux en mieux. Nous découvrons « la vie extérieure » et je retrouvais, non je découvrais, la joie de vivre. J'étais alors devenue très impatiente, j'avais assez attendu, je voulais tout, tout de suite. Tout vivre, tout découvrir.

— Bon allez, j'te laisse, j'te rappellerai quand tu seras de meilleure humeur.

Et malgré le fait que l'on soit au téléphone, je grimace pour lui signifier combien sa remarque m'agace.

— Et pas besoin de faire de grimace !

J'aurais voulu m'énerver qu'il me mette à jour si facilement, il me connaît vraiment par cœur, mais je finis par rire, et lui avec moi parce qu'il a compris qu'il avait fait mouche.

J'hésite longuement entre me poser au Starbucks ou aller retrouver Owen à la galerie pour lui proposer un déjeuner. Mais je garde une certaine réserve sur le fait de manger avec lui, ça devient anxigène pour lui de me voir me nourrir, ou plutôt ne pas me nourrir, justement.

On approche des treize heures et le café est bien rempli, « ma » table n'est pas disponible, mais je trouve une place près de la baie vitrée, ce qui est déjà pas mal.

Je grignote mon sandwich tout en tapotant sur mon ordinateur des idées qui m'arrivent en vrac et que je garde pour les exploiter plus tard. Pour une fois j'opte pour un peu de musique en branchant mes écouteurs sur mon ordinateur. Il y a trop de monde, trop de bruit et je n'arrive pas à distinguer les conversations de mes voisins, alors autant travailler tranquillement avec du bon son.

Je souris instantanément parce qu'en mettant le lecteur en mode aléatoire je tombe sur *What's Up* de 4 Non Blondes, des images de Jessie et moi me reviennent immédiatement. Quand nous avons quitté le labo, nous avons tellement de retard en termes de... de plein de choses en fait, mais au niveau de notre culture musicale, tout était à faire. On avait passé des heures à écouter tous les best-of des années passées. On chantait et dansait comme deux furieux, improvisant des séances de karaoké dans notre salon. Qu'est-ce qu'on avait pu rire en visionnant certains clips, on découvrait aussi les tendances vestimentaires passées par la même occasion. Et je ne parle pas des tendances capillaires... J'avais tanné Jess' pour avoir le même chapeau que la chanteuse que je trouvais trop génial. Il était prêt à céder à mon caprice et avait écumé les magasins avec moi, mais on arrivait avec quelques années de retard, on n'en a jamais trouvé, et finalement, ça valait sûrement mieux.

Après une heure ainsi, je lève les yeux de mon écran pour scruter la rue. La salle a commencé à se vider, mais je garde mes écouteurs, je suis dans mon cocon. Une sensation familière me pousse cependant de nouveau à inspecter autour de moi, et c'est sans surprise que je le vois arriver.

34.

— Hé ! Salut beauté, j’pensais pas te trouver là. Je venais prendre des cafés avant d’aller rejoindre Owen à la galerie.

— Salut mon Oli. Bah tu sais quoi, je vais prendre un cookie et je vais venir avec toi.

Les mots sont sortis trop vite, j’ai envie de le voir et je n’ai pas suffisamment réfléchi.

— Ça marche. Tu veux quoi comme cookie ? Je vais commander pendant que tu ramasses tes affaires.

— Un chocolat blanc et noix.

Pendant tout le chemin qui nous sépare de la galerie, il me tient par les épaules, se rapprochant parfois pour m’embrasser la joue. Il est étonnement affectueux, il doit me sentir sur la réserve, le rendez-vous de ce matin, l’évocation d’Anton, les difficultés sur le plan médical, tout cela fait carburer mon pauvre petit cerveau. Mais en toute honnêteté, c’est de retrouver Owen qui me trouble le plus, je me sens si peu sûre de moi...

— O-WEN ! Mate ce que je te ramène !

Encore heureux qu’il n’y ait personne dans la galerie, Oliver a beuglé comme c’est pas permis, et la réponse nous parvient depuis le bureau.

— J’espère que c’est un café !

— MIEUX !

— Putain, me dis pas que tu m'as pris un de tes trucs avec plein de crème.

Sa voix se rapproche et il finit par arriver dans la pièce principale où nous nous trouvons.

— Tu sais que je trouve ça... Oh. T'es là ?! Salut.

Il semble un peu décontenancé, pris de court. Je m'approche pour lui dire bonjour et s'il pose une main sur ma hanche d'une façon assez tendre, il dépose néanmoins son baiser sur ma joue. Il attrape le café qu'on lui tend et écoute Oli nous raconter ses déboires au boulot. Au bout de quelques minutes, je prétexte vouloir passer un coup de fil pour aller m'isoler dans le bureau, et je compose finalement le numéro de la galerie pour attirer Owen et nous octroyer un instant sans regard indiscret. Le téléphone sonne et j'entends des pas, ses pas, se rapprocher. Il entre dans le bureau et décroche rapidement.

— Galerie Henderson

— Monsieur Henderson bonjour, ici mademoiselle Davis, vous auriez quelques secondes à m'accorder ?

Il se retourne, me regarde, amusé, et raccroche.

— J'ai toujours du temps pour...

Je ne le laisse pas terminer sa phrase, saisi son visage entre mes mains et l'embrasse. Je colle mon front au sien et chuchote :

— Je suis désolée pour hier, j'ai été maladroite.

— T'en fais pas, y a pas de souci.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Il a l'air calme, serein, apaisé, pas du tout ce à quoi je m'attendais. Il me prend dans ses bras, je pose ma tête sur son torse pendant qu'il caresse mes cheveux. Si je suis perdue, il semble parfaitement savoir où il en est, ou alors il simule drôlement bien.

— Qu'est-ce que tu avais envie de faire aujourd'hui, p'tit cœur ?

— J'en sais trop rien, tu proposes quoi ?

— Eh bien, moi je suis censée bosser, mais bon...

— Eh bien restons là, toi tu bosses, moi je te mate.

Je me décolle de son torse pour l'observer et voir le sourire que je devinais.

— Allez viens, allons retrouver Oliver avant qu'il ne débarque.

— Il n'oserait pas, et pour l'instant j'ai trop envie de ça...

J'attrape sa chemise pour l'attirer vers moi, il penche son visage vers le mien, sachant pertinemment ce que je désire, et presse tendrement ses lèvres sur les miennes. Mais doucement, il avance, m'obligeant à reculer jusqu'à ce que je me retrouve bloquée par son bureau. Sans réfléchir je me hisse sur sa table de travail et remonte mes cuisses autour de sa taille, sans même rompre notre contact. L'une de ses mains agrippe ma cuisse, l'autre à l'arrière de ma nuque me maintient contre ses lèvres. Son baiser devient plus intense, plus ardent, sa langue explore ma bouche d'une façon si délicieuse que je ne m'en lasserai jamais. Je perds de plus en plus le contrôle, je suis complètement défoncée aux hormones, shootée au plaisir de son corps contre le mien. Je déboutonne sa chemise, j'ai trop besoin de sa peau, sa chair... il ne me retient pas, et en sentant la pression de son sexe contre moi, je comprends pourquoi.

— Oh putain ! Non ! Vous déconnez là !

Je sursaute à la protestation d'Oliver qui fait immédiatement volte-face en grognant. Je plaque ma tête contre le torse d'Owen, hilare de nous être fait attraper comme deux adolescents incapables de réprimer leurs pulsions. L'ado en chaleur qui m'accompagne éclate de rire, ce qui ne fait qu'augmenter les bougonnements que nous percevons depuis la salle principale.

— Sérieux vous faites chier, j'vais plus pouvoir vous regarder dans les yeux maintenant !

Je m'esclaffe et descends de la table pour aller le rejoindre quand les bras de mon acolyte me retiennent pour m'embrasser avant que des yeux trop « chastes » ne puissent se reposer sur nous.

— Oh ça va... arrête de grognasser, on avait encore nos fringues sur nous. C'est moi qui devrais me plaindre que tu nous aies interrompus.

Je m'installe à côté de lui et le pousse de l'épaule.

— Allez, donne-moi mon cookie.

Owen nous observe et même s'il ne ricane plus, ses yeux le trahissent, il jubile et est... heureux.

— Bon j'vais vous laisser, a priori toi qui te faisais chier, finalement t'as plus besoin de ma compagnie.

— Oh Oli, boude pas ! Reste !

Je suis presque sûre qu'il fait semblant, il n'est pas si offusqué que cela, mais j'espère que ça ne va quand même pas créer un malaise.

— Non c'est bon, j'y vais. Salut beauté.

Il dépose un léger baiser sur ma joue, non sans rouler des yeux, et se dirige vers la sortie quand mon partenaire de débauche le rattrape et échange quelques mots avec lui. Ils échangent une poignée de main très fraternelle et semblent contents de ces derniers mots.

— Bon, eh bien, maintenant tu es toute à moi, et vu que tu as fait fuir celui qui était supposé me tenir compagnie...

— T'inquiètes, je vais te tenir compagnie, lancé-je avec un sourire malicieux.

— Pas comme ça, jeune fille. C'est déjà passé pas loin avec Oliver, je ne prendrai pas le risque avec un client.

— Monsieur Henderson, vous pensez avoir les moyens de me dire non ?

Je lui dégaine mon regard tentateur tout en me rapprochant de lui pour agripper de nouveau sa chemise. Je suis trop échauffée pour réussir à m'arrêter là.

— Je n'ai absolument pas les moyens de vous refuser quoique ce soit mademoiselle Davis, je comptais plutôt sur votre sérieux.

— Là tout de suite, j'ai pas envie d'être sérieuse, pas du tout.

Je me hisse sur la pointe des pieds et l'embrasse. Je mords délicatement sa lèvre inférieure, la suce, me délectant de la saveur de sa bouche. Sa respiration s'accélère mais il prend sur lui d'interrompre notre baiser. Il s'empare de mon visage, respire profondément en fermant les yeux. Il les rouvre en plongeant ses yeux bruns intenses dans les miens.

— Ça fait trois ans, p'tit cœur, j'vais sûrement pas te sauter ici sur un coin de bureau. J'ai envie de faire ça bien.

— Alors que moi je suis une grosse obsédée du cul qui s'en fout ?!

— Oui, mais tu es MON obsédée.

Il dépose un petit bisou au sommet de mon crâne et s'éloigne en ricanant pour récupérer son café.

— T'es nul !

J'affiche ma mine boudeuse pour plaisanter, mais au fond, ma frustration est bien réelle, même si j'apprécie le fait qu'il fasse preuve d'autant d'égards alors qu'il en a sûrement autant envie que moi.

— Bon et sinon qu'est-ce que t'as fait de beau ce matin ?

— Rien de spécial.

Ce mensonge est sorti spontanément, c'est presque flippant de voir avec quelle facilité je mens. Mais j'ai promis que je ferais des efforts, il le mérite.

— En fait, c'est pas tout à fait vrai. J'avais rendez-vous chez le médecin ce matin.

— OK.

— OK ? C'est tout ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

— J'en sais trop rien, mais je m'attendais pas à ça.

— Step by step. Tu m'en parles, c'est déjà pas mal, venant de toi. Mais si tu veux m'en dire plus, je suis évidemment preneur.

Il marche sur des œufs et ça me dérange qu'il se sente obligé de prendre tant de précautions.

— S'il te plaît, fait pas ça. N'aie pas peur de me parler. Si ça me convient pas je te le dirai, mais dis-moi franchement les choses, ne prends pas de gants comme ça. T'es mal à l'aise et moi aussi du coup.

— Très bien, laissons le naturel reprendre sa place alors. Donc je veux tout savoir, raconte.

— Y a pas grand-chose à dire, elle a trouvé mes résultats bizarres, mais c'est normal, en quelque sorte. Elle m'a donné des conseils pour les nausées, m'a fait une écho, filé des ordonnances, et voilà.

— L'écho ça a donné quoi ?

— Pas grand-chose, c'est une petite écho de contrôle, c'est une obstétricienne, pas une échographe. Mais d'après elle le rythme cardiaque du bébé semble bon et sa taille aussi. Je dois faire une vraie écho pour vérifier tout ça très précisément.

— T'as pris rendez-vous pour quand ?

— Je dois m'en occuper.

— Du coup tes ordonnances, tu veux que je te récupère des médicaments ?

— Non c'est bon, c'est ceux que j'ai en stock donc pour l'instant pas besoin d'en racheter, on verra plus tard.

— Et donc à part l'écho, qu'est-ce que tu dois faire ?

— Une prise de sang, mais je verrai ça demain, faut être à jeun. J'irai dans un labo du coin demain matin.

— Tu passes la soirée avec moi sur la péniche ce soir ?

Il profite clairement de la situation, il me sent coopérative et tente d'en profiter.

— Oui.

— Oui ? C'est tout ?

— Oui.

Je passe le reste de l'après-midi à la galerie, à discuter avec Owen, ou plutôt à l'écouter. Je suis une vraie pipelette en temps normal, mais avec un trou de trois ans dont je ne tiens pas à parler, il m'est difficile de trouver un sujet de conversation. Je me contente donc de faire attention à ses différentes histoires, concernant la galerie principalement. Il me raconte son évolution et ses différents succès, mais je devine qu'il est trop modeste et qu'il ne tire pas toute la gloire à laquelle il est en droit de prétendre. Je m'en suis rendu compte alors qu'il était en train de conseiller des clients et que j'ai mis

la main sur des magazines spécialisés. Plusieurs articles très élogieux parlaient de l'inauguration et il est évident qu'il était très en dessous de la vérité quand il avait évoqué de bonnes critiques reçues. Mais je suis surtout étonnée de voir qu'il est également fait mention de l'acquisition d'un nouveau site pour le galeriste, il ne l'a pas évoqué jusqu'à présent.

— Alors, ils t'ont pris quelque chose ?

— Non, pas pour l'instant, ils ont besoin de « réfléchir ».

Il mime des guillemets avec ses doigts et c'est amusant parce que j'ai la même petite manie, il le sait et en s'en rendant compte il me sourit en retour.

— Monsieur Henderson, seriez-vous un petit cachottier ?

Il me toise d'un regard mi-intrigué mi-amusé, ne voyant pas où je veux en venir.

— De quoi tu parles ?

— Va savoir. Tu me caches beaucoup de choses ?

Finalement je pourrais jouer un peu avec lui, histoire de voir, après tout il finira peut-être par m'avouer un autre secret !

— Tellement de choses ! Tu n'imagines pas. Je suis un homme très secret...

Il s'amuse, faisant des mimiques en simulant une espèce de regard qui se veut vraisemblablement mystérieux. Mais cet homme-là n'a rien d'énigmatique, il m'a tout raconté des années auparavant, en tout cas sur les grandes lignes de sa vie. Son enfance en Écosse, ses voyages pour suivre son père militaire de carrière, la perte de sa mère, ses études d'art, la brouille avec son paternel, ses périples, sa rencontre avec Oliver à Londres, son départ pour Paris... Le seul point qu'il n'a pas tenu à partager avec moi est la question de ses ex, à une ou deux anecdotes près, et j'avais attribué cela à son côté gentleman. Je n'ai jamais insisté là-dessus, d'une parce que je n'étais pas sûre d'aimer la réponse, de deux, parce que je ne lui avais rien raconté de ma vie d'avant Paris, hormis quelques détails, et que j'étais donc mal placée pour exiger quoi que ce soit.

Je plisse les yeux et plonge mon regard dans le sien, simulant exagérément mon intention de trouver des réponses dans ses yeux. Il se bidonne. Il n'y a rien à y trouver, aucun mystère.

— Bon alors, dis-moi, pourquoi cette question ? Qu'est-ce que tu as découvert ?

— Qu'un certain propriétaire de galerie envisageait d'étendre ses activités et surtout son lieu d'action.

— D'où tu tiens ça ?

— J'ai mes sources, mon cher monsieur.

— C'est Oliver qui t'en a parlé ?

— Non, mais ça prouve déjà que c'est vrai. Ravie de voir qu'il était au courant avant moi.

— Donc oui, c'est vrai, et évidemment qu'il est au courant, ça fait un moment que j'en parle, ça ne vient pas de tomber.

— Eh bien en tout cas, ça vient de tomber dans la presse, lui dis-je en désignant mon informateur.

— Hummm évidemment. Y a pas grand-chose à en dire, ici ça tourne bien et je veux garder cette galerie, elle a une bonne réputation, une clientèle fidèle... Mais j'ai envie de pouvoir proposer plus de choses, des pièces plus grandes, plus novatrices, plus controversées, et une nouvelle galerie ça serait bien pour ce projet. Quelque chose d'un peu plus grand qu'ici. J'ai commencé à chercher mais pour l'instant je n'ai pas vraiment trouvé mon bonheur. Dimitri a branché quelques collègues qui travaillent plus sur ce genre de biens, mais pour l'instant il n'en ressort pas grand-chose. Et puis il faudrait que je trouve une personne de confiance pour travailler avec moi, vu que je ne pourrai pas être à deux endroits en même temps.

Son regard confirme qu'il s'agit d'un appel du pied, mais il en est hors de question.

— Je n'ose même pas croire que tu aies pu y songer une seule seconde. C'est ridicule, je n'y connais rien en gestion d'une galerie, c'est un vrai boulot, pas un passe-temps pour une enfant gâtée qui s'ennuie le mercredi après-midi. Pour te dépanner, en renfort, une fois de temps en temps quand tu es débordé, OK, mais sinon c'est pas la peine d'y songer. Tu dois te trouver quelqu'un dont c'est le métier et qui sera heureux de travailler avec un professionnel comme toi, et à qui tu offriras un super challenge.

Il n'insiste pas, au fond il sait que j'ai raison et il serait stupide de sa part de prendre le moindre risque avec son projet pour une histoire de cœur.

— Bon, ça va bientôt être l'heure de fermer, je finis quelques paperasses vite fait et on rentre.

J'hésite un instant à le taquiner, à dire que je ne suis pas sûre de vouloir venir avec lui, mais je

décide d'être sage. Pourtant je surprends une drôle de lueur dans son regard, un instant d'hésitation, il semble attendre ma pique, mais ne voyant rien venir il part vers son bureau. Il me connaît trop bien...

Mais d'un autre côté je commence à ressentir une certaine pression, nous allons nous retrouver seuls chez lui et il voudra sûrement reprendre ce que nous avons dû interrompre dans son bureau. Et autant plus tôt dans l'après-midi j'étais ultra partante, galvanisée par mes hormones, autant maintenant qu'il m'a laissé le temps de cogiter, j'appréhende un peu. J'essaie de me rassurer en me disant que lui sait ce qu'il veut, comment il le veut, et qu'il me connaît assez pour faire les choses bien.

Fais-lui confiance, fais-lui confiance, fais-lui confiance.

Je me répète ces mots comme un mantra, espérant me convaincre d'avoir le courage d'aller de l'avant.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? me questionne-t-il sur un ton moqueur.

Je ne m'étais pas rendu compte qu'il m'avait rejointe et sursaute.

— Désolé je voulais pas te faire peur. À quoi tu cogites encore ?

— Rien de spécial, je suis juste dans la lune.

— Est-ce que tu t'inquiètes ?

Il m'interroge avec un léger sourire coquin qui prouve qu'il m'a percée à jour. Il me connaît décidément trop bien, mais je ne vais pas avouer.

— De quoi tu parles ?

Je tente de paraître la plus sérieuse du monde, pas question qu'il me prenne pour la petite pucelle qui flippe à l'idée de se faire sauter pour la première fois. Ce n'est même pas ma première fois avec lui, son corps n'a plus de secret pour moi, et je sais à quel point il est taillé pour faire l'amour avec le mien.

— Tu t'inquiètes de la tournure que va prendre la soirée ?

Je n'avoue pas, mais pas question de mentir non plus.

— On peut parler d'autre chose et y aller, s'il te plaît ?

Il pince ses lèvres pour ne pas rire, comprenant qu'il a fait mouche. Quel chieur !

— OK, on y va.

Pressée de passer à autre chose, je ne lui demande même pas d'arrêter d'arborer son sourire taquin qui m'agace pourtant prodigieusement.

Après avoir fait le tour de la pièce et éteint toutes les lumières, il attrape ma main et m'entraîne à sa suite vers la sortie.

Nous entamons le trajet vers la péniche quand il s'arrête.

— Tu voulais d'abord passer chez toi prendre de quoi te changer ?

Il est sérieux, ce n'est pas pour m'asticoter davantage, il se montre juste prévenant, mais il est en train de confirmer qu'il n'a pas l'intention de me laisser filer et qu'il compte bien sur le fait que je passe la nuit avec lui.

Ceci dit, je ne suis obligée à rien, on a déjà passé la nuit ensemble sans qu'il ne se passe rien, enfin, soyons honnête, cette fois est la bonne. Les choses sont allées trop loin dans son bureau pour qu'on s'arrête en si bon chemin.

— Non ça ira, si besoin, je me débrouillerai avec ce que tu as.

— Tu me fais rire avec ton « si besoin », crois-moi y a pas de conditionnel possible concernant le fait que tu vas rester avec moi ce soir.

Il m'enveloppe d'un bras autour de mes épaules, m'embrasse dans les cheveux et reprend son chemin.

Définitivement, les règles du jeu ont changé, il a repris la main, et finalement, j'aime bien cela, malgré le fait d'être dans l'expectative et d'avancer à l'aveugle.

35.

Nous marchons, main dans la main, en silence. Je ne sais pas quoi dire, ce qui est assez rare, il faut bien l'avouer, mais je reste nerveuse, je ne suis toujours pas complètement sûre de moi, mes hormones peuvent me faire oublier mes réticences sous l'impulsion du moment, quand les choses ne sont pas préméditées, mais là... Il me laisse trop le temps de cogiter et ce n'est pas bon.

— Du coup, tu avais des projets pour ce week-end ?

— Le week-end... heu pour l'instant je ne prévois rien aussi loin. Avant que tu ne me relances, oui je sais que je dois voir pour prendre rendez-vous pour mon écho. Mais au-delà de ça... ça va dépendre de si mon frère se décide à pointer son bout du nez, et puis aussi de l'arrivée de Dimitri, je ne sais pas s'il sera disponible tout de suite pour qu'on se voie.

Sur ces dernières paroles il resserre ses doigts autour des miens et je perçois comme une vague de stress émanant de son corps. Je crains de connaître la raison de cette réaction, mais je tiens en avoir la confirmation.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as...

Je n'ai pas fini ma phrase qu'il attrape mon visage entre ses mains et m'embrasse vigoureusement, presque douloureusement, mais sachant à quoi je dois cet assaut je ne dis rien et réponds à ce baiser tout en passant mes bras autour de sa taille.

— Owen, s'il te plaît...

Je le dévisage tendrement, mais avec une pointe de tristesse parce que je discerne parfaitement ce que cache ce geste.

— Quoi ?

— Tu sais très bien.

— Non, dis-moi.

Il prononce ces mots simplement, sans provocation, sans énervement, juste pour savoir ce que j'ai interprété. Mais comment tourner ma phrase sans que cela ne le contrarie davantage ?

— Eh bien, disons que j'ai l'impression d'être l'arbre sur lequel un chien est en train de pisser pour marquer son territoire.

J'ai opté pour l'humour et fais une moue chipie pour essayer de le détendre.

— C'est ça que tu crois ?! Que je veux marquer mon territoire ?

Il ne l'encaisse pas bien, il n'arrive pas à en rire. Je me doutais que le sujet était touchy.

— Je crois que tu te sens menacé par Dimitri, par rapport à moi. Et ça m'emmerde parce que je crains que ma présence ne pollue votre amitié.

Il soupire profondément, attrape ma main et continue son chemin. Retour au silence.

Tous les deux étaient amis depuis longtemps, mais contrairement à Oliver qui a toujours été très respectueux de notre relation, Dimitri a toujours eu des petits gestes à mon attention qui mettaient Owen mal à l'aise, mais comme nous étions ensemble et qu'il avait confiance en moi, il tolérait cette attitude ambiguë. Au moment de mon départ, les choses avaient un peu dérapé, Dimi avait eu des mots très durs contre son ami quand il m'avait laissée partir. Il aurait voulu que je reste et que celui qui était en droit de me le demander use de ce pouvoir. J'avais espéré en partant que les choses s'amélioreraient entre eux, une fois que je ne serais plus dans le paysage. Et j'avais cru comprendre lors de mes appels à nos amis communs que c'était le cas. Mais il faut croire que les dernières évolutions n'aident pas, rien n'est vraiment sûr entre nous, nous ne sommes pas officiellement en couple, alors comment pourrait-il justifier le fait d'essayer de maintenir Dimitri à distance ?

Nous traversons la passerelle et je décide qu'il est temps que j'éclaircisse les choses pour que nous puissions profiter sereinement de cette soirée.

Au moment de passer la porte, j'attrape sa main pour l'interrompre et me positionne entre lui et l'entrée.

— Owen, écoute-moi. Je veux qu'on entre dans cette péniche et qu'on y passe une bonne soirée, sans inquiétude, sans stress. Et je peux au moins faire ça pour toi. Je ne suis pas sûre de ce que ça pourra donner nous deux, mais ce qui est sûr c'est que jamais, jamais, Dimitri ne sera une menace pour nous, et jamais il n'aura ce que tu as eu ou pourrais avoir. Je ne sortirai jamais avec lui, il est gentil, je l'aime beaucoup, mais on ne sera jamais en couple, parce que je ne l'aime pas comme ça et parce que je ne te ferai jamais un coup pareil. Si je dois surmonter toutes mes appréhensions et accepter qu'un homme partage ma vie... je ne le ferais... tu sais.

Il approche son corps du mien, m'enveloppant de toute sa chaleur, et se penche pour chuchoter à mon oreille.

— Dis-le.

C'est très dur pour moi de dire ces choses-là, parce que je suis en train de lui avouer que je lâche prise alors que je ne me sens pas encore prête, mais j'ai conscience qu'il a vraiment besoin d'entendre ces mots.

— Je... je ne le ferais que pour toi.

J'ai à peine prononcé ce dernier mot qu'il plonge sur moi, sa bouche s'empare de la mienne, enlaçant ma taille. Il avance, me poussant à l'intérieur du bateau et je ressens la fièvre qui s'est emparée de lui et elle commence à enflammer mon corps. L'une de ses mains descend à mes fesses et je remonte alors ma jambe au niveau de sa taille pour qu'il agrippe ma cuisse, ce qu'il fait immédiatement. Il entreprend de me soulever et mon autre jambe s'enroule au-dessus de ses hanches. Il cherche un instant l'interrupteur en tâtonnant le mur mais je rattrape sa main pour qu'elle retrouve sa place sur mon corps. Il sourit contre mes lèvres.

— Peu importe, c'est pas sur mes yeux que je compte le plus pour explorer ton petit corps sexy.

Je rigole tout en baissant les yeux, un peu gênée, parce qu'il connaît déjà très bien mon corps qu'il a possédé si souvent quelques années auparavant, mais je crains qu'il perçoive des « changements » qui calment ses ardeurs.

Ne pas réfléchir, ne pas réfléchir, ne pas réfléchir.

Il quitte mes lèvres pour se nicher dans mon cou dont il embrasse chaque centimètre carré jusqu'à

atteindre ce petit point si spécial qu'il éprouve trop bien pour que je ne puisse plus émettre la moindre résistance. Je reste accrochée à lui pendant qu'il nous entraîne vers le lit. Il pose un genou sur le matelas et se penche pour me déposer délicatement, trop délicatement. J'ai envie de lui, complètement, sincèrement, sans réserve, je ne tiens pas à ce qu'il prenne de gants, je veux du sexe, je veux jouir, je veux... lui, en moi, profondément. Mais pour ça il va falloir que je l'aide à perdre le contrôle. Je déboutonne sa chemise fébrilement en quête de sa chair, j'ai besoin de sentir sa peau contre la mienne. Il se redresse pour finir de s'en débarrasser et la balancer sur le sol alors que de mon côté j'expédie mes bottes, mon legging et ma tunique, ne gardant que mes sous-vêtements. Il se penche sur moi pour savourer ma bouche, et j'en profite pour m'attaquer à la fermeture de son pantalon que je fais coulisser le long de ses jambes avec mes pieds. Un délicieux croissant de lune illumine son visage, apparemment amusé de la dextérité dont je suis capable dans ce genre de situation. Il balade ses lèvres tranquillement sur mon cou, ma clavicule, mais j'ai envie de tellement plus. J'amorce des caresses sur son membre déjà gonflé de désir à travers son boxer et ne tarde pas à franchir la barrière de son élastique pour toucher son sexe si dur enveloppée dans l'écrin de douceur que forme sa peau. Sa respiration se fait plus haletante et je saisis que je suis en train de gagner du terrain.

— Hey, keep cool babe.

DING DING DING ! Jackpot !

Quand il utilise sa langue maternelle, c'est que l'émotion prend le pas sur la réflexion, il ne cogite plus logiquement et ne réalise plus quelle langue il parle. Petit travers que nous avons tous les deux, très révélateur de notre état d'esprit du moment.

— Pas question.

Ses baisers commencent à se faire plus intenses, il me mordille, ce qui m'excite davantage. Il entame une descente vers ma poitrine, m'obligeant à lâcher prise, mais ses assauts sur mes seins ne me font pas regretter de le laisser faire. Il émet ce son si délicieux que je connais si bien, une sorte de ronronnement qui laisse entendre combien il prend son pied. Sa bouche poursuit sa descente pleine de promesses vers mon entrejambe. Il dépose des baisers sur mes flancs, mes hanches, mon ventre... et je savoure chaque contact sans stress, juste du plaisir. Et quand il sent qu'il n'y a plus de malaise, il continue d'aller plus au sud pour me titiller là où il peut me faire décoller. Il commence par me torturer en se concentrant sur le haut de mes cuisses, décrivant de petits cercles avec sa langue. Je me cambre instinctivement, l'incitant à se concentrer sur mon sexe qui n'en peut plus de l'attendre, je m'accroche au drap pour contenir toute la tension qui s'accumule dans chacune de mes cellules.

— Owen... je t'en prie.

Il ne prend même pas la peine de me répondre ou de me taquiner comme il en avait autrefois l'habitude, et me lèche délicatement la fente pour remonter jusqu'à mon clitoris qu'il suce, délicatement au début puis de plus en plus avidement. Il explore chaque repli de mon intimité de la façon la plus délectable qui soit, allant jusqu'à plonger sa langue en moi, me faisant tressaillir en chatouillant mon bouton magique avec sa barbe naissante. Je ressens une violente vague de chaleur et des picotements sur mon crâne qui me donne envie de m'arracher les cheveux, comme si mon sang crépitait dans mes veines.

— Putain Babe, t'as tellement envie...

— Vas-y... Owen vas-y.

Il plonge l'un de ses doigts en moi et d'un geste sûr stimule mon point G tout en continuant de m'exciter avec sa langue. Mon corps se crispe violemment, et lorsqu'il introduit un deuxième doigt... il n'en faut pas plus pour m'arracher un orgasme à m'en faire griller les neurones, tout mon corps se contractant intensément autour de ses phalanges. Mes muscles finissent par céder sous toute cette tension et se relâchent complètement, me laissant complètement épuisée, mais quand il décide de remonter le long de mon corps en ponctuant cette ascension de doux baisers, je décide de continuer à profiter de sa « forme ». Il s'allonge sur le flanc près de moi et déguste mes lèvres avec les siennes, partageant avec moi le fruit de mon désir, mais j'en profite pour le pousser et le faire basculer sur le dos. Il rigole alors que je me positionne à califourchon sur lui.

— T'es déchaînées, dis donc ! On a le temps, p'tit cœur, tranquille.

— Des réclamations, le matou ?

— Je ne ronronne pas !

— Si, et c'est très sexy et ça me donne des envies de...

Je passe délicatement ma langue sur ses lèvres, sa mâchoire, son cou, avant de m'attaquer à son torse. Mais je ne m'y attarde pas longtemps, jetant mon dévolu sur son organe. Je lui rends malicieusement la monnaie de sa pièce en le torturant à son tour en faisant courir très délicatement ma langue le long de la veine de son pénis. Je le sens se crispier sans pour autant émettre la moindre protestation. Je décide de l'éprouver encore un peu plus en suçant légèrement son gland et récoltant la perle de plaisir qui vient d'apparaître.

— Babe...

Je le prends en bouche, coulissant doucement mais ne pouvant pas le prendre complètement, la nature l'ayant béni de bien des façons, elle ne s'est pas contentée de lui octroyer des supers abdos, un cul en béton et une carrure imposante...

— Stop, pas comme ça, viens là.

Il m'attire vers lui, m'empêchant de lui rendre le plaisir qu'il m'a offert quelques minutes plus tôt.

— Je veux jouir en toi, je veux te sentir complètement, p'tit cœur.

Il tend le bras vers la table de nuit et attrape un préservatif dans le tiroir. Je lui ôte des mains pour le lui mettre, et alors que je m'apprête à m'installer au-dessus de lui, il m'attrape par les hanches pour me faire basculer sur le lit et s'installer sur moi. Il rigole et c'est si bon de se retrouver que j'en fais autant.

— Sûre ?

— Comment tu peux me poser la question ?! Owen, si tu le fais pas, je crois que je vais te violer sur place !

Il glousse mais ça ne l'empêche pas d'entreprendre des caresses délicieuses sur tout mon corps jusqu'à mon intimité, ronronnant quand il constate que je suis prête à le recevoir. Il se positionne au contact de ma chair humide et me pénètre lentement, me laissant savourer chaque centimètre que j'accueille avec délice. Il entame des mouvements très doux, trop, c'en est presque douloureux, il est trop précautionneux, il a repris ses esprits et fait preuve d'un contrôle désespérant. Mes jambes autour de sa taille, j'appuie chacun de ses mouvements avec mes pieds sur ses fesses pour l'inciter à plus d'ardeur mais il n'ose pas, il ne va même pas jusqu'à la garde, je connais trop bien son corps pour savoir de quoi je suis privée.

— Owen, laisse-moi me mettre sur toi, s'il te plaît.

Je me sens bête de devoir lui demander mais il faut avouer qu'il doit presque faire deux fois mon poids, je n'ai aucune chance de le faire basculer sans qu'il le veuille. Après quelques secondes d'hésitation, il chavire sur le côté, m'entraînant avec lui jusqu'à ce qu'il roule sur le dos, mais il me garde plaquée sur son torse. J'embrasse ses pectoraux et en profite pour me relever et m'empaler profondément sur son sexe, tellement dur pour moi. Je lâche un profond soupir de soulagement de le posséder si complètement. Ma respiration se fait de plus en plus haletante, je suffoque presque,

tellement je suis excitée de le sentir me remplir ainsi, et je sais pertinemment qu'il ne faudra pas grand-chose pour m'embraser complètement. Je prends appui sur son torse et perçois alors la cadence effrénée des battements de son cœur et de sa respiration. Il bascule son bassin pour me posséder encore plus si cela est possible et c'en serait presque douloureux si ce n'était pas si bon. Je me rapproche de lui, m'accrochant à sa nuque d'une main et à la tête de lit de l'autre, et le chevauche à grand coup de bassin, frottant mon clitoris contre sa base, laissant ma poitrine claquer contre son torse. Ses mains qui jusque-là me caressaient le dos s'accrochent à mes hanches pour accompagner mon mouvement. Tous les muscles de mon bas ventre se resserrent puissamment autour de lui et une vague de chaleur et de tension se concentre pour se libérer violemment dans tout mon corps en un orgasme qui me fait trembler de tous mes membres, et quand je n'ai plus la force de bouger, c'est lui maintient la cadence pour faire durer mon plaisir et me rejoindre en pleine extase.

Je m'effondre sur lui, complètement épuisée, prête à m'endormir sur place. Il m'embrasse le haut du crâne, me fait glisser près de lui et se retire délicatement. Il s'éclipse un instant dans la salle de bain et revient aussitôt dans le lit pour me câliner. À peine revenu, je me niche dans ses bras, cherchant ma place au creux de son épaule, un bras autour de son torse, une jambe enveloppant les siennes. Je suis complètement défoncée aux endorphines et mes paupières n'arrivaient même plus à rester ouvertes.

— Anouk...

— Humm

— C'était bon, hein ?!

Il a cette voix suave et coquine en même temps qui m'extirpe un sourire malgré la fatigue.

— Ouais, c'était vraiment bon.

Je dépose un petit bisou dans son cou et succombe quasi immédiatement à cette fatigue post sexe.

36.

Je me réveille brutalement, prise d'une angoisse que je ne m'explique pas. Peut-être un cauchemar. Je me relève brusquement et scrute l'autre moitié du lit, étonnement vide. Je prends quelques secondes pour reprendre mes esprits, me calmer d'une frayeur qui m'a si subitement tirée du sommeil, et laisse le temps à Owen de me rejoindre. Blottie contre lui, je retrouverai facilement le sommeil. Je scrute mon téléphone, presque deux heures du matin et cela fait bien cinq minutes que je patiente sans savoir où il peut être. Je finis par me lever en m'enveloppant du plaid posé sur le dossier du canapé. Je tape doucement à la porte de la salle, mais je me doute qu'il n'y est pas, aucune lumière ne filtre sous la porte. Et effectivement je n'obtiens aucune réponse. Son portable est resté sur le chevet de son côté du lit, son portefeuille et ses clés sont toujours dans le vide-poche. Il ne doit pas être loin. Sans prendre la peine d'enfiler quoi que ce soit, je me faufile hors de la péniche avec ma couverture comme unique rempart contre la fraîcheur d'une nuit de mai. Il est installé sur l'une des chaises longues du pont, un bras replié derrière la tête, scrutant l'horizon.

— Hey, le matou.

Je parle tout doucement pour ne pas le surprendre dans sa bulle de silence où seules résonnent quelques vagues s'écrasant contre la coque de la péniche.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'arrivais pas à dormir, j'ai eu envie de prendre un petit bol d'air frais. Viens là.

Il tend sa main vers moi pour m'inviter à le rejoindre. Je n'hésite pas une seconde et file

m'installer entre ses jambes en me reposant contre son torse. J'en profite pour ouvrir la couverture et l'en recouvrir avec moi.

— Mais qu'est-ce que je vois là ?!

Ses traits fatigués et légèrement fermés laissent place à un large sourire quand il remarque ma tenue d'Ève.

— Je ne pensais pas devoir venir jusqu'ici pour te mettre la main dessus. Mais bon, maintenant que je suis là, autant en profiter.

Je commence à l'embrasser sur le torse, par-dessus le tee-shirt qu'il a dû enfiler pour sortir, et remonte jusqu'à sa bouche tout en commençant à tirer sur son tee-shirt pour lui retirer.

— Hé là jeune fille ! Pas ici tu veux, il fait doux ce soir et on n'est pas à l'abri de croiser des touristes sur le quai, même à cette heure-ci.

— Et c'est un problème pour toi ?

Je le taquine, c'en est un pour moi, je n'oserais jamais, quoique ces derniers temps, j'ai fait bien des choses que ma raison m'interdisait de faire alors...

— Carrément. Je me réserve le droit de mater ton petit corps sexy, pas question de partager. Allez viens, on rentre.

À peine rentrée je balance le plaid sur le canapé et sautille jusqu'au lit pour finir par me jeter dessus, ce qui le fait rire. Il s'allonge à son tour et déploie son bras, me suggérant de m'y installer. Je suis un peu déçue mais finalement trop fatiguée pour négocier avec lui et je retourne me nicher dans le petit creux qui me sert de repère. Il semble comme tracassé, mais il me caresse le dos avec son pouce d'une façon si exquise que je n'ai pas l'occasion de l'interroger avant de sombrer.

Quelle chaleur ! J'émerge avec une sensation d'étouffement et je ne mets pas longtemps à comprendre pourquoi. Alors que je suis couchée sur le ventre, j'ai l'impression d'être prise dans les tentacules d'un poulpe ! Owen me tient fermement avec son bras et sa jambe, le tout recouvert par son épaisse couette. J'aime la chaleur mais pas à ce point-là, je vais crever ! J'essaie de me tortiller pour me libérer de son emprise quand il se réveille.

— Humm qu'est-ce que tu fais ?

— Désolée, j’voulais pas te réveiller, mais je crève de chaud là-dessous.

— Excuse-moi, j’ai dû bouger en dormant. T’as bien dormi quand même ?

— Très bien. Faut dire j’étais vraiment crevée, mais c’était de la bonne fatigue.

Il se rallonge sur le dos et je me blottis contre lui en repoussant légèrement la couette. Je me sens bien et d’humeur coquine après la nuit que nous venons de passer, mais il ne semble pas partager mon enthousiasme.

— Ça va ? T’as pas l’air très bien.

— Non, tout va bien, faut que je me prépare pour aller bosser.

Il m’embrasse furtivement dans les cheveux et se lève assez rapidement pour filer dans la salle de bain. Au bout de quelques secondes l’eau se met à couler. Heureusement que je le connais parce que sinon je pourrais m’imaginer que maintenant qu’il a eu ce qu’il voulait, il s’apprête à me jeter. Je reste sur ma faim, maintenant que j’ai cédé à toutes mes pulsions il n’y a pas de raison que je m’arrête en si bon chemin, je veux profiter de lui et je décide donc de jouer la crapule. J’attrape un préservatif dans le tiroir du chevet et fonce le rejoindre sous la douche. Je ne porte rien sur moi depuis la veille au soir et je me faufile directement sous l’eau en me collant à son dos.

— Y a de la place pour moi, le matou ?

Il se retourne vers moi avec son petit sourire coquin mais pas aussi engageant que ce que j’espérais. Je me plaque à lui, mais il pivote pour prendre son gel douche et commence à se laver.

— Au fait, tu pourrais ne pas te raser ? J’aime bien quand tu as une petite barbe de trois jours, ou au moins un bouc.

Il pince très fort ses lèvres pour ne pas révéler le sourire qui menace de s’afficher car il a très bien compris pourquoi je lui demande cela, ça va au-delà du fait qu’il est sexy avec cette barbe naissante. Quand il décide de s’attaquer à mon intimité avec sa bouche, cela me procure des sensations très excitantes qui décuplent mon plaisir.

— J’en prends bonne note.

Je presse mon corps contre le sien, mais il ne montre pas trop de répondant.

— Hey, qu’est-ce qui se passe ? T’as pas envie ?

Il ne m'a jamais habituée à ce genre de retenue, surtout que si certains sont plus du soir ou du matin, tous les deux, nous étions du matin ET du soir... et du midi, et du goûter et de n'importe quand en fait. Nous étions, à l'époque, comme deux aimants, incapables de résister à l'attraction de l'autre, nous piégeant mutuellement dans nos champs de gravité.

— C'est juste que je voudrais me préparer, j'ai du boulot à la galerie et il n'est pas tôt.

Il y a clairement quelque chose qui cloche, son excuse est bidon, la galerie ! Comme si ça l'avait déjà empêché de prendre le temps pour une douche crapuleuse.

— C'est quoi ton problème ? On peut pas passer une aussi bonne nuit et que tu sois si distant dès le lendemain matin.

— Je suis pas distant, je suis pressé, c'est tout. Arrête de psychoter tu veux.

— OOO.KKKK.

— Quoi ?

— Rien, t'es mal luné et a priori tu ne veux pas en parler donc OK. J'te laisse tranquille.

— Pfff. Faut que je me dépêche, j'ai fini, tu peux prendre ta douche si tu veux.

Mais avant qu'il ne file, j'attrape son bras pour l'arrêter dans son élan.

— Owen, tu regrettes pour cette nuit ?

— Oui. NON ! Non non, je regrette pas. C'est pas ce que je voulais dire. Je suis pressé, j'voudrais vraiment y aller.

Je n'en reviens pas de ce que je viens d'entendre, il a parlé trop vite et la vérité lui a échappé. Il semble embarrassé et en même temps agacé.

— Tu vas me planter là après m'avoir dit ça ?

— Je t'ai dit que ce n'est pas ce que je voulais dire. J'vais me faire un café.

Et il me plante là, toute nue, toute mouillée, dans la douche... et complètement désabusée qu'il m'ait dit une telle connerie et qu'en plus il ait l'air d'être fâché. Mais il n'est pas question que je laisse les choses en l'état parce que sinon je vais finir par bouder et me planquer dans ma chambre d'hôtel pendant qu'il va ruminer et culpabiliser. On finira par se prendre la tête, en parler et se réconcilier,

sur l'oreiller, si j'ai de la chance. Alors autant essayer de gagner du temps et passer à la discussion et la réconciliation tout de suite.

Je prends le temps de me laver et m'enveloppe d'une serviette avant de le rejoindre dans la cuisine. Il est assis sur l'un des tabourets au niveau de l'îlot central et boit son café. Je m'assois directement sur le plan de travail, à proximité de sa tasse fumante. Il repousse sa tasse et m'attire devant lui en me faisant glisser sur la table, ce qui me fait pousser un petit cri de surprise.

— Excuse-moi, c'est pas ce que je voulais dire et j'aurais dû me montrer moins désagréable avec toi, c'était injuste.

— Oh merde, ça a été beaucoup plus facile que prévu, j'espérais devoir user de mes charmes pour réussir à en arriver là. J'suis déçue.

Il sourit et attrape mes fesses pour me rapprocher du bord du plan de travail et se blottir contre ma poitrine en enlaçant ma taille. Je lui caresse les cheveux, il semble un peu apaisé et j'espère qu'il va finir par m'expliquer ce qui le tracasse.

— Tu sens bon. J'adore ton odeur, p'tit cœur.

— Juste pour être sûre, tu fais allusion à quelle odeur ? Mon gel douche ou... ?

Activation du filtre cerveau/bouche et en vitesse !

Il éclate de rire, que faire d'autre, ceci dit ? Il se redresse pour m'observer, amusé par ma petite blague.

— Vu que tu as utilisé mon gel douche, il est clair que c'est de TON odeur dont je parlais.

Il relève ses sourcils pour me lancer un regard taquin.

— J'te laisserai pas m'entraîner sur ce chemin-là tant que tu ne m'auras pas dit. Tu regrettes ? Sincèrement, s'il te plaît.

— Non. Un peu peut-être. Mais pas qu'on l'ait fait, mais...

Je ne dis rien mais lui lance un regard interrogateur pour l'inciter à finir sa phrase.

— ... mais... la façon dont ça s'est passé...

— Mais de quoi tu parles ? J'te suis pas du tout là, j'suis complètement larguée. Ça t'a pas plu ?

— Bien sûr que si, c'était génial, vraiment, vraiment génial. Sûrement trop d'ailleurs.

Je dois vraiment être conne parce que je comprends rien du tout et ça doit se voir sur mon visage, parce qu'il se sent obligé de développer.

— Je m'en veux de pas avoir su faire preuve d'un peu plus de self-control, j'aurais voulu que ce soit un peu moins... intense.

— O-MY-GOD ! C'est pour ça ? T'es sérieux ?

Son regard contrit me confirme qu'il le pense sincèrement.

— OK, mettons les choses à plat tout de suite. Je vais bien, le bébé va bien et il n'y a aucune, absolument aucune contre-indication à une excellente partie de jambe en l'air comme celle d'hier ; en particulier quand j'en tire une telle dose d'endorphines. Et encore heureux que tu n'aies pas fait preuve de « self-control », il manquerait plus que ça, que tu te mettes à cogiter et à te retenir quand on couche ensemble. Et j'ajouterais, non sans une pointe de gêne, que tu n'as pas eu besoin de faire preuve de beaucoup d'intensité et que je me suis déchaînée pour deux. Alors pas besoin de culpabiliser. C'était vraiment bon, et j'espère ne jamais en avoir moins que ça.

Il me détaille attentivement, et malgré mon embarras je maintiens le contact dont il a besoin pour s'assurer que je suis convaincue de ce que je viens de dire.

Il se met debout et saisit mon visage entre ses mains pour m'embrasser. J'en profite pour tirer sur les bords de ma serviette afin de la dénouer et me retrouver, « comme par hasard », nue comme un ver. Je m'attends à une remarque de sa part, mais il n'en fait rien et préfère aller taquiner mes tétons avec ses dents tout en attrapant ma nuque pour m'allonger sur l'îlot central, mes jambes se balançant dans le vide.

— Humm ça tombe trop bien, je n'avais pas fini mon petit déjeuner et voilà de quoi me régaler.

Il me fait rougir comme ce n'est pas permis, mais il ne s'en rend pas compte, trop occupé à explorer chaque parcelle de mon corps avec ses lèvres.

— Owen, attends, j'ai laissé une capote dans la salle de bain.

— T'inquiètes, j'en aurai pas besoin, j'ai d'autres projets pour toi.

Je réalise subitement que je suis finalement très exposée, en pleine lumière, et que le spectacle ne va peut-être pas l'exciter bien longtemps. Mais rien ne l'arrête et il arrive enfin là où j'espérais bien

qu'il déploierait tous ses talents pour m'envoyer au septième ciel.

— Humm, on dirait que tu n'attendais que moi, p'tit cœur. Et définitivement j'adore ton odeur, ta nouvelle odeur en fait.

— Oh non, dis pas ça, c'est trop gênant là.

Je vois très bien à quoi il fait allusion, j'avais lu qu'il arrivait que « l'odeur », pour ne pas dire la saveur, de certaines femmes soit altérée pendant la grossesse sous l'effet des hormones et du reste. Je positionne mon bras sur mon visage pour cacher mon embarras, ce qui le fait rire un instant mais ne l'empêche pas de se remettre à l'ouvrage et me déguster avec une ferveur indescriptible. Mon corps n'a aucun secret pour lui, il me connaît... sur le bout des doigts, et force est de constater qu'il n'a rien oublié de tous les « petits trucs » qui me font complètement planer. Il explore chaque centimètre de ma chair la plus intime avec sa langue jusqu'à ce qu'il s'attaque au point culminant de toutes mes terminaisons nerveuses, ce qui fait trembler mes jambes. Il a rapidement pitié et met fin à mon supplice en me pénétrant avec son doigt qui, avec sa dextérité habituelle, me fait décoller en quelques secondes. Il prolonge le plaisir tellement longtemps que je finis par en avoir des petits flashes qui crépitent devant les yeux et que la tête me tourne à tel point qu'il me faut prendre un instant avant de pouvoir de nouveau bouger. Il pose sa tête sur mon ventre en attendant que je reprenne mon souffle.

Je suis vannée mais bien décidée à lui faire plaisir, ne serait-ce que pour lui prouver que je suis en forme et tout à fait capable de tenir le choc pour un marathon du sexe. Mais quand il réalise ce que je veux faire, il m'arrête et je remarque une étincelle malicieuse pétiller dans ses yeux quand il prend la parole.

— J'en ai plus qu'envie mais pas ce matin, p'tit cœur, tu dois aller au labo et il faut que tu sois à jeun.

Il éclate de rire, trop fier de sa plaisanterie alors que je lui tape sur le bras pour jouer la pauvre fille choquée, surtout qu'il sait que je ne suis pas forcément fan de ce genre de « repas ».

— Plus sérieusement, Babe, il faudrait que tu te prépares rapidement pour y aller parce que déjà qu'avec toutes nos bêtises on a pas mangé hier soir, et là tu vas devoir attendre pour ton petit-déj. Donc plus vite ce sera fait, plus vite tu pourras manger.

— Ou alors je prends mon petit-déj et on verra demain pour le labo.

— Pff... quand je dis que tu ne sais pas être raisonnable.

— Oh c'est rien, c'est qu'une prise de sang. Mais tu sais quoi, si y a que ça pour te faire plaisir, alors très bien, j'irai ce matin.

— Merci p'tit cœur.

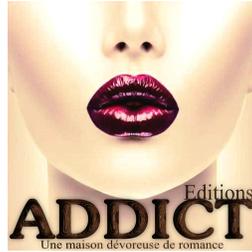
Il dépose un petit baiser sur mes lèvres et file s'habiller.

J'ai l'impression que nous venons de conclure un accord tacite, il compose avec mes secrets et mon caractère de cochon, j'accepte de prendre en considération ses inquiétudes et ses réticences, et chacun fait de son mieux pour tranquilliser l'autre.

Ça peut marcher, ça doit marcher.

À suivre...

****Cet e-book est protégé par une puce à code unique et d'une empreinte numérique. Toute personne le distribuant en téléchargement illégal sera retrouvée par ce code et sera punie par la loi.****



www.passioneditions.com

Retrouvez les sorties, les news et
les jeux concours



[Passion Editions](#)

Retrouvez toute l'actualité sur l'auteur :



[Aurora](#)

Découvrez les titres Passion Editions de la Collection Hiver 2015/2016

*** Angie... si mystérieuse Tome 1/2**

Miss Shady

*** Mes trois frères et lui Tome 1/2**

Miss Shady

*** Odalis**

Mauï Basquin

*** Sur le divan**

Lizi Cascile

*** Live to Love Saison 1 – Tome1**

Shana Keers

À paraître en mars :

*** Live to Love Saison 1 – Tome 2**

Shana Keers

*** Ensemble Tome 1**

Sissie Roy

*** Si seulement...**

Magali Inguibert

- [Page titre](#)
- [1.](#)
- [2.](#)
- [3.](#)
- [4.](#)
- [5.](#)
- [6.](#)
- [7.](#)
- [8.](#)
- [9.](#)
- [10.](#)
- [11.](#)
- [12.](#)
- [13.](#)
- [14.](#)
- [15.](#)
- [16.](#)
- [17.](#)
- [18.](#)
- [19.](#)
- [20.](#)
- [21.](#)
- [22.](#)
- [23.](#)
- [24.](#)
- [25.](#)
- [26.](#)
- [27.](#)
- [28.](#)
- [29.](#)
- [30.](#)
- [31.](#)
- [32.](#)
- [33.](#)
- [34.](#)
- [35.](#)
- [36.](#)